





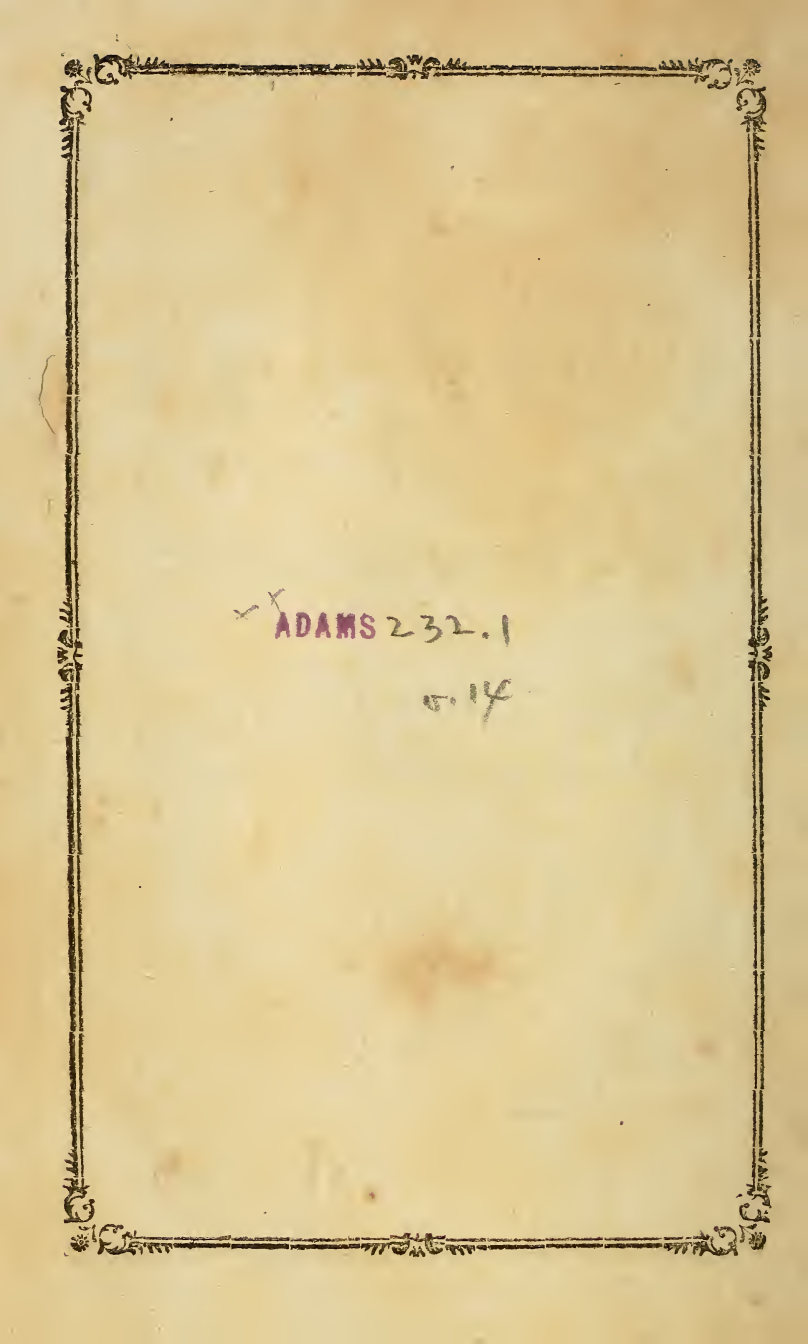


ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME QUATORZIÈME.



ADAMS 232.1
v.14

ESSAI

SUR

LES MŒURS, ET L'ESPRIT

DES NATIONS;

ET SUR

LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,

DEPUIS

CHARLEMAGNE, JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXV.

A TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE TOUTES

LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS ET DES SCIENCES,

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER DES ANCIENNES NATIONS,

COMME ELLE EST DIGNE DE GOUVERNER LA SIENNE.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT

PAR LE NEVEU DE L'AUTEUR.

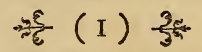


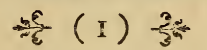
TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Fin de la Table des Chapitres.

DISCOURS



DISCOURS *PRÉLIMINAIRE.*

INTRODUCTION.

VOUS voudriez que des philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monumens précieux ſous les ruines des ſiècles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changemens que les états ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Vous ſavez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés que très-lentement par le flux de la mer dans une longue ſuite de ſiècles.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toujours, nous dit ſans-doute une très-grande vérité, quand il raconte que ſuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvous-nous pas en dire autant des contrées

toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique ? Les Ciclades n'atteſtent-elles pas aux yeux même, par tous les bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours cru ? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être ; l'un des deux ſoupiraux jette encor des flammes quand l'autre eſt tranquille. Une ſecouſſe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au deſſus de ſes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de tems ſes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le ſont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du tems des croiſades, & qui eſt actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer ſe retire tous les jours de Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace, ſi la ſeptième des Pleyades eſt diſparue depuis long-tems, ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux dans la voie lactée, devons-nous être ſurpris que notre petit globe ſubiſſe des changemens continuels ?

Je n'oſerais pourtant aſſurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient

des lacs ; & ces lacs qui ont disparu par des tremblemens de terre se feront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopètres m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jámais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leur *concas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions feroit la perte de la Terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du Monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'isle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens les plus hardis navigateurs de l'antiquité ; oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième siècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.



DES DIFFÉRENTES *RACES D'HOMMES.*

CE qui eſt plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence ſenſible des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui en paſſant par Leide n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un nègre diſſéqué par le célèbre *Ruish*. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Péterſbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des nègres & des négreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce, & que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les ânes ſpécifiquement différens des chevaux produiſent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos ſont à la vérité une nation très-petite &

très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faibleſſe ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce ſont des nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne reſſemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre; rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiſſes; le mammelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre Continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guère poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains? il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des Terres Auſtrales? & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norwége, en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavans ont ſoupçonné que quelques races

d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri. Les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encor long-tems.

Il eſt parlé des Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible; on étouffe encor en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. *Hérodote* au livre II. dit, que dans ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ces amours abominables; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain; & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam* conſacrée par les livres juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal-ſains des grandes villes; c'eſt-à-dire, que ſi dans Conſtantinople,

Paris & Londres, un homme ſur vingt mille arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes ſur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on vit dans pluſieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le tems aux peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent long-tems inconnues. Ainſi le genre humain en Aſie, & dans le beau climat de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout prendre, il eſt à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie beaucoup plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands empires.

DE L'ANTIQUITÉ

DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais ſur-tout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité étaient deſtituées de toute vraiſemblance.

Pour qu'une nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique, il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte conti-

nent était partagé, & l'eſt encor, en petites ſociétés à qui les arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes; elles ſe vêtiſſent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres des racines qu'elles pêtriſſent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne deſire point ce qu'on ne connaît pas*. Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des nègres, tous les Caffres ſont plongés dans la même ſtupidité.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation: & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de tems pour que des hommes doués d'un talent ſingulier aient enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites, au rapport de *Pline*; tels ſont encor ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtems, dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les

climats. Les hommes ne pouvaient guère ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres ; & de là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouve une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.



DE LA CONNOISSANCE *DE L'AME.*

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphyſiciens ; cette nature eſt toujours & par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelqu'être ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même qu'il eſt dans

l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers est toujours en la même place. C'est son ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siècles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grèce, du tems d'*Homère*, l'ame n'était autre chose qu'un image aërienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des esprits purs ?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du

mal. Et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt-là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en ſommes pas à ces tems ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encor informe & à peine dégroſſi.

DE LA RELIGION

DES PREMIERS HOMMES.

LORSQU'APRÈS un grand nombre de ſiècles quelques ſociétés ſe furent établies; il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelque eſpèce de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel architecte.

La connaiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiècles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire; car ils ne nient point l'être ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Caffres prennent pour protecteur un inſecte, les nègres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourissent: une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut-être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrete; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire, il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le maître*, *le seigneur*, *le chef*, *le dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le maître; le seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens; *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le seigneur*, *le puissant*.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutelaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu, & sans

pouvoir imaginer que l'état voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi. Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de seigneurs, de dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites, *Ne possédez-vous pas de droit ce que vôtre seigneur* Chamos *vous a donné? Souffrez-donc que nous possédions la terre que notre seigneur.* Adonaï *nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de *Jérémie* & d'*Isaie*, où il est dit, *Quelle raison a eu le seigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonaï*, reconnaissaient pourtant le seigneur *Melkom* & le seigneur *Chamos.*

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *apis* & le chien *anubis*, mais *Ammon* & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Rempham* & *Kium*, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au seigneur *Adonaï* qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révérer également *Moyse*, *Jérémie*, *Amos*, & *St. Etienne*, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces tems de guerre & de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voiſins euſſent leurs dieux particuliers, & qu'elles imitèrent ſouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs même, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circonciſion des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la diſtinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rouſſe.* Ils adorèrent ſouvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voiſins; tant la nature & la coutume l'emportent preſque toujours ſur la loi; ſur-tout quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appellons *idolâtres* & filles d'un père idolâtre. *Moyſe* même épouſa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres ſacrés l'idolâtre *Nabucodonoſor*, l'oint du ſeigneur, l'idolâtre *Cyrus* auſſi l'oint du ſeigneur. Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Eliſée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Memnon.* Mais n'anticipons rien; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie en-deçà de l'Euphrate adorèrent les aſtres. Les Caldéens avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au ſoleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie & dans

l'Amérique: Une nation petite & à demi ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe ? elle augmente le nombre de ſes dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, & ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes ſont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe ſont pour la déeſſe de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. Et cependant *Ciceron* & tous les philoſophes & tous les initiés reconnaiſſaient un Dieu ſuprême & tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus par la raiſon au point dont les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-long tems après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miſères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez preſque toutes les nations après les révolutions de pluſieurs ſiècles.

Un homme qui avait fait de grandes choſes, qui avait rendu des ſervices au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe ; mais les enthouſiaſtes ſe perſuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu, qu'il était fils d'un dieu : ainſi les dieux firent des enfans dans tout le monde ; car ſans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perſée*, *Hercule*, *Caſtor*, & *Pollux* furent fils de dieu, *Romulus* fils de dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte ; un certain *Odin* chez nos nations du Nord fils de dieu, *Manco Capac* fils du ſoleil au Pérou. L'hiſtorien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis-kan* nommée *Alanku* étant fille fut groſſe d'un

rayon céleſte. *Gengis-kan* lui-même paſſa pour le fils de dieu. Et lorſque le pape *Innocent* envoya frère *Aſcelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préſenté qu'à l'un des viſirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu ; le miniſtre répondit, ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de dieu le grand *Batoukan* ſon maître ?

D'un fils de dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon père ; ainſi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avoit ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet ; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été très-long-tems inſenſé & imbécille, & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.



DES USAGES ET DES SENTIMENS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait dans le tems de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le ſerpent dut leur paraître doué d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa peau, ils dûrent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc en changeant de peau ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpens qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bientôt qu'ils gardaient des tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or d'Heſpérides; un autre

veillait autour de la toiſon d'or ; & dans les myſtères de *Bacchus* on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux ; & de là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue ; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait, de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De là enfin tant de contes de ſerpens & d'ânes.

Ces ſerpens faiſaient du mal ; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée* le grand ſerpent, fit la guerre aux dieux long-tems, avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand ſerpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déjà vu que les ſonges, les rêves dûrent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet pendant la veille de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon ſommeil, ils meurent quelques jours après : il n'eſt pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'eſt un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainſi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les ſonges vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon ; ſi le mari

vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que la mage qui a prédit cette mort eſt un prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manethon*, au rapport même de *Joſephe* dans ſon diſcours contre *Appion*.

Il y avait des voyans en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi grand crédit, que *Rollin* dans ſon hiſtoire ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions dignes de *Noſtradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les payens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations dûrent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans, pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromage*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les alégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'alégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puisque les traductions hébraïques & grecques ont conservé plusieurs termes arabes. Ce livre d'une très-haute antiquité, représente le *Sathan*, qui est l'*Ariman* des Perses, & le *Typhon* des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au seigneur d'affliger *Job*. *Sathan* paraît subordonné au seigneur ; mais il résulte que *Sathan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux principes, que l'univers alors connu était en quelque sorte manichéen.

Tous les peuples dûrent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords ? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux ; il fallait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par ſauvages des ruſtres vivans dans des cabanes avec leurs fémelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère; & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſur-tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous à à plus d'appeller *ſauvages*, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les peuples d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont tranſplantées auprès de leur territoire. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils ſont des trai-

tés; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les plus grands hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane propoſait de lui céder ſon patrimoine : *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſévelis, dirons-nous aux oſſemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?* Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des ſibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchans ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errans dans les forêts, *ſalvatici*, *ſelvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femelles auxquelles il ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils ni leurs pères ; vivans en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes ? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos premiers pères ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré. ?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement ? Qu'eſt-ce que cet inſtinct ? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le tems. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin ;
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce ;

Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie.
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui pêtriſſent la cire, & compoſent le miel,
Sitôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout s'accroît par le tems, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Marche & touche à ſon but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce ? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé ? S'il eut été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaſſiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de baſſe-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir ſa deſtinée juſqu'à vivre pendant des ſiècles en ſolitaire ? il eſt perfectible; & de là on a conclu qu'il s'eſt perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la nature a marqué les limites de ſa perfection ?

Tous les hommes vivent en ſociété : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'eſt-ce pas comme ſi on concluait que ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéras comiques & des couvens de religieuſes; mais il a toujours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans

ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfans, dans ſes petits-fils; dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toujours, il y a donc toujours eu quelque ſociété; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes, mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encor aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encor formé un langage? c'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le

petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs fils & leur filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares? elles feront ſans doute très-long-tems ſans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce ſens; c'eſt-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un inſtinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes forts groſſiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavans. Le payſan le plus ignorant ſait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait fallu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiècles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place!

Propoſez à des enfans de ſauter un foſſé; tous pren-

dront machinalement leur ſecouſſe en ſe retirant un peu en arrière, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes, il ſecourra, s'il peut, celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourrure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait pue le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins; enſuite les hommes le plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que

leurs enfans auront répétées ; les mères fur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compofé de monofyllabes, comme plus aifé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont confervé quelque chofe de leur premier langage, expriment encor par des monofyllabes les chofes le plus familières, & qui tombent le plus fous nos fens : prefque tout le chinois eft fondé encor aujourd'hui fur des monofyllabes.

Confultez l'ancien tudefque, & tous les idiomes du Nord, vous verrez à peine une chofe néceffaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout eft monofyllabe; *zon*, le foleil : *moun*, la lune ; *ze*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme; *kof*, la tête ; *boum*, un arbre : *drinck*, boire ; *march*, marcher ; *shlaf*, dormir ; &c.

C'eft avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compofés que long-tems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle fagacité avons-nous pu marquer les différences des tems ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les chofes conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on foit parvenu avec le tems à rendre fenfibles par des mots compofés ces opérations fecretes de l'efprit humain. Auffi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le préfent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'eft aucun langage qui approche de la perfection.



DE L'AMÈRIQUE.

SE peut-il qu'on demande encor d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? on doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des terres auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb* que ne le ſont les iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable ; qui les y a mis ? On l'a déjà dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devrait pas être plus ſurpris de trover en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende dans ſa préface de l'hiſtoire des ſauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encor aujourd'hui des cartes de l'ancien-monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'iſle Atlantique. Les iſles du Cap-Verd y ſont ſous le nom des Gorgades, les Caraïbes ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des iſles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent preſque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles mois éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laiſſons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, & ſur-tout, parce que les femmes Caraïbes faiſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes Cariennes ; laiſſons-le ſuppoſer que les Caraïbes ne naiſſent rouges, & les négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers pères de ſe peindre en noir ou en rouge.

Il arriva dit-il, que le négreſſes voyant leur maris teints en noir en eurent l'imagination ſi frappée que leur

race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adreſſe qu'avait eu ce patriarche de mettre devant leurs yeux de branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraiſſant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent auſſi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jéſuite devait ſavoir que tout ce qui arrivait du tems de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ſe brebis voyant toujours de l'herbe ne faiſaient pas des agneaux verds; il aurait été bien embarraſſé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſoit dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau-monde une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite, c'eſt que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-tems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient jamais allés ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal-ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons: les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes vénimeu-

ſes, font des plaies toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien-monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers ſi long-tems inconnue, la plus ſingulière peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante-ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'iſthme de Panama eſt la race des Dariens, preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique ſont chétifs & poltrons; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié, & la même providence qui a produit l'éléphant, le rinoceros & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes, d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

DE LA THÉOCRATIE.

IL ſemble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-tems ſouverains; en Perſe les mages ont la plus grande au-

torité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calcas* avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du roi des rois.

Deſcendez encor plus bas chez des nations ſauvages, poſtérieures aux Grecs ; les druides gouvernaient la nation Gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie ; car dès qu'une nation a choiſi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent ſur l'eſprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu, ils le font donc toujours parler ; ils débitent ſes oracles ; & c'eſt par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute

C'eſt de cette ſource que ſont venus les ſacrifices de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce ſacrifice ?

Non-ſeulement la théocratie a long-tems régné ; mais elle a pouſſé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puiſſe parvenir ; & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

Preſque tous les peuples ont ſacrifié des enfans à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi le peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient

pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens états connus qui n'ait pas été ſoumis au ſacerdoce ; car les Japonnois étaient ſous les loix d'un prêtre ſix cents ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs la théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles de dieux même qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le dieu *Adad* gouverna la Syrie, la déeſſe *Cybèle* avait été ſouveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même eſprit préſide à toutes ces fables ; c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes, que les dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre.

DES CALDÉENS.

LES Caldéens, les Indiens, le Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Caldéens, elle ſe trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par *Calliſthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septantes, que nous révérons également. Le déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du tems d'un roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable systême de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans eut pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante-dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai systême du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes: c'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le systême commun, qui est le sistême des enfans.

(1) Quatre cent soixante-dix mille ans, c'est beau-

(1) Notre sainte religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam*

coup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Ciceron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſur-tout nous devons croire au pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Bèroſe ;* mais encor une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance ; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes : le ſecond, de former un langage ; ce qui certainement demande un eſpace de tems très-conſidérable : le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes ; le quatrième de ſe vêtir. Enſuite pour forger le fer ou pour y ſuppléer, il faut tant de haſards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie !

Long-tems les Caldéens gravèrent leurs obſervations & leurs loix ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, uſage que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé.* Si c'eſt-là en effet le ſentiment de l'égliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte égliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur, & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré *St. Cyrille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruit de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il eſt à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant? dirà-t-on : comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis*? eſt-ce *Bélus*? eſt-ce *Nabonaſſar*? Il n'y a jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. C'eſt comme ſi nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par rapport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'a l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-tems avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en Caldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* eſt le nom du ſeigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince Aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été

de 24 de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, à quarante lieues ſeulement de Babylone, une ville appellée Ninive, d'une étendue auſſi grande, c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſans empires qui ſubſiſtaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Aſſyrie, ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable; c'eſt comme ſi on diſait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puiſſans empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de choſe au tems où il eſt dit que le prophète *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poiſſon qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Aſſyrie n'exiſtait pas même encor dans le tems où l'on place *Jonas*; car il prophétiſait, dit-on, ſous le melk ou roitelet Juif *Joas*; & *Phul*, qui eſt regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Aſſyrie, ne régna ſelon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'eſt ainſi qu'en confrontant toutes les dates on trouve par-tout de la contradiction; & on demeure dans l'incertitude.

Il eſt dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent-vingt mille enfans nouveaux-nés; cela ſuppoſerait plus de cinq millions d'habitans, ſelon le calcul aſſez juſte de ces dénombremens, fondés ſur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'eſt pas encor bâtie, ſont quelque choſe d'aſſez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce ſentiment raiſonnable

peut être adoptés, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici-là. Voulaient-ils seulement élever une tour un peu haute? Il n'y a là ni aucun mal, ni aucune difficulté, supposé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'instrumens & de vivres.

La tour de Babel, la dispersion des peuples, la confusion des langues sont des choses comme on sait très-respectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'observatoire, qui n'a rien de commun avec les histoires juives.

Si *Nabonassar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Août*, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce tems qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer

Janvier par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. La troiſième raiſon, c'eſt que les ſignes anciens du Zodiaque caldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient ſous le gouvernement de douze dieux ſecondaires, douze dieux médiateurs : chacun d'eux préſidait à une de ces conſtellations, ainſi que nous apprend *Diodore* de Sicile au livre II. Cette religion des anciens Caldéens était le *Sabiſme*, c'eſt-à-dire l'adoration d'un DIEU ſuprême, & la vénération des aſtres & des intelligences céleſtes qui préſidaient aux aſtres. Quand ils priaient, ils ſe tournaient vers l'étoile du nord : tant leur culte était lié à l'aſtronomie.

Vitruve dans ſon neuvième livre, où il traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du ſoleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Caldéens & non les Egyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette ſcience; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cette ancien proverbe latin.

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perſes. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babylone, lorſque *Koresh*, que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le ſecours des Mèdes établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi Mède, c'eſt-à-dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle *Aſtiage* d'un nom grec. Cet hircanien *Aſtiage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane mère de Cyrus, piſſer ſi copieuſement qu'elle*

inonda toute l'Asie. Le reste de l'aventure est à-peu-près dans ce goût ; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites?

Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fonds de son histoire est très-vrai ; les épisodes sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du tems de *Cyrus :* elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & les boucliers descendus du ciel, & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un prophète, qui leur avait appris à être justes, & à révérer le soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Caldéens fussent si justes, & de savoir précisément en quel tems vint leur second *Zerdust*, qui rectifia le culte

du soleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *zend*; que les Parsis dispersés aujourd'hui dans l'Asie révèrent comme leur bible : ce livre est peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq kings des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Caldéens; & M. *Hide*, qui nous a donné une traduction du *sadder*, nous aurait procuré celle du *zend*, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *sadder*, à cet extrait du *zend* qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis long-tems un dieu, un diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles, puisque les pharisiens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le tems d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur la connaissance de l'être créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encor que le baptême, l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, est un des préceptes du *zend* (p. 251.) La source de tous les rites est venue peut-être des Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un dieu souverain. Ce système, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre

humain. On adore en tous lieux la divinité, & on la déshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis : mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité ; ont voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans ſon premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le carectère d'un peuple policé? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que les maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Aſie? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſèrent un décret par lequel *Céſar* âgé de cinquante-ſept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'hiſtoire ancienne, copient tant d'auteurs ſans en examiner aucun, n'aurait-ils pas dû s'appercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que ſon texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtiſanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les paſſans ſur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perſes la pédéraſtie était ordonnée Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes euſſent fait une loi, qui, ſi elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédéraſtie, au contraire, était expreſſément défendue dans le livre du *zend*, & c'eſt ce qu'on voit dans l'abrégé du *ſadder*, où il eſt dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perſes épouſaient leurs mères ; mais quels ſont ſes garans ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à Catulle : *Non magus ex matre & nato naſcatur oportet.* Tout mage doit naître de l'inceſte d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'eſt pas croyable ; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui vouluſſent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puiſqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

JE vois par tous les monumens qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque, que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était ſi ancienne que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de

Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables.

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? Qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate *Assyriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas? & qu'on ait appellé *Assyriens* les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate? C'est-là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babyloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. Le déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages Caldéens, Babyloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la déesse de Syrie; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on

s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on faiſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations Africaines ? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne ſont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *mag* a un grand rapport avec les anciens mages ; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après, parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait *magog* ou *gog*.

Au reſte je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés, & les premiers floriſſans.



DES PHÉNICIENS
ET DE SANCHONIATON.

Les Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple auſſi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reſſource des peuples. On a commencé par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induſtrie, fille du beſoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faiſant; & c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiſſeaux équipés par *Séſoſtris*, pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phéniciens ſont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par *Eziongaber*, leurs manufactures d'étoffes précieuſes, leur art de teindre en pourpre, ſont des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième ſiècle, & ce que ſont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induſtrie.

Le commerce exigeait néceſſairement qu'on eût des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés & durables pour établir ces regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture

alphabétique eſt donc très-vraiſemblable. Je n'aſſurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *alphabet*, composé de leurs deux premiers caractères, dépoſe en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens tranſmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait long-tems avant la guerre de Troie, l'hiſtoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conſervé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient ſacrifié de tems immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *zend* & du *védam*, la même qu'eurent *Manethon* en Egypte, & *Héſiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'eſt qu'on en liſait les premières lignes dans les myſtères d'*Iſis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières ſources des connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même ; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſur-tout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton* ſignifie en ancien Phénicien, *amateur de la vérité*. *Porphyre*, *Théodoret*, *Eusèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée *le pays des archives*, *kirjath ſepher*. Quand les Hébreux vinrent

s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Josué* & dans *les Juges.*

Jerombal consulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-tems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloïm*, dont les Hébreux se servirent très-long-tems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iaho*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-tems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore* dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les dieux, dit que Minos *se vantait d'avoir communiqué avec le dieu* Zeus, Zamolxis *avec la déesse* Vesta, *& le Juif* Moyse *avec le dieu* Iaho, *&c.*

Ce qui mérite sur-tout d'être observé, c'est que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du chaos enveloppé d'un air ténébreux, *chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du chaos sortit *muth* ou *moth*, qui signifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'est *colpi Iaho*, l'esprit

de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines Caldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſureté juſqu'à certaines bornes: nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*; nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux? & purent-ils écrire dans cette langue du tems de *Joſué* parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels? Les Hébreux après *Joſué* devenus long-tems eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient

mis

mis à feu & à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de caldéen, quand ils furent eſclaves à Babylone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de tems immémorial, & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-tems avant un peuple errant nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier ſérieuſement l'authenticité des fragmens de *Sanchoniaton* conſervés par *Euſèbe ?* Ou peut-on imaginer avec le ſavant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puiſé chez *Moyſe* ? Quand tout ce qui reſte de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à-peu-près du tems de *Moyſe*, nous ne décidons rien ; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

DES SCYTHES,

ET DES GOMERITES.

LAISSONS *Gomer* preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrete,

ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands éloges des Scythes qu'ils ne connaissaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en est à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares ? Pourquoi suppose-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* sa soif de conquérir ? Pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* est le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie si long-tems avant lui ? Pourquoi enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus justes de tous les hommes ? La raison en est que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caspienne en mauvais géographe, il parle du prétendu désintéressement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace* en opposant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campestres meliùs Scythæ
Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ.

Voyez les habitans de l'affreuse Scythie
Qui vivent sur des chars ;
Avec plus d'innocence ils consument leur vie
Que le peuple de Mars.

c'est qu'*Horace* parle en poëte un peu satirique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que *Tacite* s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules, & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* ressemblent à ces pédagogues qui, pour donner de l'émulation à leurs disci-

ples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelque groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares ; ce ſont ceux-la même qui long-tems avant *Alexandre* avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes ; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugement ; on les lit à-peu-près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européanne ; ce ſont ceux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaſtations ; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'eſprit du plus vaſte empire de la terre, que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt-là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire, ni écrire perfectionna ce que *Pierre le Grand* avait commencé. Une autre femme (*Eliſabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre impératrice encor eſt allée plus loin que les deux autres ; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire : & enfin, on a vu en un demi-ſiècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.



DE L'ARABIE.

SI l'on eſt curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le tems d'*Abraham ;* mais elle eſt dans un terrain ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie-Heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans juſqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa canelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon café qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie-Déſerte eſt ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſsèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce pays eſt ſouvent appellé déſert de Syrie.

L'Arabie-Pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de *Petra*, petite fortereſſe, à qui ſurement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le tems d'*Alexandre*. Cette Arabie-Pétrée eſt fort petite, & peut-être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie-Déſerte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaſte partie appellée *Heureuſe*, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts ; mais quand on avance

quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toujours verds.

C'eſt ſur-tout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden* était nommé le lieu de délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la Mer-Rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu à la vérité ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre*. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie-Pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmael*. Les Iſmaëlites ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cetkura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie-Heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie-Pétrée, vers le pays de Madian; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du tems de *Mahomet*, quand elles embraſsèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui de tems immémorial habitaient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes; mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils dûrent être néceſſairement moins méchans & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vu ni envahir le bien de leurs voiſins comme des bêtes carnaſſières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la divinité; ni faire leur cour aux puiſſans, en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui

eſt devenue l'objet & le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, *ABRAHAM.*

IL ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enſeigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Perſans ſe l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appellaient leur ancienne religion, *millat Ibrahim ;* les Mèdes *kiſch Ibrahim.* Ils prétendaient que cet *Ibrahim* ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre.* Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que le nom était indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Aſiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui

tire ſon nom d'*Abram* on *Abraham*. Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *abramique*. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les livres juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

L'alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires arabes; mais il en dit très-peu de choſe. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Caldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples; & la Caldée étant un pays dès long-tems renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage réputé Caldéen au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïques par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il ſe trouve dans le pentateuque, ferait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvoit dans une autre hiſtoire.

La genèſe dit qu'*Abraham* ſortit d'Aran âgé de ſoixante-quinze ans après la mort de ſon père.

Mais la genèſe dit que *Tharé* ſon père l'ayant engendré à ſoixante - dix ans, vécut juſqu'à deux cent cinq. Ainſi *Abraham* avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cents milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cents milles, & dès

qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante-quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grand préſens du roi d'Egypte. Cè pays était dès-lors un puiſſant état; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté, on avait creuſé partout des canaux pour recevoir ces inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas fallu des ſiècles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inacceſſible & dévaſté par les eaux même qui les fertilisèrent? *Abram*, ſelon la genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manethon*, aux *Hérodote*, aux *Diodore*, aux *Erathoſthène*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie-Pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs; & ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cents valets de campagne; ni comment il les pourſuivit juſques par-delà

Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas*; mais *Dan* n'exiſtait pas du tems de *Moyſe*, encor moins du tems d'*Abraham.* Il y a de l'extrémité du lac Aſphaltide où Sodome était ſitué, juſqu'à Damas plus de trois cents milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encor que nous croyons ces prodiges & tous les autres ſans aucun examen.



DE L'INDE.

S'IL eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuples. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le riz y croît ſans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mêts délicieux; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſo-

ciété dans ce climat heureux ; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie-Pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames ſe vantent ; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois *Camhi* eût dans ſon palais étaient Indiennes : il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois : & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient d'ans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encor dans preſque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent. les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve.

Enfin les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de tems immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands ; il n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche ; & ſurement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette an-

cienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit avec le tems juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtême de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par *Viſnou* & par *Brama*, à devenir le plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que de loix morales; ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſicoſe; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tout les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujoud'hui à ces chrétiens primitifs appellés quakers, auſſi pacifiques que les Indiens : ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion

chrétienne que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obſervé leur religion, & les anciennes caſtes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'eſt que le pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans, il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Il ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille: en un mot l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes, qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que le femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſur-tout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. Le métempſicoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps: mais ſi les druides avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites

des brames conſervés juſqu'à nos jours. Ils communiquent peu le livres du *hanſcrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue ſacrée: leurs *védams* ont été auſſi long-tems inconnus que le *zend* des Perſes, & que les cinq *kings* des Chinois. Il n'y a guère que ſix vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *kings* : & le *zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *zend*, ce *ſadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un haſard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'eſt l'*ézourvédam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des brachmanes, intitulé le *cormo-védam* : ce manuſcrit traduit par un brame, n'eſt pas à la vérité le *védam* lui-même, mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des trois plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens, leurs livres ſont perdus ; leur religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encor moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, à péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des brachmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte ; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allé-

gories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît-là dans toute ſa misère. Si les brames obſervaient toutes les loix de leur *védam*, il n'y a point de moine qui voulut s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix-réſine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *oum;* on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais auſſi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes*; & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les bracmanes furent long-tems ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la lune: on prie l'être ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne ſoit né que depuis huit jours: on adreſſe des antiennes au feu; on donne à l'enfant avec cent cérémoines le nom de *Chormo*, qui eſt le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il paſſe ſa vie à ſe baigner & à réciter des prières. Il fait le ſacrifice des morts; & ce ſacrifice eſt inſtitué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent ſortir par le cinq ouvertures du corps humain. Cela n'eſt pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par le bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames ſans prières. La première fois qu'on raſe la tête de l'enfant, le père dit dévotement au raſoir, *raſoir, raſe mon fils comme tu as raſé le ſoleil & le dieu Indro.* Il ſe pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois raſé: mais pour le ſoleil, cela n'eſt pas aiſé à com-

prendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous repréſentons encor ſans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules, & dans leur aveuglement il en diſent autant des nôtres; mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence: c'eſt le *matricha machom*. On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes a l'autre, & on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau; quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'être ſuprême, & dit, *Je ſuis moi-même une partie de la divinité*.

Cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Grèce, des ces ſtoïciens qui ont élevé la nature humaine au deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins*; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des brachmanes dix commandemens, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ce dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, & que les uſages les plus conſacrés chez un

peuple, paraiſſent aux autres ou extravagans ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon* dans ſon 15e. livre dit qu'il adorent un Dieu ſuprême, qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler, qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérans, qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St. Ambroiſe*. N'oublions pas ſurtout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt encor plus ſingulier, c'eſt que le *védam* des anciens brachmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. *Adimo* ſignifiait *ſeigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie*; comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *ſerpent*. Cette conformité mérite une grande attention.





DE LA CHINE.

OSERONS-NOUS parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine, était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ce fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint ; comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes ; & nos aſtronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent avec candeur que lors qu'ils parlèrent au ſage empereur *Cam-hi* des variations conſidérables de la chronologie de la vulgate, des Septante & des Samaritains, *Cam-hi* leur répon-

dit : Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent?

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que ſur la brique ; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs empereurs ; point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-dieu comme chez les Egyptiens, & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſur-tout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux tems ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiſtoire par l'origine du monde; le *zend* des Perſes, le *shaſta* & le *védam* des Indiens, *Sanchoniaton, Manethon ;* enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur hiſtoire n'eſt que celle des tems hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait fallu plus de tems que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *kings* n'aient été

écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières obſervations Babyloniennes envoyées en Grèce par *Calliſthène.* De bonne foi ſied-il bien à des lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine?

Les premiers rudimens ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavoit écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteſte encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux empire était déjà gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères ainés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toute barbarie, quand nous n'a-

vions pas même encor des *Teutates* à qui des druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année ; & de quelles récoltes encor ? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là ſurtout que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inſpiré, ni le prophète. C'était un magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius* ; il n'en avoit point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger ; dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute : le troiſième eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouverez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples ; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour Orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un être ſuprême, rémunérateur & vengeur ? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : *Au premier principe, ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé *Maigrot*, évêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de chinois, fut député par un pape pour aller juger le procès ſur les lieux; il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le chancelier de *l'Hopital* l'étaient auſſi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même tems que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés Chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*, & celle de *Fo*, & pluſieurs autres. Les magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les bonzes & les continrent.

Presque par-tout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort ; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son tems d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde ; les Perses avaient leurs loix ; les Arabes au midi, les Scythes au Septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.



DE L'ÉGYPTE.

IL me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très-long-tems après tous les peuples qui ont paſſé en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte juſqu'au Delta eſt reſſerré par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ſes embouchures en ligne droite que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde, & à la gauche les ſables inhabitables de la Libye juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil, dûrent pendant des ſiècles écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Indus, du Gange & d'autres rivières qui ſe débordent auſſi, preſque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des ſiécles.

L'ordre naturel des chofes femble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eft bordé, furent obligés à des travaux auffi longs que pénibles pour creufer des canaux qui reçuffent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhauffer de vingt-cinq pieds au deffus du terrain. C'eft-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de fonger à conftruire des pyramides. Il eft bien étrange qu'aucun ancien hiftorien n'ait fait une réflexion fi naturelle.

Nous avons déjà obfervé que dans le tems où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiffant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plufieurs fiècles avant *Abraham*. On ne fait en quel tems fut conftruite la fameufe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Diofpolis*. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu*, comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacun des cent portes de Thèbes il fortait deux cents charriots armés en guerre, & cent mille combattans ? Cela ferait vingt mille charriots, & dix millions de foldats ; & à un foldat pour cinq perfonnes, ce nombre fuppofe au moins cinquante millions de têtes pour une feule ville, dans un pays qui n'eft pas fi grand que l'Efpagne ou que la France, & qui n'avait pas, felon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent foixante mille foldats pour fa défenfe. *Diodore* dit (livre I.) que l'Egypte était fi peuplée, qu'autrefois elle avait eu jufqu'à fept millions d'habitans, & que de fon tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séfoftris* qu'aux dix millions de foldats qui fortent par les cent

portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous diſent que le père de *Séſoſtris* fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde; qu'il fit élever à ſa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues, & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrelie & la Géorgie appellées alors la Colchiide. *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes baſanés, avec des cheveux crépus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la Mer-Noire & de la Mer-Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi long-tems l'Aſie avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva preſque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent, après les Scythes vint *Nabucodonoſor*, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans. Révoltée ſous *Cambyſe*, il ne fallut qu'une campagne pour la ſoumettre: & ce *Cambyſe* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Egypte en province de ſon

royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos ſous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des croiſades ; enfin *Sélim* conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés ; il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſurs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Séſoſtris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séſoſtris* n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon* & le minſtre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la Mer-Rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens ? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'hiſtoire du monde : ni *Hérodote*, ni *Maneton*, ni *Eratoſthène*, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces

miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres Hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE *DES ÉGYPTIENS.* ET *DE LEURS SYMBOLES.*

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adonai* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le seigneur ; ni de *mitra*, qui était le soleil chez les Perses ; ni de *melch*, qui signifie roi en Syrie ; ni de *shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshireth* (*osiris*) répondait au *mitra* des Persans ; & le mot vulgaire *on* signifiait le soleil. Les prêtres Caldéens s'appellaient *mag*, ceux des Egyptiens *choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le tems a épargnés & que nous voyons encor gravés sur les obélisque, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiérogly-

phes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur un mur avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité.

On peignit donc d'abord groſſiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le tems on inventa les figures ſymboliques: deux mains entrelaſſées ſignifièrent la paix; des flèches repréſentèrent la guerre; un œil ſignifia la divinité; un ſceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiècles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtems, d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques les choen en prirent de différens, qu'ils appellèrent ſacrés, afin, de mettre toujours une barrière entr'eux & le peuple. Les mages, les brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces choen avaient des

caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Maneton cité dans *Eusèbe* parle de deux colonnes gravées par *Toth*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée. Mais qui sait en quel tems vivait cet ancien *Hermès* ?

Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le tems ou l'on place *Moyse :* Car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Toth*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée Cananéenne, mis à feu & à sang par *Josué*, selon les livres Juifs ; s'il avait été contemporain de *Moyse*, où s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, & *Eusèbe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniaton*. Quoi qu'il en soit les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers symbole. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mort la queue, figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas ceux du zodiaque que nous connaissons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans *Kirker* d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS

DES EGYPTIENS.

IL eſt certain qu'après les ſiècles où les Egytiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors ils ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte, que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque de *Ptolomée* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs princes euſſent le tems & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart ſubſiſtent encor.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenſes; il fallut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût long-tems em-

ployée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte ; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part ſans doute ; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éleverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même ; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux ; on ſait que les chochamatin ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire, les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du tems. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egytiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiècles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixiéme livre de l'énéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine.*

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos.
Lethæum ad fluvium deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le règne de mille ans ; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions

opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions ; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.



DES RITES ÉGYPTIENS,

ET DE LA CIRCONSION

PREMIEREMENT les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre ; si à de jeunes étudians dans la théologie Egyptienne, ils auraient parlé long-tems sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu ; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis*, *je suis ce qui est* ; & cette autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera* ; *nul mortel ne pourra lever mon voile* ; il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *Y ha ho*. On le prononce diversement ; mais *Clément d'Alexandrie* assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *Y ha ho*, ou bien celui de *Y ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *Allah* ; car ils se servent d'*Allah* dans la conversation, & n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant que quand l'ambassa-

deur Turc *Said Effendi* vit repréſenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré ! oui, & les Romains eurent auſſi des oies ſacrées ! ils eurent des dieux de toute eſpèce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le dieu de la chaiſe percée, *deum ſtercutium*, & le dieu pet, *deum crepitum* : mais en reconnaiſſaient-ils moins le *deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes ? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages ?

Ce qu'on doit ſur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie ; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſavans diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs dieux dans pluſieurs ſimulacres ; ils ont tous raiſon ; il n'y a qu'à diſtinguer les tems & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré & un oignon dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on conſa-

cre ſur un autel. Nous liſons dans *Ciceron* que les hommes qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions ne ſont point parvenus encor à celle de manger leurs dieux, & que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

La circonciſion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens ? Je n'en ſais rien. Que ceux qui le ſavent le diſent. Tout ce que je ſais, c'eſt que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient ſur le corps des marques de leur conſécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des ſoldats Romains. Là, des ſacrificateurs ſe tailladaient le corps, comme firent les prêtres de *Bellone* : ici, ils ſe faiſaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'eſt point du tout par un principe de ſanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens ſe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais ſi on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de ſa patrie n'avait point été circoncis ; je peux aſſurer que ſon prépuce était préciſément comme les nôtres.

Je ne ſais pas quelle nation s'aviſa la première de porter en proceſſion le *kteis* & le *phallum*, c'eſt-à-dire, la répréſentation des ſignes diſtinctifs des animaux mâles & fémelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois ſacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus precieux. Il paraît naturel & juſte que les prêtres offriſſent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie ; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi ; mais avec le tems

on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les autres Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'alcoran. Ce n'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

DES MYSTERES.

DES EGYPTIENS.

JE ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères, qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe; *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car *Celſe* dit aux Chrétiens (*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Thartharoth* dont ils firent le Tartare, *le Lac* dont ils firent l'Achéron, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous

(1) *Origène* liv. 8.

les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères, en conſervèrent les rites ; car malgré leur extrême légéreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables ?



DES GRECS,

DE LEURS ANCIENS DÉLUGES,

DE LEURS ALPHABETS,

ET DE LEUR GÉNIE.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les iſles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſsène, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans empires, & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie : que c'eſt de là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parcequ'*Ion*

envoya des colonies ſur les côtes de l'Aſie-Mineure ; que cet *Ion* eſt viſiblement *Javan*, en changeant *I en Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien.

Nec pueri credunt niſi qui nondùm ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* eſt commmunément placé environ douze cents années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eſt *Acéſilas* cité par *Eusèbe* dans ſa *préparation évangélique*, & par *George le Sincelle.* La Grèce, dit-on, reſta preſque déſerte deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement établi à Sicione & dans Argos ; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *baſileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de *Deucalion* fils de *Prométhée.* La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que *Deucalion* & *Pirra*, qui refirent des hommes en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reſte à peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plumes, auſſi-

bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonſtration de la vérité de cét événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi, *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en faiſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles; elle devient enfin ſacrée; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les tems hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs; les plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, *les Phocions*, ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus*, & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ſes récits ſont accompagnés de vraiſemblance; & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque

les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien sûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encor.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connoiſſances. Il paraît encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux-arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en eſt un témoignage ; car avant même qu'ils suſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui déſigne les Phéniciens ſelon *Sanchoniaton*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *ſophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *shochemath* en ſyriaque & en hébreu. *Baſileus*, roi, ſonne mieux que *melk* ou *shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohaſduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſeph* lui-même dans ſon livre contre *Appion* avoue que

les Grecs ne pouvoient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem.*

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriaques, persans, égyptiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus* ; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de sorte que du tems des *Ptolomées*, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le *védam.*

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie-Mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appellèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis bâtie par les Perses, & les monumens de Balbek & de Palmire, sont encor sous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES
LÉGISLATEURS GRECS,
DE MINOS, D'ORPHÉE,
DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus ; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il est dit qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au tems où nous plaçons *Moyse* ; & c'est même ce qui a donné au savant *Huet*, évêque d'Avranche, quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moyse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne ; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque ; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, (& que nous devons aux Anglais), fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'odyssée *le sage confident de Dieu. Flavien Joseph* ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les dieux des autres nations.

Il eſt sûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers ; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos ;* il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention ; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Ciceron*, dans ſon excellent livre ſur la nature des dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Ciceron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que long-tems après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes ſouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Grèce, dans les iſles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un ſeul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'exode : *Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours ſur la terre ;* &

le livre du zend (porte 11) dit : *Honore tes père & mère, afin de mériter le ciel.*

L'évêque *Warburton*, qui a démontré que le pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas néceſſaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans ſon apologie de Port-Royal, s'exprime ainſi : *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les pères, que les promeſſes de l'ancien teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres; & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles, les Hébreux pouvaient bien auſſi les croire; que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages loix ſur ce fondement, *Moyſe* pouvait bien en uſer de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les ſavait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont *Moyſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe; & reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophes. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours la nation Anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les épicuriens en paix comme ils y laiſſaient les dieux.

Les écoles rétentirent, depuis *Thalès* juſqu'au tems de *Platon* & d'*Ariſtote*, des diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiècle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philoſophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il

leur difait ces belles paroles qui font dans fon timée : *De la fubftance indivifible & de la divifible, Dieu compofa une troifième efpèce de fubftance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre; *puis prenant ces trois natures enfemble, il les mêla toutes en une feule forme, & força la nature de l'ame à fe mêler avec la nature* du même ; *& les ayant mêlées avec la fubftance, & de ces trois ayant fait un fuppôt, il le divifa en portions convenables*; *chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre ; *& de la fubftance il fit fa divifion.*

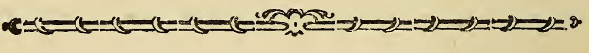
Enfuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raifonnables qui viendraient de lire l'*entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à fon école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de tems en tems de très-belles idées dans fes ouvrages. Les Grecs avaient tant d'efprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eft qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les penfées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il foit avéré que fes opinions lui coûtèrent la vie ; & il fut encor moins la victime de fes opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë ; mais on fait combien ils s'en repentirent ; on fait qu'ils punirent fes accufateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laiffa une liberté entière, non-feulement à la philofophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il eft inconteftable que les Grecs reconnaiffaient un Dieu fuprême, ainfi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la trouve cent fois dans *Homère* : tous les autres dieux font inférieurs. On peut les

comparer aux péris des Perſes, aux génies des autres nations Orientales. Tous les philoſophes, excepté les ſtratoniciens & les épicuriens reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême maître des élémens & des autres dieux, & que toutes les nations policées, depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.



DE ZALEUCUS,

ET DE

QUELQU'AUTRES LÉGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moraliſtes & tous les légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont rien dit de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magiſtrat des *Locriens*.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le haſard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par des magnifiques cérémonies, & par de ſomptueuſes offrandes. La

vertu

vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſtes dans ſes principes & dans la pratique, c'eſt ainſi qu'on ſe rendra cher à la divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des dieux, & de penſer ſouvent aux jugemens ſévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

Chacun doit donc ſe conduire à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaiſant, qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le rameneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'enthouſiaſme & de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavoue.

Charondas, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platon*, les *Ciceron*, les divins *Antonins* n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la religion naturelle; *Julien* le ſcandale de notre égliſe, & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plaindre & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter Dieu: l'imiter, c'eſt d'avoir le*

moins de besoins, & *de faire le plus de bien qu'il est possible*. Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connoître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point : On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs. C'est comme s'ils disaient, il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage *Confucius* était un misérable imposteur.

On doit, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier *de l'Hôpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Descartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu*? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes?



DE BACCHUS.

EXCEPTE' les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphire*, & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionisios*, fils de dieu, a-t-il été un personnage véritable? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercule* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Grèce, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres juifs.

On sait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cent trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'église ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en rapportant les anciennes opinions dit

que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie-Heureuse. Les vers orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette aventure, qu'il fut instruit des secrets des dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer Rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ces loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savans hommes, & sur-tout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, aient prétendu, que *Bacchus* est une copie de *Moyse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arsaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moyse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moyse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'histoire de *Moyse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moyse* avant *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance; livre d'ailleurs si rare chez les Juifs même, que sous le roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul

exemplaire; livre preſqu'entiérement perdu pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Caldée & dans le reſte de l'Aſie ; livre reſtauré enſuite par *Eſdras* dans les tems floriſſans d'Athènes , & des autres républiques de la Grèce; tems où les myſtères de *Bacchus* étaient déjà inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moyſe* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranche frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moyſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même (1), pour allier les contraires, que *Moyſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le dieu & le diable reconnu en Egypte.

Moyſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis* c'eſt que *Virgile* a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

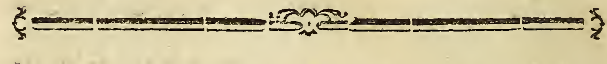
Or *Moyſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eſt encor meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſsèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moyſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape*. (2)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt

(1) Propoſition 4. pag. 79. & 87.
(2) *Huet* pag. 110.

pas à la vérité géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernières années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.



DES MÉTAMORPHOSES

CHEZ LES GRECS,

RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brâme, un Caldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des tems très-poſtérieurs écrivent que *Nabucodonoſor* fut changé en bœuf; ſans compter la femme de *Loth* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine?

Un dieu ne peut guère ſe communiquer à nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter*

prit la figure d'un beau cygne pour jouir de *Léda*. Mais ces cas ſont rares ; & dans toutes les religions la divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les dieux ſe métamorphosèrent preſque partout ; & dès que nous fûmes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encor parmi nous cette métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, un dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle ; qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture ; mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen ; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête ; & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux dieux qui engroſſent les filles.





DE L'IDOLATRIE.

APRÈS avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au haſard. Le terme qui répond à idolâtrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs, des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent long-tems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erronné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis* & le bœuf *Apis*, qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hmmes ſi anciens ne pouvaient point être

appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet? Etait-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone était le maître, le Dieu, le Créateur du monde? La figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même, n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons la figure du père éternel avec un barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès-qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres; mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreſſées aux dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Com-

bien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? Mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le dieu ; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérât les représentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent Dieu le père sous la forme d'un vieillard, & on sait bien que Dieu n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, & on sait bien que ces saints ne sont pas Dieu le père.

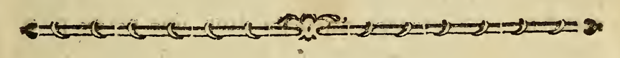
De même si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi ; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poëte, un seul philosophe, un seul homme d'état, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables. Les nations idolâtres sont donc comme les sorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire, *j'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruc*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle

avait quelque chofe de divin : mais affurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chaffer les oifeaux , n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eft dit que *Moyfe*, malgré la loi divine de ne faire aucune repréfentation d'hommes ou d'animaux , érigea un ferpent d'airain, ce qui était une imitation du ferpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceffion ; mais quoique ce ferpent fût fait pour guérir les morfures des ferpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a refpecté des ftatues fans être idolâtres , pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les abfoudre, ou elles doivent nous accufer.



DES ORACLES.

IL eft évident qu'on ne peut favoir l'avenir, parce qu'on ne peut favoir ce qui n'eft pas ; mais il eft clair auffi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreufe & difciplinée conduite par un chef habile , s'avancer dans un lieu avantageux , contre un capitaine imprudent fuivi de peu de troupes mal armées , mal poftées , & dont vous favez que la moitié le trahit ; vous prédifez que ce capitaine fera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument ; vous les avez obfervés fortant l'un & l'autre de la maifon paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille fera enceinte ; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions fe réduifent au

calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavien Josephe* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées Romaines dans l'Orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose pour gagner les bonnes graces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (1) que lui & son fils seront empereurs. Ils le furent en effet ; mais il est évident que *Josephe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Josephe* ; s'il est empereur, il le récompense ; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise ?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins ; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la divinité : & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appellaient *les voyans*, jusqu'à *Ulpius* prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, qui firent parler les dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir ; tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des do-

(1) *Joseph* liv. 3. ch. 28.

meſtiques, en s'informant d'eux ſecrétement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir ; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* ſon rédacteur, on dit des oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie ; & le jéſuite *Balthus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contr'eux la vérité des oracles payens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables diſaient vrai, & en ce cas il était impoſſible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même appuyant toutes les fauſſes religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ſes ennemis : Ou ils diſaient faux ; & en ce cas ; Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choiſit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inſpirées, c'eſt-à-dire, à proférer de bonne foi le galimathias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait ſur un trépied poſé dans l'ouverture d'un trou dont il ſortait une exhalaiſon prophétique. L'eſprit divin entrait ſous la robe de la pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; & souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier frippon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite. Une barque de pêcheurs était-elle submergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier, soit que ses prédictions soint accomplies, soit qu'elles ne le soient pas; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée: si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les sunnites mahométans ont beaucoup employé cette

méthode dans l'explication du *koran* de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes : elle ſignifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faiſait de grandes haies qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil ; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles ; les jeunes femmes n'y penſent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enſeigne des ſottiſes, courrait riſque d'être empâlé. Il y a eu des ſavans qui ont trouvé l'hiſtoire de leur tems dans l'*iliade* & dans l'*odyſſée* ; mais ces ſavans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*alcoran.*

La plus brillante fonction des oracles fut d'aſſurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ſes oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait ſa défaite à quelque faute commiſe envers les dieux après l'oracle rendu ; il eſpérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainſi preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'aſſurait de la conquête du monde, c'eſt-à-dire, des nations voiſines ; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, auſſi-tôt après ſa conquête. Les Juifs même, enfermés dans un coin de terre preſque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie Déſerte & la Pétrée, eſpérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés ſur mille oracles que nous expliquons dans un ſens myſtique, & qu'ils entendaient dans le ſens littéral.

DES SIBYLLES
CHEZ LES GRECS,
ET DE LEUR INFLUENCE
SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella sibylles, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu le six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avoit demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au tems de *Sylla*, & furent consumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des sibylles ? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autcriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins ; défense digne d'un

d'un tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers ſibyllins furent reſpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils contînſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion* ou de *Marcellus* ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la ſibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramenerait le ſiècle d'or. La ſibylle *Erytrée* avoit, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau-né appartenant à *Auguſte* ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la ſibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des ſibylles était donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St. Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de ſoutenir cette impoſture. *St. Juſtin* cite des oracles de la ſibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Iſtape*, & prétendait que ſa ſibylle avait vécu du tems du déluge. *St. Clément* (1) d'*Alexandrie*, dans ſes ſtromates, aſſure que l'apôtre *St. Paul* recommande dans ſes épîtres *la lecture des ſibylles, qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de Dieu.*

Il faut que cet épître de *St. Paul* ſoit perdue; car on ne trouve ces paroles ni rien d'approchant dans aucune des épîtres de *St. Paul*. Il courait dans ce tems-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Jaldabaſth*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Kam*; la pénitence d'*Adam*, l'hiſtoire de *Zacharie* père de *St. Jean*, l'évangile des

(1) *Strom.* Liv. 6.

Egyptiens; l'évangile de *St. Pierre*, d'*André*, de *Jacques;* l'évangile d'*Eve*, l'apocalypſe d'*Adam*, les lettres de *Jeſus-Chriſt*, & cent autres écrits, dont il reſte à peine quelques fragmens, enſevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'égliſe chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſſante, & ſociété non-judaïſſante. Ces deux étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles juſqu'au concile de Nicée, il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *vierge*, de l'*enfance*, & de *Nicodème*. On forgea ſur-tout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins, qui annonçaient *Jeſus-Chriſt;* mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'un après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poéſies qu'on trouve cette prédiction :

> Avec cinq pains & deux poiſſons,
> Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
> Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
> Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile :*

> *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :*
> *Jam nova progenies cœlo demittitur alto.*

> Les tems de la ſibylle enfin ſont arrivés,
> Un nouveau rejeton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'égliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint

hautement. Quand un empereur parlait, il avait surement raison. *Virgile* passa long-tems pour un prophète. Enfin, on était si persuadé des oracles des sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables.

Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum sibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoins la sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on faisait sur-tout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'église adoptèrent jusqu'au tems de *Théodose second.*

Ce règne de *Jesus-Christ* pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de *St. Luc* (ch. 21.) prophétie mal-entendue, que *Jesus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais *St. Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniciens chap. 4.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui serons morts en Jesus-Christ *ressusciteront les premiers.*

Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur

lui-même qui lui avait parlé ; car *Paul* ; loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été long-tems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'apocalypse avait dit aussi, chap. 20, que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jesus-Christ.*

On s'attendait donc à tout moment que *Jesus-Christ* descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'apocalypse. *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée... Elle avait une grande & haute muraille. Douze portes, & un ange à chaque porte... Douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées... Cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une sibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *St. Justin* dans son dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en est convenu, & que* Jesus *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean l'évangéliste* ces paroles : *Da nsla nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un*

raiſin, le raiſin voiſin lui dira, prends-moi, je ſuis meilleur que lui. (1)

Ce n'était pas aſſez que la ſibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accompliſſement. On vit au rapport de *Tertullien* la Jéruſalem nouvelle deſcendre du ciel pendant quarante nuits conſécutives.

Tertullien s'exprime ainſi (2) *Nous confeſſons que le royaume nous eſt promis pour mille ans en terre, après la réſurrection dans la cité de Jéruſalem apportée du ciel ici-bas.*

C'eſt ainſi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choſes extraordinaires, a perverti le ſens commun dans tous les tems. C'eſt ainſi qu'on s'eſt ſervi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs ſoutenue par des raiſons ſi ſolides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'égliſe parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela eſt ſi vrai que ſi-tôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une égliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait *choſe admirable ?* Nous avons dit,

(1) *Irenée*, chap. 35. liv. 5.
(2) *Tert.* contre *Martion* liv. 3.

c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que Dieu dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que Dieu étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe remettre chacunes à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des

entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort : ſans quoi ce ne ferait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encor, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'être éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renverſant toutes ſes loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de ſuppoſer un cas où le créateur & le maître de tout, puiſſe changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu beſoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu, il n'eſt plus Dieu.

On dit que c'eſt pour faire plaiſir à une nation, à une famille, que l'être éternel reſſuſcite *Pélops*, *Hippolite*, *Hérès*, & quelques autres fameux perſonnages ; mais il ne paraît pas vraiſemblable que le maître commun de l'univers oublie le ſoin de cet univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles ſont incroyables, (ſelon les faibles lumières de notre eſprit) plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choſes très-ordinaires. Auſſi ne s'aviſait-on pas de nier ceux de ſes voiſins. Les Grecs diſaient aux Egyptiens, aux nations Aſiatiques, les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils ſe ſont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoſes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux diſcours. Il n'y a pas même juſqu'aux Romains chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte

qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends-garde à toi*. *Pline* dans son livre 8, dit qu'un chien parla lorsque *Tarquin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner *Domitien*, *estai panta kalos*, c'est fort bien fait, *tout est bien*. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phrixus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsicose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus authentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades eux-mêmes qui, prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir: il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent: *Sérapis* leur est apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa

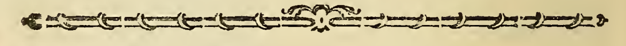
vertu, lui communique ſon pouvoir; à l'inſtant l'aveugle voit & l'eſtropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudiſſent à *Veſpaſien*, favori du ciel. Le miracle eſt conſigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'eſt cru de perſonne, parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſais quel écrivain de nos ſiècles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeſſeur de ſa femme & des chanoines d'Orléans accuſés de ne pas croire l'infaillibilité & la puiſſance abſolue du pape, & par conſéquent d'être manichéens: ou ſi ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de Thiane; c'était un philoſophe pythagoricien, tempérant, chaſte & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux eſt admirable: *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme; ſes diſciples en eurent: ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les Thianéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs Romains approuvèrent ſon apothéoſe. Mais avec le tems, l'apothéoſe d'*Apollonios* eut le ſort de celui qu'on décernait aux empereurs Romains, & la cha-

pelle d'*Apollonios* fut auſſi déſerte que le *Socrateïon* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, juſqu'au roi *Guillaume trois*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume trois* ne voulut point faire de miracles, & ſes ſucceſſeurs s'en ſont abſtenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.



DES TEMPLES.

On n'eut pas un temple ſi-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone paſſe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les brames le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité ſecondaire ; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorſque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de ſon tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Mènes* vers le

tems qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné à *Iſis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre ſecond ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guère poſſible que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les peuples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en uſaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-tems ſans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déſerts à l'orient du lac Aſphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Rempham*, du dieu *Moloc*, du dieu *Kium*, comme le diſent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites nations du déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples. Car il ſemble qu'on ne ſe ferait pas aviſé d'ôter un dieu de ſa place dans ſon temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un ſacrilége, ſi l'ancien uſage de porter ſon dieu ſur un charriot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſureté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la fortereſſe de Troye, les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſième livre des rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large ; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en-dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſième ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient ſurpris *Michel Ange* & *Bradamante*. Quoi qu'il en ſoit ; il faut conſidérer que ce temple était bâti ſur le penchant de la montagne Moria, & que par conſéquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter pluſieurs degrés pour arriver à la petite eſplanade où fut bâti

le ſanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & deſcendre eſt un édifice barbare. Il était recommandable par ſa ſainteté, mais non pas par ſon architecture. Il n'était pas néceſſaire pour les deſſeins de Dieu que la ville de Jéruſalem fût la plus magnifique des villes, & ſon peuple le plus puiſſant des peuples ; il n'était pas néceſſaire non plus que ſon temple ſurpaſsât celui des autres nations ; le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donnés la peine de deſſiner cet édifice chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierres, on pouvait ſe défendre un jour ou deux daas cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'une peuple privé des arts ne tint pas contre *Nabuzardam*, l'un des capitaines du roi de Babylone que nous nommons *Nabucodonoſor*.

Le ſecond temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierres brutes, & que le reſte était de ſimple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forterefſe. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joſephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encor ; de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'ar-

mée de *Titus* jusqu'à ce qu'un soldat romain ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'*Hérode* ainsi que sous *Néhémie* & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josephe*. Il dit que *Titus* étant entré dans le sanctuaire l'admira ; & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considèrer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le sanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le capitole fût surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint, sans doute ; mais un sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Josephe dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs*, *parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raisonnement ne paraît pas concluant ; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui, mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs comment *Josephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolomée Philometor* le temple assez connu de l'*Onion* à Bubaste en Egypte ?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie ? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'eſt la choſe impoſſible ; auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot eſt venu de *mag*, *magdin*, ou *mages* de Caldée. Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau tems ; & bientôt ils paſsèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient aſtronomes ; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes ; donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement ; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faiſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la lune ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ſes ſtromates livre 5, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moyſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah* d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte *Phara Nekefr*, que ce roi en mourut ſur le champ.

Enfin, depuis *Jannès* & *Membrès*, qui étaient les ſorciens à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre* qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul tems ſans ſortilége.

La pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue ; il eſt vrai qu'il eſt fort étrange que ce mot de *python* qui eſt grec, fût connu

des Juifs du tems de *Saül*. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre* ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbat des sorciers en est une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les sorcieres étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert ; ce qui leur est reproché dans le lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de sorciers, sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguste*, s'infatuaient encor des sortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria*.

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

. . . .

His ego sæpè lupum fieri & se condere sylvis
Mœrin sæpè animas imis exire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois.
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée* immola un enfant dans un de ces enchantemens

Les philtres pour se faire aimer, étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne

pouvaient

pouvaient devenir de riches courtiers, faiſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes ſe perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un ſiècle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde, ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh mes amis, que ne reſtiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſottiſes.

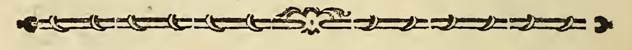
Vous auriez vû des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, & des juges aſſez imbécilles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe ſur la magie, comme on a des loix ſur le larcin & ſur le meurtre ; juriſprudence fondée ſur les déciſions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples voyant que la magiſtrature & l'égliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence ; par conſéquent plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte & ſi générale ? de l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes ſont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les ſages était, non pas une preuve, mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité ! encor tous les ſages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la terre était immobile au centre du monde.

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un

autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.



DES VICTIMES

HUMAINES.

LES hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le tems qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par son père *Hillu* environ 2000 ans avant notre ère. C'était un tems où les grands états étaient déjà établis, où la Syrie, la Caldée, l'Egypte étaient très-florissantes ; & déjà, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour ob-

tenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauſtes s'établirent dans preſque toute la terre. *Pauſanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet uſage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il oſé dire une choſe ſi horrible ? n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage ?

Je ne parle pas du ſacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idomenée* : vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaſſent des étrangers.

Si nous deſcendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie, & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une veſtale. C'eſt *Plutarque* qui nous l'apprend dans ſes queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier : des ſorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille, ou le fils ainé de la maiſon pour lui arracher ſaintement le cœur ſur une pierre conſacrée, on au-

rait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne ſe brûlaient pas toujours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on les empâlait autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-tems.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réſerver que les petites filles; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon Dieu quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre: mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte égliſe qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre ſageſſe, une autre juſtice,

une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'eſt pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au ſeigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du lévitique au chap. 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. Le pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix cent ſoixante-quinze mille brebis, ſoixante-douze mille bœufs, ſoixante-un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moyſe*, commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moyſe* était gendre du grand-prêtre des Madianites, *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple : que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au ſeigneur trente-un rois du pays, tous ſoumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers tems, ſi ce n'eſt peut-être la St. Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de trifte, c'eft que plufieurs perfonnes doutent que les Juifs aient trouvé fix cent foixante-quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un défert au mlieu des rochers, & que perfonne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne ceffons de répéter combien les lumières de notre raifon font impuiffantes pour nous éclairer fur les étranges événemens de l'antiquité, & fur les raifons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choifir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

DES MYSTERES

DE CÉRÈS ÉLEUSINE.

DANS le chaos des fuperftitions populaires qui auraient fait de prefque tout le globe un vafte repaire de bêtes féroces, il y eut une inftitution falutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiffement; ce fut celui des myftères & des expiations. Il était impoffible qu'il ne fe trouvât des efprits doux & fages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philofophes qui tâchaffent de ramener les hommes à la raifon & à la morale.

Ces fages fe fervirent de la fuperftition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morfures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités fe foutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myftères de *Zoroaftre*. On fait peu de chofe de ceux d'*Ifis*; mais nous ne pouvons

douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future ; car *Celſe* dit à *Origène* (livre 8), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encor la prière des prêtreſſes d'*Iſis* conſervée dans *Apulée*. Les *puiſſances céleſtes te ſervent ; les enfers te ſont ſoumis ; l'univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les aſtres répondent à ta voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéiſſent.*

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes, les confeſſaient & les expiaient ; on jeûnait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecretes ſous la religion du ferment pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies, dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron* ont fait l'éloge de ces myſtères ; qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavans hommes ont prouvé que le ſixième livre de l'*énéide* n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Démiourgos* qui repréſentait le créateur ; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux pères & aux mères. *Continuò audite voces, vagitus & ingens, &c.* Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Eliſées. Ces

jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes ; & même quand les Esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de *Jesus-Christ* parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin. (1) Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien ; c'est une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu suprême créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la croyance du polithéisme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joseph*, aux autres saints le même culte qu'à Dieu le père. il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup ; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mistagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduisant *Triptolème* sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

(1) *Luc*, ch. 23.

Cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée*: *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère;* il faut convenir que du moins pour le ſens, ils valent beaucoup mieux que l'*iliade* & l'*odyſſée* entières.

Le ſavant évêque *Warburton*, quoique très-injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polythéiſme. Il remarque d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de demander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même tems de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor ſans réplique que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes, c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens, *koff omphet*, *veillez & ſoyez purs*. En-

fin, pour dernière preuve, c'eſt que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit auſſi que *Conſtantin* ne put trouver de prêtres payens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des uſages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils verſaient quelquefois le ſang humain à l'honneur de quelques dieux imaginaires, mépriſés & déteſtés par les ſages.

Cette réligion pure conſiſtait dans l'aveu de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa providence & de ſa juſtice. Ce qui défigurait ces myſtères, c'était, ſi l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût reſſuſciter; c'était le ſymbole du genre nouveau de vie qu'il devait embraſſer. On lui préſentait une couronne, il la foulait aux pieds, l'hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré, l'initié qu'on feignait de frapper, feignait auſſi de tomber mort; après quoi il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encor chez les francs-maçons un reſte de cette ancienne cérémonie.

Pauſanias dans ſes arcadiques, nous apprend que dans pluſieurs temples d'*Eleuſine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuſe, introduite longtems après dans pluſieurs égliſes chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fonds était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin de tous ces anciens myſtères que des troupes de gueux, que nous avons vu ſous le nom d'Egyptiens & de

Bohêmes, courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des prêtres d'*Iſis*, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.



DES JUIFS,

AU TEMS OU ILS COMMENCÈRENT

A ÊTRE CONNUS.

NOUS toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs ; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'égliſe ſubſtituée à la ſynagogue ; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités, & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruiſiſſent leur état, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établiſſement, & où elle poſsède une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins que du tems de *Salomon*, qui était à-peu-près celui d'*Héſiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman*, eſt fort connu des Orientaux ; mais celui de *David* ne l'eſt point. *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraiſſent qu'une horde d'Arabes du déſert, ſi peu puiſſans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les ilotes. C'étaient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer les ſocs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens ou Philiſtins, journée où il eſt rapporté que *Saül* fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes, il eſt dit au chapitre précédent, que *Saül* (1) avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui ſemblent errans & opprimés, dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille ſoldats ? il y avait-là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

(1) I. Rois, ch. 2.

DES JUIFS EN ÉGYPTE.

LES annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que ſon ſéjour était dans le pays de Goſſen ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt-là que ſont encor des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cent cinq années produiſit un peuple de deux millions de perſonnes; car pour fournir ſix cent mille combattans que la génèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, ſoit venue ſe baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil, où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moyſe* était déjà parvenu, avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu; & que ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moyſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les

chevaux étaient morts dans la cinquième & ſixième plaie ? ils demandent pourquoi ſix cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort. Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu ; l'égliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges ; mais tout eſt prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces Saits ſurnaturels dont il n'appartient qu'à l'Eſprit ſaint de parler ; encor moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événemens qui peuvent être ſoumis à la critique.



DE MOYSE

CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT

COMME CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans *Moyſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour faire le deſtin des empires. Qu'eſt-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, & ſa langue ne peut articuler. Il eſt peint décrépit & bègue. Il ne conduit ſes ſuivans que dans des ſolitudes affreuſes pendant quarante années. Il veut leur donner un établiſſement, & il ne leur en donne aucun. A ſuivre ſa marche dans les déſerts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder juſques vers l'endroit d'où il était parti, il ſerait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il eſt à la tête de ſix cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la ſubſiſtance de ſes troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout; il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moyſe* n'eſt donc rien par lui-même, & ſon impuiſſance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du tout-puiſſant; auſſi nous ne conſidérons en lui que l'homme, & non le miniſtre de Dieu. Sa perſonne en cette qualité eſt l'objet d'une recherche plus ſublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui eſt en effet le

ſeul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Eſiongaber & la Mer-Morte, pays ſauvage, ſtérile, hériſſé de montagnes ſur leſquelles il ne croît pas un arbuſte, ſans aucun ruiſſeau, ſans ſources, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens, ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déſerts vers Cadès-Barné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cent mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation : lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un légiſlateur, ſelon nos notions communes, doit ſe faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au haſard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix vingts ans, *Moyſe* n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites de maſſacrer, ſans diſtinction, leurs frères juſqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de ſon propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi, après cette indigne action ſon frère eſt grand pontiſe, & vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés !

Moyſe avait épouſé une Madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie-Pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les déſerts ; par quelle cruauté oppoſée à la politique ; (à ne juger que par nos faibles notions) *Moyſe* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de ſa nation, ſous prétexte qu'on

a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moyse était le plus doux de tous les hommes* ? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moyse* le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moyse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thauth*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-tems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde ? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes legislateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée long-tems après vous ; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharisiens, au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets. presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est

divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

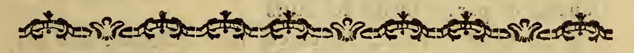
Il s'est trouvé des hommes d'un science profonde, qui ont poussé le pyrronisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moyse*; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus* (*a*). Ils ne savent en quel tems placer *Moyse ;* le nom même du pharaon ou roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moyse* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Esra*, de *Mainonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moyse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on le peut voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue, & de l'église dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *Le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété; à Dieu ne plaise! Nous

(*a*) Voyez l'article *Bacchus*.

ſommes convaincus que ſi les livres de *Moyſe* & de *Joſué* & le reſte du pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros Iſraélites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la *geneſe*, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſecretaire de Dieu; c'eſt Dieu qui a tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions non-ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpectons l'égliſe à laquelle nous ſommes ſoumis, plus nous penſons que cette égliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.



DES JUIFS APRÈS MOYSE,

JUSQU'A SAÜL.

JE ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué*, capitaine des Juifs, faiſant paſſer ſa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jérico, a beſoin que Dieu ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait pluſieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Iſraélites égorgèrent les quarante - deux

mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes ; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi ; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient : nous descendons d'*Abraham* ; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années ; donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans..

Fabricius & *Holstenius* se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norwégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, & disait aux Allemands : il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne, ainsi l'Autriche nons appartient, & nous venons tout massacrer au nom du seigneur ? Les mêmes auteurs considèrent que le tems de *Josué* n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un œil profane dans les choses divines ; & surtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juifs ; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir ?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *Meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie honnête, puisqu'elle fut une aïeule de *David*, & même du sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encore une fois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef s'étant rendu

maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente-un, c'eſt-à-dire, trente-un chefs de bourgades, qui avaient oſé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut ſe proſterner ici devant la providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Joſué*.

Il n'eſt pas bien étonnant que les peuples voiſins ſe réuniſſent contre les Juifs, qui ne pouvaient paſſer que pour des brigands exécrables dans l'eſprit des peuples aveuglés, & non pour les inſtrumens ſacrés de la vengeance divine & du futur ſalut du genre humain. Ils furent réduits en eſclavage par *Cuſan* roi de méſopotamie. Il y a loin, il eſt vrai de la Méſopotamie à Jérico; il fallait donc que *Cuſan* eût conquis la Syrie & une partie de la Paleſtine. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont eſclaves huit années, & reſtent enſuite ſoixante-deux ans ſans remuer. Ces ſoixante-deux ans ſont une eſpèce d'aſſerviſſement, puiſqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée juſqu'à l'Euphrate, que tout ce vaſte pays (*a*) leur était promis, & qu'aſſurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils ſont eſclaves dix-huit années, ſous *Eglon* roi des Moabites, aſſaſſiné par *Aod*; ils ſont enſuite pendant vingt années eſclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, juſqu'au tems où la prophéteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon*.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. ils ſont encore eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du tems même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple machoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que Dieu opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

(*a*) Genèſe, ch. 15, v. 18. Deuter, ch. 1, v. 7.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts jusqu'au tems où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or, jeté en fonte par le frère de *Moyse* égorgent	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de *Coré*	250.
Egorgés pour la même révolte . . .	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer *shiboleth* . .	42000.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait	40000.
Benjamites tués par les autres Tribus.	45000.
Lorsque l'arche fut prise par les Philistins, & que Dieu, pour les punir, les ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenèrent l'arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070.
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob*

auraient pu produire une race affez nombreufe pour fupporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduifait, Dieu qui les éprouvait & les puniffait, rendit cette nation fi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le refte de la terre, & ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.



DES JUIFS DEPUIS SAÜL.

LES Juifs ne paraiffent pas jouir d'un fort plus heureux fous leurs rois que fous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* eft obligé de fe donner la mort. *Isbofeth* & *Miphibofeth* fes fils font affaffinés.

David livre aux Gabaonites fept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* fon fils de faire mourir *Adonias* fon autre fils, & fon général *Joab*. Le roi *Afa* fait tuer une partie du peuple dans Jérufalem. *Baafa* affaffine *Nadab* fils de *Jéroboam* & tous fes parens. *Jéhu* affaffine *Joram* & *Ochofias*, foixante-dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochofias*, & tous leurs amis. *Athalie* affaffine tous fes petits-fils, excepté *Joas*; elle eft affaffinée par le grand-prêtre *Joïadad*. *Joas* eft affaffiné par fes domeftiques; *Amafias* eft tué; *Zacharias* eft affaffiné par *Sellum*, qui eft affaffiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groffes dans Tapfa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eft affaffiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui eft affaffiné par *Ofée* fils d'*Ela*. *Manaffé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs affaffinent *Ammon* fils de *Manaffé*; &c.

Au milieu de ces maffacres, dix tribus enlevées par *Salmanafar* roi des Babyloniens, font efclaves & difper-

ſées pour jamais; excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encore deux tribus, qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante-dix ans : au bout de ces ſoixante-dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres la permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toujours ſujettes des rois de Perſe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent ſoumis tantôt aux *Séleucides* ſes ſucceſſeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ſes ſucceſſeurs en Egypte; toujours aſſujettis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courtiers qu'ils faiſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane.* Un Juif, nommé *Joſeph*, devint fermier-général des impôts ſur la Baſſe Syrie & la Judée qui appartenait à ce *Ptolomée.* Ceſt-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſième partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Macchabées*, parce que les *Macchabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée* ils repaſſent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu.* Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus.* C'eſt le tems des *Macchabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Macchabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fît raſer les murailles du temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le ſanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus

de divinités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malmalheureux que jamais, comptant toujours fur leur délivrance fur les promeffes de leurs prophètes, fur le fecours de leur Dieu, mais abandonnés par la providence, dont les décrets ne font pas connus des hommes.

Ils refpirèrent quelque tems par les guerres inteftines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de roi, & que la dignité de grand facrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : ou n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au fanctuaire que fur les cadavres de fes rivaux.

Hircan, de la race des *Macchabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours fujet des Syriens, fit ouvrir le fépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Jofeph* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiffait le temple fous *Néhémie* qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréfor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive ; il y a grande apparence que le tréfor du tombeau de *David* n'avait pas été confidérable.

Il eft à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était faducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ; fujet nouveau de querelle qui commençait à divifer les faducéens & les pharifiens. Ceux-ci confpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prifon & au fouet. Il fe vengea d'eux, & gouverna defpotiquement.

Son fils *Ariftobule* ofa fe faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Ariftobule*, exact à la vérité à prier dans le temple ; & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim fa mère, & fit égorger *Anti-*

gone ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Joanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Joanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *Saint Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus*, & enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du tems de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de Dieu contre les Romains; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chypre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barcochebas* ſe diſant leur meſſie ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrens de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encore des Juifs. Le fameux

Benjamin de Tudel, rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie-Heureuse vers la Mer-Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établi au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait empruntés des Egytiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations (*a*); elle se révolte contre tous ses maî-

(*a*) Voici ce qu'on trouve dans une réponse à l'évêque *Warburton*, lequel pour justifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine & force injures contre l'auteur français.

« Venons maintenant à la „ haine invétérée que les Israélites avaient conçue contre toutes les nations. Dites-moi : Si on égorge les pères „ & les mères, les fils & les „ filles, les enfans à la mamelle, & les animaux même „ sans haïr ? Si un homme avait „ trempé dans le sang ses mains „ dégoûtantes de fiel & d'encre, oserait-il dire qu'il aurait „ assassiné sans colère & sans „ haine ? Relisez tous les passages où il est ordonné aux Juifs „ de ne pas laisser une ame „ envie, & dites après cela „ qu'il ne leur était pas permis de haïr. C'est trop se „ tromper grossiérement sur „ la haine ; c'est un usurier „ qui ne sait pas compter. „

„ Quoi ! ordonner qu'on ne „ mange pas dans le plat dont „ un étranger s'est servi, de ne

tres ; toujours ſuperſtitieuſe, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & inſolente dans la proſpérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la providence.

Les deux autres nations qui ſont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians & les Parſis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainſi que les Juifs ſont les deſcendans des premiers habitans paiſibles de l'Inde ; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parſis ſont ces mêmes Perſes, autrefois dominateurs de l'Orient & ſouverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens adorateurs ſecrets d'*Iſis*, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

„ pas toucher ſes habits, ce „ n'eſt pas ordonner l'averſion „ pour les étrangers? Les Juifs, „ dites-vous, ne haïſſaient que „ l'idolâtrie, & non les idolâ- „ tres : plaiſante diſtinction ! „

„ Un jour un tigre raſſaſié de „ carnage, rencontra des brebis „ qui prirent la fuite ; il courut „ après elles, & leur dit : Mes „ enfans vous vous imaginez „ que je ne vous aime point, „ vous avez tort ; c'eſt votre „ bêlement que je hais ; mais „ j'ai du goût pour vos perſon- „ nes, & je vous chéris au point „ que je ne veux faire qu'une „ chair avec vous ; je m'unis à „ vous par la chair & le ſang. „ je bois l'un, je mange l'autre „ pour vous incorporer à moi. „ Jugez ſi on peut aimer plus „ intimément. „

DES PROPHÈTES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *nabim*, les *roheim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophète de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fut au faux prophète. (*a*) Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré. C'est pourquoi, lorsque *Saint Paul* cite ce vers d'un poëte Grec, *Aratus*; *tout vit dans Dieu*, *tout se meut*, *tout respire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de prophète (*b*).

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophètes des Cévennes au commencement de ce siècle.

(*a*) Nombres, chap. XXII.

(*a*) Actes des Apôtres, chap. XVII.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophête du véritable. C'est pourquoi *Manassé* roi de Juda fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires ; & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux rois *Achab* & *Josaphat*, un autre prophête *Shsedékia* fils de *Canaa* (*a*) lui donna un soufflet, en lui disant, l'esprit de l'éternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée* chap. 9. déclare que les prophêtes sont des fous, *stultum prophetam*, *insanum virum spiritualem*. Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour savoir s'il guérirait ; *Elisée* répondit, *que le roi pourrait guérir*, *mais qu'il mourrait*. Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophête du vrai Dieu, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement ; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le tems de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux

(*a*) Paralipomènes, chap. 18.

enflammés, comme les Grecs figurèrent en poéſie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel eſt le type, quel eſt le ſens myſtique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Eliſée* dans le chemin eſcarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte*, *chauve*, *monte*; & de la vengeance qu'en tira le prophête, en faiſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus, & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient que les Juifs pouſsèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions ſingulières les choſes qu'on voulait ſignifier. Rien n'était plus naturel alors que cet uſage; car les hommes n'ayant écrit long-tems leurs penſées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainſi les Scythes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darath*, que nous appellons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grénouille & cinq flèches; cela voulait dire que ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il eſt toujours un témoignage des emblêmes en uſage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le Superbe* conſulté dans ſon jardin par ſon fils ſur la manière dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-deſſus des autres fleurs. Il faiſaient aſſez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'eſt à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des prophêtes Juifs.

Iſaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il ſera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le ſeigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophête prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie* ; il couche avec la prophéteſſe ; elle met au monde un enfant ; le ſeigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-has-bas*, *partagez vîte les dépouilles* ; & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaïe* marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entiérement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud, dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe ; *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une une ſecte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des

pénitens

pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du tems d'*Isaïe* il y eût un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babylone *Nabucodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humain s *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront*

leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés. Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encor plus surprenantes.

Il introduit le seigneur qui parle ainsi; (1) *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée, ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des brasselets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisannes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(2) Oolla *a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers... Sa sœur* Ooliba *s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le... d'un âne, & qui... comme des chevaux.*

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles signifiaient les apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient très-souvent représentées comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas encor

(1) *Ezéch.* ch. 16.
(2) *Ibid.* ch. 25.

une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres ; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au caldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Osée*, (chap. 1.) de prendre pour sa femme une prostituée, il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jesraël* : c'est un type de la maison de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jesraël*. Ensuite le Seigneur ordonne à *Osée* d'épouser une femme adultère, qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Israël*, qui regardent les dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin. (chap. 3.) Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit ; & si on examine les usages de toutes les nations Orientales, nous les trouverons également opposées à nos coutumes, non-seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation, par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs pseaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils de-

mandent au Seigneur dans le ſtyle oriental tous les biens terreſtres.

Tu arroſeras les montagnes, la terre ſera raſſaſiée de fruits. pſ. 88.

Tu produis le foin pour les bêtes, l'herbe pour l'homme. Tu fais ſortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie ſur le viſage. pſ. 103.

Juda eſt une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, une montagne graſſe. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées? pſ. 107.

Mais il faut avouer que les Juifs maudiſſent leurs ennemis dans un ſtyle non moins figuré.

Demande-moi & je te donnerai en héritage toutes les nations, tu les régiras avec une verge de fer. pſ. 2.

Mon Dieu, traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchans, puniſſez-les comme ils le méritent. pſ. 27.

Que mes ennemis impies rougiſſent, qu'ils ſoient conduits dans le ſépulcre. pſ. 30.

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les paſſages; que mes ennemis ſoient couverts de confuſion, qu'ils ſoient comme la pouſſière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége. pſ. 34.

Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tous vivans dans la foſſe. pſ. 54.

Dieu briſera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions. pſ. 57.

Ils ſouffriront la faim comme des chiens; ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés. pſ. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. pſ. 59.

Reprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de

peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches.-- Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuvée. pſ. 67.

Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colère; qu'ils ſoient expoſés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes. pſ. 68.

Répandez abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu. pſ. 78.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites; rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu. pſ. 82.

Aſſerviſſez le pécheur; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit. pſ. 108.

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

Que ſa prière lui ſoit imputée à péché; que ſes enfans ſoient orphelins, & ſa femme veuve; que ſes enfans ſoient des mendians vagabonds; que l'uſurier enlève tout ſon bien.

Le Seigneur juſte coupera leurs têtes, que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe sèche des toits. pſ. 128.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encor à la mammelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c. pſ. 136.

On voit que ſi Dieu avait exaucé toutes les prières de ſon peuple, il ne ferait reſté que des Juifs ſur la terre; car ils déteſtaient toutes les nations, ils en étaient déteſtés; & en demandant ſans ceſſe que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïſſent, ils ſemblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes

prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pseaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plût à Dieu que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

DE JOSEPH,

HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien Joseph* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires : il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares; peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de *Joseph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du tems de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère savoir que *Joseph* avait

tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le St. Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſeph* avait ajouté beaucoup de choſes à la bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques hiſtoriettes, dans le troiſième livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur Romain en liſant ces contes orientaux? *Joſeph* rapporte (liv. 10, ch. 12.) que *Darius* fils d'*Aſtiage* avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cent ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernoit trois cent ſoixante villes.

Joſeph ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit Juive.

Le même *Joſeph* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un eſclave Juif intime ami du roi des rois! c'eſt à-peu-près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien Joſeph*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa cour une queſtion digne du Mercure galant, ſavoir, qui avait plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux, devait pour récompenſe avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un charriot d'or traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de couſin du roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or pour écouter les réponſes de ſon académie des beaux eſprits. L'un diſſerta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. *Zoro-*

babel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée* la maîtreſſe du roi mon ſeigneur, donner de petits ſoufflets ſur les joues de ſa ſacrée majeſté, & lui ôter ſon turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponſe de *Zorobabel* ſi comique, que ſur le champ il fit rebâtir le temple de Jéruſalem.

Ce conte reſſemble aſſez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman* & du nez retrouſſé, lequel a ſervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous ſommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouſſé n'a eu ni lit d'or, ni carroſſe d'or, & que le roi de France ne l'a point appellé mon couſin ; nous ne ſommes plus au tems de *Darius*.

Ces rêveries dont *Joſeph* ſurchargeait les livres ſaints, firent tort ſans doute chez les payens, aux vérités que la bible contient. Les Romains ne pouvaient diſtinguer ce qui avait été puiſé dans une ſource impure, de ce que *Joſeph* avait tiré d'une ſource ſacrée. Cette bible, ſacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſeph* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiſtoire Juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le paſſage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte l'inconcevable multiplication du peuple Juif en ſi peu de tems, & dans un auſſi petit terrain, tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en eſclavage.

Joſeph ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révoltait des auteurs profanes ; il dit en pluſieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les eſprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment

qu'il eſt honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut ſans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le ſens commun & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſeph* que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins*, & que tout le ſénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner les fables abſurdes de *Joſeph* & les ſublimes vérités que la ſainte écriture nous annonce.



D'UN MENSONGE *DE FLAVIEN JOSEPH, CONCERNANT* ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQU'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut aſſiéger Tyr. Cette ville était ſous la protection des rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y em-

ploya autant d'art que de courage ; la digue qu'il osa faire sur la mer est encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raisons : il fallait, après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien*, *Quinte-Curse*, *Diodore*, *Paul Orose* même le rapportent fidélement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joseph* pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'*Alexandrie* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Mécédoine avait vu en songe le grand-prêtre des Juifs *Jaddus*, (supposé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem. Comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce roi ; il obéit, & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au-devant d'*Alexandre* : dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame dor, sur

laquelle était gravé un mot hébreu ; *Alexandre* qui ſans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom *Jehovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabucodonoſor* & *Cyrus* qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſeph* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.



DES PRÉJUGÉS POPULAIRES,

Auxquels les écrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance.

LES livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent, & l'âneſſe de *Balaam*. Pluſieurs Juifs & pluſieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit

emblême, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en hébreu *rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduiſîmes par *firmament.* Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'écriture ſe proportionne à cette phyſique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perſans, imaginaient que Dieu avait formé le monde en ſix tems. L'auteur de la genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente Dieu formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays ſecs, brûlés du ſoleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin. On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu eſt toujours repréſenté comme un homme ; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle & on lui parle.

Le mot *ame, ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant

cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens ; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était ſucée par des charlatans nommés *pſilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moyſe* éleva un ſerpent d'airain, dont la vue guériſſait ceux que les ſerpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen ſûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans ſon quatrième chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée* ; mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle, *mirabile monſtrum.*

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt rapporté que *Samſom* trouva un eſſaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le pſalmiſte ſe prête à cette erreur en

difant pf. 58. *Tel que l'afpic fourd qui bouche fes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de fe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, fubfifte encor dans le petit peuple, ainfi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un fang corrompu, & que fi un homme approchait de fa femme dans ce tems critique, il faifait néceffairement des enfans lépreux & eftropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le lévitique, chapitre 20. condamne à mort l'homme & la femme qui fe feront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'efprit faint veut bien fe conformer tellement aux préjugés populaires, que le fauveur lui-même dit qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourriffe pour mûrir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perfuader la réfurrection, *Infenfés, ne favez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour fe vivifier?* On fait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourriffait, il ne leverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Efprit daignait en tirer des comparaifons utiles. C'eft ce que *St. Jerôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulfions pafsèrent pour des poffeffions de diable, dès que la doctrine des diables fut admife. L'épilepfie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal facré.* La mélancolie accompagnée d'une efpèce de rage, fut encor un mal dont la caufe était ignorée: ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient fouvent

tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreste* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* & *Polinice*. Les Juifs helléniſtes qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les ſaducéens ne reconnaiſſaient point de diables ; mais les phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables ; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer des diables, que notre ſauveur lui-même accuſé, ſelon *St. Matthieu*, de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins ?

Certes ſi les mêmes Juifs qui firent mourir *Jeſus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le ſauveur ; ils avaient le don que *Jeſus* communiquait à ſes diſciples ; & s'ils ne l'avaient pas, *Jeſus* ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'ils appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables, ni de poſſédés : tant les choſes changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſédés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin ſont inutiles

quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre; la vertu ſeule ne change jamais : elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.



DES ANGES,

DES GÉNIES DES DIABLES,

Chez les anciennes nations & chez les Juifs.

TOUT a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain; tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers; il était vraiſemblable que les dieux en avaient auſſi. Les Caldéens & les Perſes ſemblent être les premiers qui parlèrent des anges. Les Parſis ignicoles qui ſubſiſtent encor, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parſis, (1) les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perſes n'adoptèrent que long-tems après. Ces mots ſont caldéens; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité; car avant l'hiſtoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perſes dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *ſadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une choſe conſolante de reconnaître plus de génies bienfaiſans

(1) Hide, *de religione veterum Perſarum.*

bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutelaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Euménides.* Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupation & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le talmud & dans le targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous le peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie.* Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Loth* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve*; il parle même au serpent; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moyse.* Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la genèse, *faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres

de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des anges transformés en diables, en démons, ſoit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en eſt pourtant rien dit dans la genèſe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La genèſe dit expreſſément qu'un ſerpent parla à *Eve*, & la ſéduiſit. Elle a ſoin de remarquer que le ſerpent était le plus habile, le plus ruſé de tous les animaux ; & nous avons obſervé que toutes les nations avaient cette opinion du ſerpent. La genèſe marque encor poſitivement que la haine des hommes pour les ſerpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'eſt depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraſer ; & qu'enfin il eſt condamné pour ſa mauvaiſe action à ramper ſur le ventre, & à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à notre curioſité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le pentateuque dont nous puiſſions inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans *Job* le maître de la terre, ſubordonné à Dieu. Mais quel homme un peu verſé dans l'antiquité ne ſait que ce mot *Sathan* était Caldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perſes adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait ſur les hommes ? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déjà dit que les mots arabes conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, mon-

trent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joſeph*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables, chaſſés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien teſtament. C'eſt une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'*Iſaïe*, *comment es-tu tombé du ciel*, ô Lucifer, *qui paraiſſais le matin ?* déſigne la chûte des anges, & que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à ſon mari.

Mais en vérité, une allégorie ſi étrangère reſſemble à ces énigmes qu'on faiſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait, c'eſt l'hiver & le printems; l'autre, c'eſt la neige & le feu; un autre, c'eſt la roſe & l'épine, ou bien, c'eſt la force & la faibleſſe : & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe* dans ſon quatorzième chap. en inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes muſettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin*, Helel, *toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Helel* en latin par *Lucifer* ; on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St Jude*, où il est dit : « *Dieu a gardé dans les* » *ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour,* » *les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont* » *abandonné leur propre demeure.... Malheur à ceux* » *qui ont suivi les traces de* Caïn.... *desquels* Enoc, » *septième homme après* Adam, *a prophétisé, en di-* » *sant, voici, le Seigneur est venu avec ses millions de* » *saints, &c.* »

On s'imagina qu'*Enoc* avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Enoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoc* que cite *St. Jude*, est reconnu pour être forgé par un Juif. (1) Secondement, ce faux *Enoc* ne

(1) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par *St. Paul* dans sa première épître aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte au chap. 6. *La colère du seigneur tomba enfin sur eux :* & *St. Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille, étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

dit pas un mot de la rebellion & de la chûte de anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ſes *Egregor.*

Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, ils eurent de très-belles filles ; les anges, les vaillans Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux ; ils ſe dirent, choiſiſſons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur prince dit, je crains que vous n'oſiez pas accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure ſeul chargé du crime. Tous répondirent, faiſons ſerment, d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous à l'anathême ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc par ſerment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent enſemble du tems de* Jared, *& allèrent ſur la montagne appellée* Hermonim *à cauſe de leur ſerment. Voici les noms des principaux :* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel, Hoſampſich, Zachiel, Parmar, Thauſaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an 1170 *de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans,* Naphilim, *&c.*

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers tems : c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la genèſe : *Or en ce tems il y avait des géans ſur la terre ; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiècle.*

Le livre d'*Enoc* & la genèſe ſont entiérement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoc*, ni aucun livre de l'ancien teſtament, ne

parle de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre juif, & dans l'aventure de *Tobie* Le diable *Aſmodée* ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphael* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chûte des anges devenus diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appella diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth*; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le dieu du mariage; *Belzébuth* ou *Bel-ſe-buth*, ſignifiait le ſeigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *n'y a-t-il point de dieu en Iſraël, pour aller conſulter le dieu d'Acaron* ?

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encor *que le diable ſe querella avec l'ange* Michaël *au ſujet du corps de* Moyſe. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michaël* avec le diable n'eſt que dans un livre apocryphe intitulé, *analipſe de Moyſe*, cité par *Origène* dans le troiſième livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſques vers le tems de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perſes, qui la tenaient de *Zoroaſtre.*

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité, avant de parvenir au peuple Juif. Notre ſainte religion a conſacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eſt devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ *LES AUTRES NATIONS,* OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

LES livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon dans ſa relation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraèl* eſt un terme caldéen, que c'eſt un nom que les Caldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à Dieu, qu*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu.* Il paraît donc prouvé par cela ſeul, que les Juifs n'appellèrent *Jacob*, *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſraëlites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du caldéen. Or ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue, que quand ils furent eſclaves en Cal-

dée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, ils eussent déjà appris le caldéen?

Flavien Joseph, dans sa réponse à *Appion*, à *Lisimaque* & à *Molon* (liv. 2, ch. 5.) avoue en propres termes, *que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme* Hérodote *le témoigne.* En effet, serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué*?

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moyse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres: c'était sans doute payer bien chérement, & le marché est étrange; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juifs.

Le même *Joseph* dont nous avons parlé, avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-tems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *sur-tout inconnue des Grecs*, *qui connaissaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il, liv. I. ch. 5.) que *notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue?*

Lorsque le même *Joseph* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Joseph*, dis-je, ajoute que *Démétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il se *pouvait faire qu'aucun his-*

torien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives? le traducteur répondit : *Comme ces loix ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu.* Théopompe *voulant en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, & en faire part aux profanes,* (*) *il appaiſa la colère de Dieu par ſes prières, & rentra dans ſon bon ſens.*

Théodecte, *poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques paſſages qu'il avait tirés de nos livres ſaints, devint auſſi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue, qu'après avoir reconnu ſa faute.*

Ces deux contes de *Joſeph*, indignes de l'hiſtoire & d'un homme qui a le ſens commun, contrediſent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car ſi c'était un crime d'en inſérer quelque choſe dans une autre langue, c'était ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joſeph* en rapportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appella les Juifs helleniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre*, prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Aſie-Mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux,

(1) *Joſeph*, hiſt. des Juifs, liv. 12. ch. 2.





DES ROMAINS

Commencement de leur empire & de leur religion : leur tolérance.

LES Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cent cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur les obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes; il ſe ſoutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre ſiècles, étant bien

plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours juſqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le ſein de la république il y eût de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers tems de leurs républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins. Ceux-là au contraire ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiades. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux-arts, & les Romains les ignorent tous, juſques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'obſerverai ici ſur leur religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs; & qu'au fond le ſénat & les empereurs reconnurent toujours un Dieu ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes, & des poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui? Mais quand un peu-

ple eſt raſſemblé, quand la religion eſt devenue une loi de l'état, il faut ſe ſoumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habeat deos neve advenas niſi publicè adſcitos* : que perſonne n'ait des dieux étrangers & nouveaux ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les divinités du monde, cette eſpèce d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien aſſez que l'ambition, la rapine verſaſſent le ſang humain, ſans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il eſt encor très-remarquable que chez les Romains on ne perſécuta jamais perſonne pour ſa manière de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis *Romulus* juſqu'à *Domitien*, & chez les Grecs, il n'y eut que le ſeul *Socrate*.

Il eſt encor inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le dieu très-grand & très-bon, *deus optimus*, *maximus*. Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée. On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina* ſont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſottiſes? C'eſt qu'étant anciennes, elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul Emile*, les *Ciceron*, les *Catons*; les *Céſars* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS
SUR LES CONQUÊTES DES ROMAINS, *ET LEUR DÉCADENCE.*

POURQUOI les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit ſous *Romulus*, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cent trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'enthouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce ſont les Romains éloignés d'eux

de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair (humainement parlant & ne conſidérant que les cauſes ſecondes) que ſi les Juifs qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toujours aſſervis, ce fut leur faute ? Et ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, aſſez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils ſept cents années à ſe donner enfin un empire à-peu-près auſſi vaſte que celui qu'*Alexandre* conquit en ſept ou huit années ? eſt-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuſes, & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robuſtes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour ſous *Honorius* & ſous ſes ſucceſſeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marius*, les Romains dûrent prévoir que les Cimbres, c'eſt-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'empire lorſqu'il n'y aurait plus de de *Marius*.

La faibleſſe des empereurs, les factions de leurs miniſtres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne re-

ligion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles ſanglantes élevées dans le chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, & la molleſſe à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les ſoldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languiſſante, ſous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorſque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire Romain, quelles meſures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'omooſios* à *l'omouſios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perſécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Neſtorius* patriarche de Conſtantinople, qui eut d'abord un grand crédit ſous *Théodoſe Second*, obtint de cet empereur qu'on perſécutât ceux qui penſaient qu'on devait rebaptiſer les chrétiens apoſtats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faiſaient pas plonger trois fois les baptiſés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos*; ſes ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui ſans doute avaient raiſon, puiſque le concile d'Ephèſe décida en leur faveur, lui ſuſcitèrent une perſécution violente. Ces querelles occupèrent tous les eſprits. Mais pendant qu'on diſputait, les barbares ſe partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième ſiècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Conſtantinople, lorſqu'il était maître de la Thrace? Comment haſarda-t-il de ſe trouver preſſé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident? Eſt-il naturel qu'il voulût paſſer les Alpes & l'Apennin, lorſque Conſtantinople tremblante s'offrait à ſa conquête? Les hiſtorens de ces tems-là,

auſſi mal inſtruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce myſtère ; mais il eſt aiſé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée ſous *Théodoſe premier*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant ſa défenſe aux Goths. Il vainquit avec eux ſon compétiteur *Eugène* ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodoſe* ſoudoyait *Alaric* & ſes Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodoſe* fut ſur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc ſon tributaire pour aller tomber ſur *Honorius* & ſur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le ſeul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des barbares, *Honorius* ſur de ſimples ſoupçons lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laiſſa le barbare, qui lui était ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix de cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré ; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que *Théodoſe ſecond* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Conſtantin*, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des états? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Césars*? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu maître presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treizième siècle devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Aléxandrie appartiendrait aux Turcs; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet second*.

DES PREMIERS PEUPLES *QUI ÉCRIVIRENT L'HISTOIRE*, ET DES FABLES *DES PREMIERS HISTORIENS*.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux; toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante deux ans. Elles remontent encor à plusieurs siècles au-delà, sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Cal-

déens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgarde n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encor moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du tems de la ſeconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne foi que les Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucidide* & des *Xénophon*? peuvent-ils ſavoir quel-

que chofe de leurs ancêtres ? peuvent-ils acquérir quelque connaiffance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Efquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plufieurs fiècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une fuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne fe moquerait-on pas de ces pauvres fauvages ? Et fi quelques perfonnes amoureufes du merveilleux ou intéreffées à les faire croire, donnaient la torture à leur efprit pour rendre ces fottifes vraifemblables, ne fe moquerait-on pas de leurs efforts ? Et s'ils joignaient à leur abfurdité l'infolence d'affecter du mépris pour les favans, & la cruauté de perfécuter ceux qui douteraient, ne feraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphofes de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler fi je lui fais des objections, comment dois-je en ufer avec ce Siamois ?

Les hiftoriens Romains nous content à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une veftale, dans un fiècle où l'Italie n'avait point de veftale ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu ; que *Caftor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* fe jeta dans un gouffre, & que le gouffre fe referma ; mais le fénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'hiftoire Romaine des événemens très-poffibles, qui font très-peu vraifemblables. Plufieurs favans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui fauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruifit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*, mais *Polype* plus ancien que *Tite-Live* & plus homme

d'état, dit précifément le contraire : il affure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polype ?* au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du fupplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en-dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort eft affurément unique. Comment ce même *Polype* prefque contemporain, *Polype* qui était fur les lieux, qui a écrit fi fupérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il paffé fous filence un fait auffi extraordinaire, auffi important, & qui aurait fi bien juftifié la mauvaife foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il ofé violer fi barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plufieurs principaux citoyens de Carthage fur lefquels ils auraient pu fe venger ?

Enfin *Diodore de Sicile* rapporte dans un de fes fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prifonniers Carthaginois, le fénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une jufte vengeance aux fils de *Régulus*, fi leur père avait été affaffiné à Carthage ? L'hiftoire du fupplice de *Régulus* s'établit avec le tems ; la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux fur les premiers tems de notre hiftoire de France, tout en eft peut-être auffi faux qu'obfcur & dégoûtant ; du moins il eft bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours eft notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau eft moins amufant, moins élégant

que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? Ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childebert*, des *Chilperic* & des *Clotaire*, que dans celles des rois de *Juda* & d'*Israël*. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares ; cependant n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunehaut* ?

Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression :) *Frédegaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en pièces ; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer

Brunehaut dans un tombeau à Autun après l'avoir brûlée dans un camp ? Les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le disent, mais ces moines sont-ils des *de Thou* & des *Hume* ?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de *St. Martin d'Autun* qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur ? Car au quinzième siècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée ? Il est vrai que *Pasquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la sibylle.*

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreur & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denis* dans l'église de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers

dont elle eſt pleine ? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.



DES LÉGISLATEURS,

QUI ONT PARLÉ

AU NOM DES DIEUX.

TOUT légiſlateur profane qui oſa feindre que la divinité lui avait dicté ſes loix, était viſiblement un blaſphémateur & un traître ; un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les dieux ; un traître puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous : *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un ſoin reſpectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui luire ; tu l'aideras dans ſes beſoins pour mériter d'en être ſecouru à ton tour* : voilà les loix que la nature a promulguées du fond des iſles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa* n'avaient beſoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié ; Arrête, ne compromets point ainſi la divinité ;

tu veux me tromper, ſi tu la fais deſcendre pour enſeigner ce que nous ſavons tous ; tu veux ſans doute la faire ſervir à quelqu'autre uſage : tu veux te prévaloir de mon conſentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation ; je te défère au peuple comme un tyran qui blaſphème.

Les autres loix ſont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des éphores, tantôt des conſuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un ſénat, l'ariſtocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces loix politiques au nom des dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des frippons, dignes du dernier ſupplice ? Non ; de même qu'aujourd'hui dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites & élevées, qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées ; de même auſſi parmi les légiſlateurs il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des loix admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le ſénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le Grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermés* aux Egyptiens ; *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reſte manque. L'Editeur n'a rien oſé ajouter au manuſcrit de... S'il retrouve la ſuite, il en fera part aux amateurs de l'hiſtoire.

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.



AVANT-PROPOS.

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

VOUS voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu, succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger

la mémoire. De quoi vous ferviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne fubfiftent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui fe font difputé des provinces englouties enfuite dans de grands royaumes? Prefque chaque ville a aujourd'hui fon hiftoire vraie ou fauffe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les feules annales d'un ordre monaftique contiennent plus de volumes que celles de l'empire Romain.

Dans tous ces recueils immenfes qu'on ne peut embraffer, il faut fe borner & choifir. C'eft un vafte magafin, où vous prendrez ce qui eft à votre ufage.

L'illuftre *Boffuet*, qui dans fon difcours fur une partie de l'hiftoire univerfelle en a faifi le véritable efprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire Romain, s'eft arrêté à *Charlemagne*. C'eft en commençant à cette époque que votre deffein eft de vous faire un tableau du monde; mais il faudra fouvent remonter à des tems antérieurs. Cet éloquent écrivain en difant un mot des Arabes qui fondèrent un fi puiffant empire & une religion fi floriffante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour infinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que fi Dieu donna l'empire de l'Afie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs, fi Dieu fit régner *Cyrus* ce fut pour les venger, fi Dieu envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres caufes; & *Boffuet* même ne les a pas omifes en parlant de l'efprit des nations.

Il eût été à fouhaiter qu'il n'eût pas oublié entiérement les anciens peuples de l'orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été fi confidérables, avant que les autres nations fuffent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amufés par les jeux qu'ils ont inventés, inftruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi né-

gligerons-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux voisins du midi, tiennent tout de la nature ; & nous dans notre Occident septentrional, nous devons tout au tems, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'isle de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux croissaient vers l'Euphrate, à la Chine & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère fut long-tems célèbre avant même que nous en sussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Si, par exemple, des Gaulois voisins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes s'étant établis sur les bords de l'Eridan, vinrent jusqu'à Rome trois cent soixante-un an après sa fondation, s'ils assiégèrent le capitole, ce sont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Thessalie, dans la Macédoine, & passèrent sur le rivage du Pont-Euxin, ce sont les Grecs qui nous le disent, sans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reste chez nous aucun monument de ces émigrations qui ressemblent à celles des Tartares. Elles prouvent seulement que la nation était très-nombreuse, mais non civilisée. La colonie de Grecs qui fonda Marseille six cents ans avant

notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de son territoire.

Gaulois, Allemans, Espagnols, Bretons, Sarmates, nous ne savons rien de nous avant dix-huit siècles, sinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas osé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet Occident fut peuplé par *Gomer* fils de *Japhet*, sont des fables orientales.

Si les anciens Toscans qui enseignèrent les premiers Romains, savaient quelque chose de plus que les autres peuples occidentaux, c'est que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'est parce que de tout tems une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toscane? aucun. Nous nous épuisons en vaines conjectures sur quelques inscriptions inintelligibles, que les injures du tems ont épargnées, & qui probablement sont des premiers siècles de la république Romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reste pas une seule inscription d'elles dans leur ancien langage.

L'Espagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainsi que depuis les Espagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les trésors que le terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le tems les a épuisées, comme il épuisera celles du nouveau-monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur faisait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugés par les Carthaginois, par les Ro-

mains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes.

Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules Céſar* & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuſes. L'empereur *Julien*, ſous qui ce langage ſe parlait encor, dit dans ſon miſopogon, qu'il reſſemblait au croaſſement des corbeaux. Les mœurs du tems de *Céſar* étaient auſſi barbares que le langage. Les druides, impoſteurs groſſiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les druideſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on faiſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biſcaye & de la Gaſcogne, s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems ſauvages qui ſont la honte de la nature.

Comptons parmi les folies de l'eſprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire deſcendre les Celtes des Hébreux. Ils ſacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé ſa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient comme eux un grand pontife. Leurs druideſſes ſont des images de la ſœur de *Moyſe* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriſſait à Marſeille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiſſaire*. On va juſqu'à trouver de la reſſemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes ſont la même famille. C'eſt ainſi qu'on inſulte à la raiſon dans des hiſtoires univerſelles, qu'on étouffe ſous un amas de conjectures forcées, le

peu de connaiſſance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, ſacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différends particuliers par le duel, & avaient ſeulement plus de groſſiéreté & moins d'induſtrie. *Céſar* dans ſes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois *Arioviſte* amena cent mille de ſes Germains errans pour piller les Gaules que *Céſar* voulait aſſervir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'*Arioviſte* les fit charger de chaînes, qu'ils furent deſtinés à être ſacrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorſqu'il les délivra par ſa victoire.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les ſœurs, les frères, les enfans couchaient nuds ſur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domeſtiques. Ce ſont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes: l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient ſeulement faire la ſatire de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ſes éloges, avoue ce que tout le monde ſavait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voiſins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toujours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou ſubjuguèrent ces ſauvages; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand *Céſar* paſſe en Angleterre, il trouve cette iſle plus ſauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes.

Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roſeaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient ſur la peau en y faiſant des piqûres, en y verſant le ſuc des herbes, ainſi que le pratiquent encor les ſauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue ſuite de ſiècles dans cet état ſi approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards, c'eſt qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt, comme on l'a dit, qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de *deſirer ce qu'on ne connaît pas*. Il a fallu par-tout, non-ſeulement un eſpace de tems prodigieux, mais des circoſtances heureuſes, pour que l'homme s'élevât au deſſus de la vie animale.

Vous avez donc grande raiſon de vouloir paſſer tout d'un coup aux nations qui ont été civiliſées les premières. Il ſe peut que long-tems avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations inſtruites, polies, puiſſantes, que des déluges de barbares auront enſuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groſſiéreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La ſeule priſe de Conſtantinople a ſuffi pour anéantir l'eſprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois ſi floriſſantes, ne ſont preſque plus que des repaires de brigands. Des changemens encor plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les cauſes phyſiques ont dû ſe joindre aux cauſes morales; car ſi l'Océan n'a pu changer entiérement ſon lit, du moins il eſt conſtant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vaſtes terrains. La nature a dû être expoſée à un grand nombre de fléaux & de viciſſitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes baſſes, arroſées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuſe multitude de ſiècles: c'eſt ce que vous avez déjà vu dans la philoſophie de l'hiſtoire.

Nous redirons encor qu'il n'eſt pas ſi ſûr que les montagnes qui traverſent l'ancien & le nouveau-monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers ; car, 1°. pluſieurs de ces montagnes ſont élevées de quinze mille pieds & plus au deſſus de l'Océan. 2°. S'il eût été un tems où ces montagnes n'euſſent pas exiſté, d'où ſeraient partis les fleuves qui ſont ſi néceſſaires à la vie des animaux ? Ces montagnes ſont les réſervoirs des eaux, elles ont dans les deux hémiſphères des directions diverſes ; ce ſont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appellé *la terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une ſtructure invariable. Comment la terre ſerait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient ſuppoſées avoir porté des mers, ce ſerait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydroſtatique. 4°. Le lit de l'Océan eſt creuſé, & dans ce creux il n'eſt point de chaînes de montagnes d'un pole à l'autre, ni d'orient en occident, comme ſur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-tems mer, parce que pluſieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordilières*, parce qu'elle a couvert la partie baſſe de la Gaule de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles ſont. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime des montagnes de la Suiſſe ! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de

changemens que les pays plats. Mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au tems où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'empire Romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait un hiſtoire ſuivie dans une langue déjà fixée, lorſque nous n'avions pas encor l'uſage de l'écriture.



CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix, de ſes uſages & de ſes ſciences.

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſur-tout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet état ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient ſouffert d'altération ſenſible.

Son hiſtoire inconteſtable, & la ſeule qui ſoit fondée

sur des observations célestes, remonte, par la chronologie la plus sure, jusqu'à une éclipse, calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire & vérifiée par les mathématiciens missionnaires, qui envoyés dans le derniers siècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père *Gaubil* a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de *Confúcius;* & il n'en a trouvé que deux fausses, & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en effet sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose l'observateur; & cela même prouve qu'alors les astronomes Chinois calculaient les éclipses, puisqu'ils se trompèrent dans deux calculs.

Il est vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les observations des Caldéens, qui remontaient un peu plus haut que les observations chinoises; & c'est sans contredit le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'histoire des faits: les Chinois au contraire on joint l'histoire du ciel à celle de la terre, & ont ansi justifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipse dont on a parlé, leur chronologie atteint sans interruption, & par des témoignages autentiques, jusqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'astronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encor en vénération à la Chine, comme l'est en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour son tems un mathématicien habile, cela seul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloises aient réformé l'astronomie. *Clovis* n'avait point d'observatoire.

Avant *Hiao*, on trouve encor six rois ses prédécesseurs; mais la durée de leur règne est incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce silence de la chronolo-

gie, que de recourir à la règle de *Newton*, qui ayant composé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, reduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans ; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome, & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous le tems.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq siècles avant l'ère vulgaire, au tems que les Babyloniens avaient déjà une suite d'observations astronomiques ; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que long-tems auparavant cet état était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés ; car jamais un grand état ne s'est formé que de plusieurs petits : c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du tems. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *Yo*, quatrième successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure & Vénus*. Nos astronomes modernes disputent entr'eux sur le tems de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de tems immémorial on savait à la Chine que *Vénus & Mercure* tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siècles antérieurs.

Ce qui rend sur-tout ces premiers livres respectables,

& qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes loix écrites ſur le dos d'un ſerpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui étoit toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours ſure? Je veux que nous ne ſachions pas préciſément en quel tems vécut *Charlemagne* : dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput qui commence deux mille ſix cent deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux; à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les tems anciens, & qui ainſi n'en avons pas un?

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables pour qu'une nation s'accroiſſe d'un

vingtième au bout de cent années; & très-souvent la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les *Mille & une nuit* aient inventé rien de plus absurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne: les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encor une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Elle était au tems de *Charlemagne*, comme longtems auparavant, plus peuplée encor que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au dessus de soixante ans, ni la jeunesse au dessous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes; encore moins les femmes, qui sont par-tout en pareil nombre que les hommes à un quinzième ou seizième près, selon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine: notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne, & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou

douze dans la Russie Européanne, six dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norwége & le Dannemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes chinoises sont immenses ; si Pekin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens : si Nanquin, l'ancienne métropole en avoit autrefois davantage ; si une simple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus autentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'état. Ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui passaient soixante-dix ans. Le journal compte dans la seule province de Kanton quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt femmes de soixante-dix ans qui reçurent ces présens, quarante mille huit cent quatre-vingt-treize qui passaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce présent ? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une seule province. Ce nombre est de celles qui ne sont plus comptées parmi les personnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état ? & si chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelle somme dut monter cette libéralité ?

Les forces de l'état consistent, selon les relations des

hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille ſoldats bien entretenus : cinq cent ſoixante-dix mille chevaux ſont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les courriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Cang-hi* dans ces derniers tems approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie ; un foſſé, un rempart, une forte muraille & des tours. Depuis que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui ſéparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encor dans un contour de cinq cents lieues, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur. Monument ſupérieur aux pyramides d'Egypte par ſon utilité, comme par ſon immenſité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la ſuite des tems des diviſions de la Chine, & de la ſubjuguer ; mais la conſtitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'état conquis ; & les Tartares-Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troisième livre de *Confutzée* une particularité, qui fait voir combien l'usage des charriots armés est ancien. De son tems les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère* qui fleurit long-tems avant le philosophe Chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges. Mais ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des charriots. Il est marqué que les Pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre. Cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toujours très-médiocre.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il est à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos sous valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette somme revient à douze cent cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encor : c'est à quoi ne prennent pas assez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, long-tems avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'empereur *Cang-hi* avait rassemblé

une ſuite de trois mille de ces monnoies, parmi leſquelles il y en avait beaucoup des Indes ; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Aſie. Mais depuis longtems l'or n'eſt plus une meſure commune à la Chine, il y eſt marchandiſe comme en Hollande ; l'argent n'y eſt plus monnoie, le poids & le titre en font le prix : on n'y frappe plus que du cuivre, qui ſeul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe ; mais jamais la Chine n'a eu l'uſage des banques publiques, qui augmentent les richeſſes d'une nation, en multipliant ſon crédit.

Ce pays favoriſé de la nature, poſsède preſque tous les fruits tranſplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute eſpèce y couvrent la terre ; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, ſatisfaits d'une liqueur aſſez forte qu'ils ſavent tirer du riz.

L'inſecte précieux qui produit la ſoie, eſt originaire de la Chine ; c'eſt de-là qu'il paſſa en Perſe aſſez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui les couvre ; & ces étoffes étaient ſi rares du tems même de *Juſtinien*, que la ſoie ſe vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial ; on en faiſait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis, qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils ſavent depuis deux mille ans fabriquer le verre ; mais moins beau & moins tranſparent que le nôtre.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On ſait que cette imprimerie eſt une gravure ſur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le

premier à Mayence au quinzième ſiècle. L'art de graver les caractères ſur le bois eſt plus perfectionné à la Chine, notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup ſupérieure à la leur, n'a point encor été adoptée par eux, tant ils ſont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'uſage des cloches eſt chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au ſixième ſiècle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie; & ſans devenir jamais bons phyſiciens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en ſervaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont ſurpaſſé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers ſiècles leur ont enſeigné l'uſage de l'artillerie; & ce ſont les jéſuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces inſtrumens deſtructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puiſqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne pouſsèrent loin l'aſtronomie qu'autant qu'elle eſt la ſcience des yeux & le fruit de la patience. Ils obſervèrent le ciel aſſidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les tranſmirent à la poſtérité. Ils diviſèrent, comme nous, le cours du ſoleil en trois cent ſoixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confuſément, la préceſſion des équinoxes & des ſolſtices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'eſt que de tems immémorial, ils partagent le mois en ſemaines de ſept jours. Les Indiens en uſaient ainſi; la Caldée ſe conforma à cette méthode, qui paſſa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encor les inſtrumens dont ſe ſervit un de leurs fameux aſtronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'eſt que du troiſième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conſerve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embraſſer, porté ſur un cube

de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, ſur lequel ſont tracés les méridiens & les parallèles.

Pekin a un obſervatoire, rempli d'aſtrolabes & de ſphères armillaires; inſtrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de de la ſupériorité des Chinois ſur les autres peuples d'Aſie.

La bouſſole qu'ils connaiſſaient, ne ſervait pas à ſon véritable uſage de guider la route des vaiſſeaux. Ils ne navigaient que près des côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas beſoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La bouſſole, ainſi que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain qu'ils connaiſſaient ces élémens pluſieurs ſiècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parenin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cent ſoixante années; & le père *Parenin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-tems au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois ayant été ſi loin dans des tems ſi reculés, ſont reſtés à ce terme; pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne & ſi bornée; pourquoi dans la muſique ils ignorent encore les demi-tons? Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'hommes ſi différente de la nôtre, des organes faits pour

trouver tout-d'un-coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vraies connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtion a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-tems que nous en ſommes guéris; tant l'erreur ſemble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de ſciences cultivés depuis ſi long-tems ſans interruption à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrès, il y en a peut-être deux raiſons; l'une eſt le reſpect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été tranſmis par leur pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui eſt ancien; l'autre eſt la nature de leur langue; premier principe de toutes les connaiſſances.

L'art de faire connaître ſes idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères difficiles: un ſavant de la Chine eſt celui qui connaît le plus de ces caractères; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale & les loix. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis, & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères de l'empire. Cette idée, enracinée dans les mœurs, forme une famille de cet état immenſe.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuſer des canaux, à favoriſer la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs & ſur-tout les miſſionnaires, ont cru voir par-tout le deſpotiſme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui ſe proſternent, & dès-lors ont les prend pour des eſclaves. Celui devant qui on ſe proſterne, doit être maître abſolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes, ſa ſeule volonté doit ſervir de loi. Il n'en eſt pourtant pas ainſi, c'eſt ce que nous diſcuterons. Il ſuffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire ſur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvoit de répréhenſible dans le gouvernement; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le règne de *Venti*, deux ſiècles avant notre ère vulgaire, & que dans les tems paiſibles les repréſentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette obſervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'*Eſprit des loix*, contre ce gouvernement le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs; mais certainement plus réprimés par le frein des loix, parce que les loix ſont toujours uniformes. Le ſavant auteur des mémoires de l'amiral *Anſon*, témoigne un grand mépris pour la Chine, ſur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait nau-

frage fur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des nations d'Europe confifquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la fociété, & dont l'amitié fe défait feule dans l'intérieur des maifons ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jufqu'aux derniers du peuple. Des miffionnaires racontent que fouvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confufions qui excitent dans nos contrées des clameurs fi barbares & des emportemens fi fréquens & fi odieux, ils ont vu les payfans fe mettre à genoux les uns devant les autres, felon la coutume du pays, fe demander pardon de l'embarras dont chacun s'accufait, s'aider l'un l'autre, & débarraffer tout avec tranquillité.

Dans les autres pays les loix puniffent les crimes ; à la Chine, elles font plus, elles récompenfent la vertu. Le bruit d'une action généreufe & rare fe répand-il dans une province, le mandarin eft obligé d'en avertir l'empereur ; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a fi bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre payfan nommé *Chicou*, trouve une bourfe remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la tranfporte jufqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourfe au magiftrat du canton, fans vouloir rien pour fes peines. Le magiftrat, fous peine d'être caffé, était obligé d'en avertir le tribunal fuprême de Pekin ; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur, & le pauvre payfan fut créé mandarin du cinquième ordre : car il y a des places de mandarins pour les payfans qui fe diftinguent par la morale, comme pour ceux qui réuffiffent dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait diftingué ce payfan qu'en le mettant à une taille plus

forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux loix, jointe à l'adoration d'un Etre ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur eſt de tems immémorial le premier pontife : c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au ſouverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'empire : ſes édits ſont preſque toujours des inſtructions & des leçons de morale.



CHAPITRE SECOND.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée ; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au 7e. ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DANS le ſiècle paſſé, nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Vauſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* ſon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de mépriſer les Chinois, & juſqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appellons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle conſiſte à être juſte. Il l'enſeigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaiſſement, tantôt premier miniſtre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de ſon vivant cinq mille diſciples ; & après ſa mort ſes diſciples furent les empereurs, les *Colao*, c'eſt-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce ce qui n'eſt pas peuple. Il commence par dire dans ſon livre, que quiconque eſt deſtiné à gouverner, doit

rectifier la raison qu'il a reçue du ciel, *comme on essuie un miroir terni*; qu'il doit *aussi se renouveller soi-même*, *pour renouveller le peuple par son exemple.* Tout tend à ce but. Il n'est point prophète; il ne se dit point inspiré; il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par ses Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même tems aussi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point: Ne fais pas aux autres ce que tu ne ne voudrais pas qu'on te fît; mais, *fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse*. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le tems le plus heureux & le plus respectable qui fut jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses loix.

Sa famille subsiste encor; & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans révélation: c'est pourquoi le père *le Comte* & d'autres missionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai Dieu*, *quand les autres peuples étaient idolâtres; qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Les reproches d'athéisme dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent (1) *d'un être suprême père*

(1) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite *du Halde*.

des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés. Mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante-dix ans, j'en ai régné ſoixante-un, je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma faible vertu.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenſes éternelles; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. *Moïſe* lui-même ne parle point de l'autre vie dans ſes loix. Les Saducéens chez les Juifs ne le crurent jamais; & ce dogme n'a été heureuſement conſtaté dans l'Occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a cru que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un Dieu immatériel; mais il eſt injuſte d'inférer de-là qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt qu'on flétriſſait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aërée, ignée, qui en ſe ſéparant du corps ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* dé-

veloppe admirablement bien dans son livre de l'Enéïde. Or, certainement, ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéïde ne sont infectés de l'athéïsme. Tous les premiers pères de l'église ont pensé ainsi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les superstions des payens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

En imputant l'athéïsme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son tems comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Quelque tems avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte, qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST : mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée sous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale. C'est ce Dieu que prêchent

les *bonzes* à la Chine, les *talapoins* à Siam, les *lamas* en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effraient la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles ; ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins ; & par une fatalité qui montre que la même ſuperſtion eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété.

Ce ſont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'eſt-là peut-être le trionmphe de la ſuperſtition humaine.

Ce *dalailama*, ſucceſſeur & vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toujours un jeune *lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place, dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *lamas* ſont diviſés. Enfin il s'eſt depuis quelque tems fait ſouverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, & lui envoie des préſens conſidérables.

Ces ſectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour les nourrir ; tandis que les magiſtrats & les lettrés ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure : il ſemble en effet que la populace ne mérite pas une religion raiſonnable. *Confucius* gémiſſait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait beaucoup d'idolâtres de ſon tems. La ſecte de *Laokiun* avait déjà introduit des ſuperſtions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il, dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crime chez la populace*

ignorante que parmi les lettrés? C'est que le peuple est gouverné par les bonzes.

Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme, mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre. D'ailleurs il ne faut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées; puisque plusieurs pères de l'église croyaient Dieu & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encor moins connaissons-nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous; il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême: on n'en peut douter.

Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous de s'élever avec fureur, comme on fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'atheïsme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu de philosophes athées: il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sir, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteste qu'un saint homme nommé *Olopuen*, conduit par les nuées bleues, &

obſervant la règle des vents, vint à Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST; qu'auſſi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une égliſe chrétienne.

Il eſt évident par l'inſcription même, que c'eſt une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toujours trop aiſément permiſes. Le ſage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ère des Séleucides*, ce nom d'*Olopuen*, qui eſt, dit-on, chinois, & qui reſſemble à un ancien nom eſpagnol, ces *nuées bleues* qui ſervent de guides, cette égliſe chrétienne bâtie tout-d'un-coup à Pekin pour un prêtre de Paleſtine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine ſans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la ſuppoſition. Ceux qui s'efforcent de la ſoutenir ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des neſtoriens, & qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que *St. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une règle & un pieu, & qu'il porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

Il eſt très-vrai qu'au tems de *Charlemagne* la religion chrétienne (ainſi que les peuples qui la profeſſent) avait toujours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs: pluſieurs familles de cette nation non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y étaient établies deux ſiècles avant notre ère vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont exercé dans preſque tout le monde.

Je me réſerve à jeter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, & ſur tout ce qui eſt ſitué vers l'Orient & le

Midi, lorſque je ſerai parvenu au tems où l'induſtrie des Européans s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémiſphère.



CHAPITRE TROISIEME.

Des Indes.

EN ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indouſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, & plus connue par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des relations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobriété de ſes habitans peut ſe paſſer, & qui ſont néceſſaires à la voracité des peuples ſeptentrionaux.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde endeçà du Gange fut long-tems ſoumiſe aux Perſans; & & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat & la richeſſe de la terre.

Les Gtecs y voyageaient avant *Alexandre* pour y chercher la ſcience. C'eſt-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces *fables morales*, traduites dans preſque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allègories chez les Orientaux, & particuliérement chez les Indiens. *Pythagore*, diſciple des gymnoſophiſtes, ferait lui ſeul une preuve inconteſtable que les véritables ſciences étaient

cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-tems dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-tems après lui qu'il avait sacrifié cent bœufs pour cette découverte. Cette dépense est un peu forte pour un philosophe; il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Etre dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie. Mais il est bien plus vraisemblable que *Pythagore* dût ce théorême aux gymnosophistes, qu'il ne l'est qu'il ait immolé cent bœufs.

Long-tems avant *Pilpay*, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, il disaient *que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entr'eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à peu-près le même que celui de *Salomon.* Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion*; mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des disciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un sens philosophique; ce sens a disparu, & les fables sont restées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encor une relation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine, un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents ans avant le célèbre *Marco*

Paolo. Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine, qui régnait alors; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la ſageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains Orientaux; mais enfin il réſulte que les Orientaux paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, ſoit que que l'empereur Chinois en ait fait cet aveu aux deux Arabes, ſoit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue ſacrée, nommée le *Hanſcrit* ou le *Sanſcrit.* De ces deux livres, le premier eſt le *Shaſta*, & le ſecond, le *Vèdam*, Voici le commencement du *Shaſta*.

« L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſon » exiſtence, réſolut dans la plénitude du tems de for- » mer des êtres participans de ſon eſſence & de ſa béa- » titude .... Ces êtres n'étaient pas : il voulut, & ils » furent. »

On voit aſſez que cet exorde véritablement ſublime, & qui fut long-tems inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent des demi-dieux, les eſprits céleſtes

(1) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Genèſe devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Sathan*, qui eſt un mot perſan, tantôt celui de *Lucifer* étoile du matin, parce que la vulgate traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaie* inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit par une figure de réthorique : *comment es-tu deſcendu du ciel étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce paſſage à la chûte des anges.

céleftes adoptés enfuite par les Caldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babylone. Ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Caldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Ifraël*, même font des mots Caldéens, qui ne furent jamais connu dans l'Inde.

C'eft dans le *Shafta* qu'on trouve l'hiftoire de la chûte de ces anges. Voici comme le *Shafta* s'exprime. (*a*)

« Depuis la création des *Debtalog* (c'eft-à-dire des » anges) la joie & l'harmonie environnèrent long-tems » le trône de l'Eternel. Ce bonheur aurait duré jufqu'à » la fin des tems; mais l'envie entra dans le cœur » de *Moifaor* & des anges fes fuivans. Ils rejettèrent » le pouvoir de perfectibilité, dont l'Eternel les avait » doués dans fa bonté. Ils firent le mal à la vue de » l'Eternel. Les anges fidèles furent faifis de trifteffe. » La douleur fut connue pour la première fois. „

Enfuite la rebellion des mauvais anges eft décrite. Les trois miniftres de Dieu, qui font peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abyme. A la fin des tems, Dieu leur fait grace, & les envoie animer le corps des hommes.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de fi majeftueux & de fi philofophique. Ces myftères de bracmanes percèrent enfin jufques dans la Syrie. Il fallait qu'ils fuffent bien connus. puifque les Juifs en entendirent parler du tems d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea, fuivant

(*a*) C'eft encor le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eft bien moins raifonnable que le *Shafta* indien. Le *Shafta* ne pouffe point l'extravagance jufqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les anges fes créatures, & à rendre quelque tems la victoire indécife. Cet excès était réfervé à *Milton*.

NB. Tout ce morceau eft tiré principalement de M. *Ho'wel* qui a demeuré trente ans avec les brames, & qui entend très-bien leur langue facrée.

ces principes indiens, le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chûte des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne.

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébétés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes par les révolutions de l'état. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous; c'eſt-à-dire, par un reſpect ſupeſtitieux pour l'antiquité, & par les réglemens même des écoles. Ainſi dans tout pays, l'eſprit humain trouve des obſtacles à ſes progrès.

Cependant juſqu'au treizième ſiècle de notre ère, l'eſprit vraiment philoſophique ne périt pas abſolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième ſiècle, traduiſit quelques écrits d'un brame ſon contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique : le paſſage mérite attention.

« J'ai vu toutes les ſectes s'accuſer réciproquement » d'impoſture : j'ai vu tous les mages diſputer avec » fureur du premier principe & de la dernière fin. Je » les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous ces » chefs de faction qu'une opiniâtreté inflexible, un » mépris ſuperbe pour les autres, une haine inplacable. J'ai donc réſolu de n'en croire aucun. Ces docteurs, en cherchant la vérité, ſont comme une femme » qui veut faire entrer ſon amant par une porte dérobée, & qni ne peut trouver la clef de la porte. » Les hommes dans leurs vaines recherches reſſemblent » à celui qui monte ſur un arbre où il y a un peu de » miel, & à peine en a-t-il mangé, que les ſerpens qui » ſont autour de l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur eſprit

paraît encor davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous appellons *les échecs* par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche ; il eſt allégorique comme leurs fables ; c'eſt l'image de la guerre. Les noms de *ſhack* qui veut dire *prince*, & le *pion* qui ſignifie *ſoldat*, ſe ſont encor conſervés dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous ſervons, & que les Arabes ont apporté en Europe vers le tems de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, ſont une preuve que pluſieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial diviſé la route annuelle du ſoleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnoſophiſtes, commença toujours quand le ſoleil entrait dans la conſtellation qu'ils nomment *moſcham*, & qui eſt pour nous le bélier. Leurs ſemaines furent toujours de ſept jours : diviſion que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des ſept planètes. Le jour du ſoleil eſt apellé chez eux *mitradinam* : reſte à ſavoir ſi ce mot *mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le ſoleil, eſt originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des ſages de l'Inde.

Il eſt bien difficile de dire laquelle des deux nations enſeigna l'autre ; mais s'il s'agiſſait de décider entre les Indes de l'Egypte, je croirai toujours les ſciences plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que le terrain des Indes eſt plus aiſément habitable, que le terrain voiſin du Nil, dont les débordemens dûrent long-tems rebuter les premiers colons avant qu'ils euſſent dompté ce fleuve en creuſant des canaux. Le ſol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curioſité & l'induſtrie humaine.

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire

de l'Indouſtan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & ſur une terre qui produit ſans culture les fruits les plus nourriſſans, les plus ſalutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci ſur-tout donnent aiſément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a beſoin un habitant de cette preſqu'iſle ? Tout ouvrier y travaille preſque nu, deux aunes d'étoffes, tout au plus, ſervent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans reſtent entièrement nus du moment où ils ſont nés juſqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces ridaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de ſoins, ſeraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qui ne peuvent dormir qu'au frais ſur la natte la plus légère. Nos maiſons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peſte dans le climat de l'Inde ; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchiſſantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuſte ne peut dépenſer qu'un ou deux ſous par jour pour ſes alimens. Nos ouvriers dépenſent plus en un jour qu'un Malabre en un mois. Toutes ces conſidérations ſemblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain eſt originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiſſé preſque rien à faire. Mais cela prouve ſeulement que les Indiens ſont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lapons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux ; il n'y a donc qu'un brame mal-inſtruit & entêté qui puiſſe prétendre que tous

les hommes defcendent de l'Indien *Adimo* & de fa femme.

L'Inde au tems de *Charlemagne* n'était connue que de nom ; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes feuls maîtres du commerce maritime fourniffaient à la fois les denrées des Indes à Conftannople & aux Francs. Venife les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encor confidérable en France chez les particuliers ; elles furent long-tems inconnues en Allemagne , & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainfi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà fi riche par lui-même. De-là vint qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, fortir de leur pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations , comme les Arabes , foit Juifs, foit Sarrafins , les Tartares & les Romains même , qui poftés dans le plus mauvais pays de l'Italie fubfiftèrent d'abord de la guerre , & fubfiftent aujourd'hui de la religion.

Il eft inconteftable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'eft aujourd'hui. Ces ifles , ces immenfes archipels qui l'avoifinent à l'orient & au midi , tenaient dans les tems reculés à la terre-ferme. On s'en apperçoit encor par la mer même qui les fépare ; fon peu de profondeur , les arbres qui croiffent fur fon fond, femblables à ceux des ifles ; les nouveaux terrains qu'elle laiffe fouvent à découvert , tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être infenfiblement quand l'Océan , qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'eft retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les tems connus commerçante & induftrieufe , avait néceffairement une grande police &

ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes loix, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés ; mais les hommes avec des loix ſagss ont toujours eu des coutumes inſenſées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde de tems immémorial. Les philoſophes ſe jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire. *Calan* ou *Calanus*, qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cette exemple : cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encor. La veuve du roi de Tanjour ſe brûla en 1735 ſur le bûcher de ſon époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix* gouverneur de Pondichéri, ont été témoins de pareils ſacrifices : c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme du Malabar. Il ſemblerait qu'une nation chez qui les philoſophes, & même les femmes ſe dévouaient ainſi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible : cependant depuis l'ancien *Sézac*, quiconque a attaqué, l'Inde l'a aiſément vaincue.

Il ſerait encor difficile de concilier les idées ſublimes que les bramins conſervent de l'Etre ſuprême avec leurs ſuperſtitions & leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens ſur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé *Mar Thomas*, s'étant établi ſur les côtes de Malabar avec ſa famille, & ſes facteurs, au ſixème ſiècle, y laiſſa ſa religion, qui était le neſtorianiſme ; ces ſectaires orientaux, s'étant multipliés, ſe nommèrent les *chrétiens de St. Thomas* : ils vécurent paiſiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point re-

muer eſt rarement perſécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaiſſance de l'égliſe latine.

Ce n'eſt pas certainement le chriſtianiſme qui fleuriſſait alors dans l'Inde, c'eſt le mahométiſme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, *Aaron al Rachild*: cet illuſtre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perſe & d'une partie de l'Inde, envoya des miſſionnaires muſulmans des rives du Gange aux iſles de l'Océan Indien, & juſques chez des peuplades de nègres. Depuis ce tems il y eut beaucoup de muſulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à ſa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aïent refuſé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refusèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été auſſi mous que nos Septentrionaux étaient agreſtes. La molleſſe inſpirée par le climat ne ſe corrige jamais : mais la dureté s'adoucit.

En général les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre Occident ; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité ; & quoique la ſuperſtion & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du Nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de tems immé-

morial une maxime chez eux & chez les Chinois; que le ſage viendrait de l'Occident. L'Europe au contraire diſait que le ſage viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.



CHAPITRE QUATRIEME.

Des bracmanes; du Védam, & de l'Ezourvédam.

Si l'Inde de qui toute la terre a beſoin, & qui ſeule n'a beſoin de perſonne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conſéquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il eſt très-vraiſemblable que cette religion fut long-tems celle du gouvernement chinois, & qu'elle ne conſiſtait que dans le culte pur d'un être ſuprême dégagé de toute ſuperſtition & de tout fanatiſme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion ſimple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ſes premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorſque les chefs paiſibles d'un peuple ſpirituel & doux, ſont à la tête d'une religion, elle doit être ſimple & raiſonnable, parce que ces chefs n'ont pas beſoin d'erreurs pour être obéis. Il eſt ſi naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, & de ſentir dans le fond de ſon cœur qu'il faut être juſte, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du tems pour établir des loix arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes raſſemblés à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que ſur la raiſon univerſelle. Il n'en eſt pas de même dans

les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses qui appartiennent originairement aux peres de famille, forment une profession séparée: le culte de Dieu devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges & des fourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils ne furent plus souverains.

Long-tems avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu qu'on nomme *Caste*, était toujours la plus considérée, comme elle l'est encor aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les sages vrais ou faux, que les Grecs appellèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toujours un Dieu suprême à travers la multitude de divinités subalternes que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expressément, qu'au fond les bracmanes n'adoraient qu'un seul Dieu. En cela ils étaient semblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurele*, à *Epictete*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de noviciat chez les bracmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur du tems de *Strabon*. Le célibat pendant ce tems d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des loix qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encor chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas*, est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément d'Alexandrie*, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracma-

nes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St. Ambroise* préfere hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son tems. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquefois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres ; on loue les bracmanes pour corriger les moines : & si *St. Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connoissance d'un Dieu unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encor aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours :

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
Déïfier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables : on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde : les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe : on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est tems que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce *Védam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français (1).

(1) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

Dans cet *Ezourvédam*, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie ; il rapporte les propres paroles du Védam. *C'eſt l'Etre ſuprême qui a tout créé, le ſenſible & l'inſenſible, il y a eu quatre âges différens, tout périt à la fin de chaque âge, tout eſt ſubmergé, & le déluge eſt un paſſage d'un âge à l'autre*, &c.

Lorſque Dieu exiſtait ſeul, & que nul autre être n'exiſtait avec lui, il forma le deſſein de créer le monde; il créa d'abord le tems, enſuite l'eau & la terre : & du mélange des cinq élémens, à ſavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur baſe. Il fit ce globe que nous habitons, en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre eſt la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (*c'eſt l'*Immaüs.) Adimo, *c'eſt le nom du premier homme ſorti des mains de Dieu.* Procriti *eſt le nom de ſon épouſe. D'*Adimo *naquit* Brama, *qui fut le légiſlateur des nations & le père des brames.*

Que de choſes curieuſes dans ce peu de paroles ! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu eſt le créateur du monde; on voit enſuite la ſource primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens eſt renfermée dans le *Védam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre choſe que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les tems à deſſécher les terres, que la négligence des hommes a laiſſé long-tems inondées. Toutes les citations du *Védam*, dans ce manuſcrit ; ſont étonnantes; on y trouve expreſſément ces paroles admirables : *Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu qui eſt la ſageſſe & la ſainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus ſinguliers du Védam. *Le premier homme étant ſorti des mains de Dieu, lui dit ; il y aura ſur la terre différentes occupations, tous ne ſeront pas propres à toutes, comment les diſtinguer en-*

tr'eux ? Dieu lui répondit ; Ceux qui ſont nés avec plus d'eſprit & de goût pour la vertu que les autres, ſeront les brames. Ceux qui participent le plus du Roſogoun, *c'eſt-à-dire, de l'ambition, ſeront les guerriers ; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'eſt-à-dire, de l'avarice, ſeront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'eſt-à-dire, qui ſeront robuſtes & bornés, ſeront occupés aux œuvres ſerviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet, ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens ? Le *Védam* pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'*Ezourvédam* ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés.* Chumontou cite enſuite ces paroles du Védam. *Dans le tems que Dieu tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe : le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie & ſans connaiſſance, il eſt entre les mains de Dieu comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le Dieu *Brama* & dans le Dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi.

Dis-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce kochiopo *& cette* odité, *que tu dis avoir donné naiſſance à ton Dieu ? ne ſont-ils pas des hommes comme les autres ? & ce Dieu qui eſt pur de ſa nature & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? ne rougis-tu pas de nous préſenter ce Dieu en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures ? as-tu perdu l'eſprit ? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre ſuprême le perſonnage de fourbe & de men-*

teur?... Ceſſe de tromper les hommes, ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam ; *car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.*

Au livre 3e. de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient ſur une incarnation du Dieu *Brama*, qui ſelon eux parut dans l'Inde ſous le nom de *kopilo*, c'eſt-à-dire, de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il eſt vrai, dit le commentateur, *que Brama ſoit né ſur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? Celui qui eſt ſouverainement heureux, & dans qui ſeul eſt notre bonheur, aurait-il voulu ſe ſoumettre à tout ce que ſouffre un enfant?* &c.

On trouve enſuite une deſcription de l'enfer toute ſemblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis ſous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer Dieu*, répond le commentateur Chumontou : *il faut faire ce qui nous eſt ordonné par le* Védam, *& le faire de la façon dont il nous le preſcrit.* Il y a, dit-il, *quatre amours de Dieu.* Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, *ſans intérêt perſonnel.* Le ſecond, de l'aimer *par intérêt.* Le troiſième, de ne l'aimer que dans les *momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions.* Le quatrième, de ne l'aimer que pour *obtenir l'objet de ces paſſions même : & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom.*

Tel eſt le précis des principales ſingularités du *Védam*, livre inconnu juſqu'aujourd'hui à l'Europe, & à preſque toute l'Aſie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui eſt leur rituel, eſt un ramas de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui font rire quiconque n'eſt pas né ſur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philoſophe s'étonne des ſottiſes des autres

peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense. C'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astronomie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus faibles & lâches dans l'Inde à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les superstitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sézac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de misere ; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encor de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du *Védam* dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre* ; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo* ; le mont Immaüs est *Mérou* ; le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

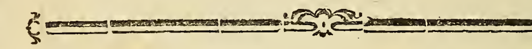
L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes ; & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper ; les brames ignorans se souleve-

raient ; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques fuperftitieufes crieraient à l'impiété. Quiconque veut enfeigner la raifon à fes concitoyens, eft perfécuté, à moins qu'il ne foit le plus fort ; & il arrive prefque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

La religion mahométane feule a fait dans l'Inde d'immenfes progrès, fur-tout parmi les hommes bien élevés, parce que c'eft la religion du prince, & qu'elle n'enfeigne que l'unité de Dieu, conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le chriftianifme n'a pas eu dans l'Inde le même fuccès, malgré l'évidence & la fainteté de fa doctrine, & malgré les grands établiffemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'eft même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles fe haïffent toutes, & que plufieurs d'entre elles fe font fouvent la guerre dans ces climats, elles y font haïr ce qu'elles enfeignent. Leurs ufages d'ailleurs révoltent les Indiens ; ils font fcandalifés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons fi mal les langues de l'Afie, eft encor un obftacle prefque invincible ; mais le plus grand eft la différence des opinions qui divifent nos miffionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calvinifte. Ainfi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accufant les autres de menfonge, ils étonnent un peuple fimple & paifible, qui voit accourir chez lui des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardens pour fe déchirer mutuellement fur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des miffionnaires refpectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & inftruits, envoyés d'Europe

pour changer la croyance de l'Asie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'histoire de la maison de Tranquebar, avoue (1) *Que les Portugais remplirent le séminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au bannissement, qu'ils en firent des missionnaires, que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre sainte religion a fait peu de progrès sur les côtes, & nul dans les états soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama* partagent encor tout ce vaste continent. Il n'y a pas encor deux siècles que nous appellions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.



CHAPITRE CINQUIEME.

De la Perse, au tems de Mahomet le prophete, & de de l'ancienne religion de Zoroastre.

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées ; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de

(1) Premier tome, pag. 223.

de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cent cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin : mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposérent toujours des barrières insurmontables.

Du tems d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un simple soldat Persan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cent années du tems d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que solides dont les ruines même sont détruites. Si quelques restes des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis décrites dans plusieurs livres, & copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces masures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtisane *Taïs* mirent Pesépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides ? Les colonnes qui sont encor debout, ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapitaux surchargés d'ornemens grossiers ont presque autant de hauteur que le fust même des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi sèches que

celles dont nos églises gothiques sont encor malheureusement ornées. Ce sont des monumens de grandeur, mais non pas de goût ; & tout nous confirme que si on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde ; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui est le même qu'*Esope* était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appellé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encor. On leur donne neuf mille ans d'antiquité ; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre* sous *Darius* fils d'*Histaspes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre* dans les écrits que le *Sadder* a rédigés, dit que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservée aux méchans ; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied ; il en demande à Dieu la raison. Dieu lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui voulant y manger ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de pied ; j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait peu connu, fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés ; philosophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

Vous savez que les Babyloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent de noms

aux anges que dans le tems de leur captivité à Babylone. Le nom de *Sathan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job* ; ce nom eſt perſan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* eſt employé par l'auteur, quel qu'il ſoit de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en caldéen. Le nom d'*Iſraël* même était caldéen, & ſignifiait *voyant Dieu*. Ce *Sadder* eſt l'abrégé du *Zenda-Veſta* ou du *Zend*, l'un des plus anciens livres qui ſoit au monde, comme nous l'avons déjà dit dans la philoſophie de l'hiſtoire. Ce mot *Zenda-Veſta* ſignifiait chez les Caldéens le culte du feu, le *Sadder* eſt diviſé en cent articles, que les Orientaux appellaient *portes* ou *puiſſances* ; il eſt important de les lire, ſi l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité ſe figure toujours que nous avons tout inventé, que tout eſt venu des Juifs & de nous qui avons ſuccédé aux Juifs ; on eſt bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui ſerviront à nous tirer d'erreur.

I. PORTE.

Le décret du très-juſte Dieu eſt que les hommes ſoient jugés par le bien ou le mal qu'ils auront fait. Leurs actions ſeront peſées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Sathan*.

II.

Si les vertus l'emportent ſur les péchés, le ciel eſt ton partage : ſi les péchés l'emportent, l'enfer eſt ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône eſt véritablement un homme ; c'eſt le plus grand mérite dans notre ſainte religion, &c.

VI.

Célèbre quatre fois par jour le ſoleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

NB. Il ne dit point, Adore comme des dieux le ſoleil & la lune, mais célèbre le ſoleil & la lune comme ouvrages du createur. Les anciens Perſes n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'hiſtorien de la religion des Perſes.

VII.

Dis, *Ahunavar* & *Ashim Vuhu*, quand quelqu'un éternue.

NB. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent.

IX.

Fuis ſur-tout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

NB. Ce principe fait bien voir combien *Sextus Empiricus* ſe trompe, quand il dit que cette infamie était permiſe par les loix de Perſe.

XI.

Aie ſoin d'entretenir le feu ſacré, c'eſt l'ame du monde, &c.

NB. Ce feu ſacré devint un des rites de pluſieurs nations.

XII.

N'enſevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

NB. Ce précepte prouve combien ſe ſont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIII.

Aime ton père & ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.

NB. Voyez le décalogue.

X V.

Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu.

X I X.

Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage; il faut que ton fils te suive, & que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

X X X.

Il est certain que Dieu a dit à *Zoroastre*, Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

NB. Ceci est un peu contre la doctrine des opinions probables.

X X X I I I.

Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes; ce qui est confié aux indignes est perdu.

X X X V.

Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

X L.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que son caractère soit bon, son ame sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu.

NB. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple est appellé le peuple de Dieu.

X L I.

Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas

d'expiation & de bienveillance, cela eſt agréable au Créateur.

NB. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVII.

Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

NB. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtiſanes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXX.

Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur rends-lui des actions de grace.

XCI.

Jour & nuit penſe à faire du bien, la vie eſt courte. Si devant ſervir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les ſix *Gahambars*; car Dieu a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le tems des ſix *Gahambars* ne refuſe perſonne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais génie ou *Sathan* ſe préſenta ſous la forme d'un voyageur: quand il eut dîné, il demanda encor à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui ſervît un bœuf, *Giemshid* lui fit ſervir des chevaux; *Sathan* en demanda encor d'autres. Alors le juſte Dieu envoya l'ange *Behman*, qui chaſſa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à Dieu.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Ce ſont-là les principaux dogmes des anciens Perſes. Preſque tous ſont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde ; les cérémonies ſont par-tout différentes ; la vertu eſt par-tout la même : c'eſt qu'elle vient de Dieu, & le reſte eſt des hommes.

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toujours un baptême, & jamais la circonciſion. Le baptême eſt commun à toutes les anciennes nations de l'Orient ; la circonciſion des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, eſt infiniment poſtérieure ; car rien n'eſt plus naturel que de ſe laver : il a fallu bien des ſiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous paſſons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des uſages que nous ne connaiſſons plus. Nous ſupprimons auſſi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures giganteſques incohérentes & fauſſes, ſi familières à tous ces peuples, chez leſquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Eſope*, qui ait écrit naturellement.

Nous ſavons aſſez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en ſociété avec les femmes, & ayant preſque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occaſions de ſe former l'eſprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Perſans, aux Juifs le ſoleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les baſilics, il ne leur reſte plus de poëſie.

Il ſuffit de ſavoir que ces préceptes de *Zoroaſtre* rapportés dans le *Sadder*, ſont de l'antiquité la plus haute ; qu'il y eſt parlé des rois dont *Béroſe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne ſavons pas quel était le premier *Zoroaſtre*, en quel tems il vivait, ſi c'eſt le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs : mais nous ſavons, à n'en pouvoir

douter, que sa religion enseignait la vertu ; c'est le but essentiel de toutes les religions ; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encor que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-tems d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans, si attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres, faute d'avoir approfondi nos mystères. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans *payens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ce tems-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard ; c'est une divinité, qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Œdipe* ; les chrétiens aux payens ; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes : l'univers s'est calomnié.

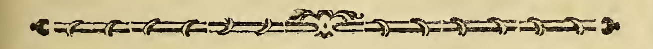
La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze*, l'ancien des jours, & *Arimane*, le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens ; c'est la *Pandore* des Grecs ; c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient sous tous les gouvernemens ; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours soutenue en Perse. Ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Nouskirvan ou *Cosroès le Grand*, sur la fin du sixième siècle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie-Pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse,

Il en avait chassé les Abyssins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres états, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, & de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le Grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de Barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.



CHAPITRE SIXIEME.

De l'Arabie & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'autenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains : ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que

nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ère vulgaire au mois d'Avril. Son père s'appellait *Abdala*, sa mère *Emina* : il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce desir si naturel d'en imposer aux hommes.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de *Sirius* : car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (1) On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens; mais on reconnaissait un Dieu supérieur : & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Abdala Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans; son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve nommée *Cadishé*, qui faisait en Syrie un négoce considérable; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de *Mahomet* qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à son neveu : environ neuf cents francs de notre monnoie, furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadishé*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet

(1) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

âge les talens qui le rendaient ſupérieur à ſes compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il le fallait à des Arabes; un air d'autorité & d'inſinuation, animé par des yeux perçans & par une phyſionomie heureuſe, l'intrépidité d'*Alexandre*, ſa libéralité, & la ſobriété dont *Alexandre* aurait eu beſoin pour être un grand homme en tout.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait néceſſaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté. C'eſt ainſi qu'en parlent les contemporains; & ce portrait eſt juſtifié par ſes actions.

Après avoir bien connu le caractère de ſes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur diſpoſition à l'enthouſiaſme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le deſſein d'abolir dans ſa patrie le ſabiſme, qui conſiſte dans le mélange du culte de Dieu & de celui des aſtres, le judaïſme déteſté de toutes les nations, & qui prenait une grande ſupériorité dans l'Arabie, enfin le chriſtianiſme qu'il ne connaiſſait que par les abus de pluſieurs ſectes répandues autour de ſon pays; il prétendait rétablir le culte ſimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il ſe croyait deſcendu, & rappeller les hommes à l'unité d'un Dieu, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſième *Sura* ou chapitre de ſon Koran. *Dieu connaît, & vous ne connaiſſez pas.* Abraham *n'était ni Juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réſigné à Dieu; il n'était point du nombre des idolâtres.*

Il eſt à croire que *Mahomet* comme tous les enthouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des rêveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin par des fourberies néceſſaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire

dans sa maison, ce qui était probablement le plus difficile ; sa femme & le jeune *Aly* mari de sa fille *Fatime* furent ses premiers disciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui ; il devait bien s'y attendre : sa réponse aux menaces des Coracites marque à la fois son caractère & la manière de s'exprimer commune à sa nation. *Quand vous viendrez à moi*, dit-il, *avec le soleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerai pas dans ma carrière.*

Il n'avait encor que seize disciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire sortir de la Mecque où ils étaient persécutés, & de les envoyer prêcher sa religion en Ethiopie ; pour lui il osa rester à la Mecque, où il affronta ses ennemis, & il fit de noveaux prosélytes qu'il envoya encor en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait long-tems persécuté. *Omar* qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse ; *J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophète.*

Le nombre de ses ennemis l'emportait encor sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet* persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus fondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que Dieu combattait pour eux comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils es-

pérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque vit ſes perſécuteurs à ſes pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, & que les Perſes ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il ſe trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enivrés de ſon entouſiaſme. Dans ſes premiers ſuccès, il avait écrit au roi de Perſe *Coſroès ſecond*, à l'empereur *Héraclius*, au prince des Coptes, gouverneur d'Egypte, au roi des Abyſſins, à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golphe Perſique.

Il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa religion; & ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces princes il y en eut deux qui ſe firent mahométans; ce furent le roi d'Abyſſinie & ce *Mondar*. *Coſroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des préſens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui paſſait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appellait *la belle Marie*.

Mahomet au bout de neuf ans ſe croyant aſſez fort pour étendre ſes conquêtes & ſa religion chez les Grecs & chez les Perſes, commença par attaquer la Syrie ſoumiſe alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de diſputes métaphyſiques de religion, & qui avait pris le parti des monothelites, eſſuya en peu de tems deux propoſitions bien ſingulières; l'une de la part de *Coſroès ſecond*, qui l'avait long-tems vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Coſroès* voulait qu'*Héraclius* embraſsât la réligion des mages, & *Mahomet* qu'il ſe fît muſulman.

Le nouveau prophête donnait le choix à ceux qu'il voulait ſubjuguer, d'embraſſer ſa ſecte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe ſi modique eſt une preuve que les peuples qu'il ſoumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté de-

puis. De tous les légiſlateurs qui ont fondé des religions, il eſt le ſeul qui ait étendu la ſienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères ; mais nul fondateur de ſecte n'avait été conquérant. Ce privilége unique eſt au yeux des muſulmans l'argument le plus fort, que la divinité prit ſoin elle-même de ſeconder leur prophète.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arábie, & redoutable à tous ſe voiſins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de ſoixante-trois ans & demi, voulut que ſes derniers momens paruſſent ceux d'un héros & d'un juſte : *Que celui à qui j'ai fait violence & injuſtice paraiſſe*, s'écria-t-il, *& je ſuis prêt de lui faire réparation.* Un homme ſe leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand homme par ceux même qui ſavaient qu'il était un impoſteur, & révéré comme un prophète par tout le reſte.

Ce n'était pas ſans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-ſavant pour ſa nation & pour ſon tems, puiſqu'on a de lui quelques aphoriſmes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme *Céſar* celui des Romains. Il ſe donne à la vérité le titre de prophète non lettré ; mais on peut ſavoir écrire & ne pas s'arroger le nom de ſavant. Il était poëte ; la plupart de ſes chapitres ſont rimés ; le reſte eſt en proſe cadencée. La poéſie ne ſervit pas peu à rendre ſon alcoran reſpectable. Les Arabes faiſaient un très-grand cas de la poéſie, & lorſqu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambaſſade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inſpiré, & comme utile. On affichait les meilleures poéſies dans le temple de la Mecque ; & quand on y afficha le ſecond chapitre de

Mahomet, qui commence ainsi : *Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croient aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité*, &c. alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet*, & se rangea sous sa loi. Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand detail. Tout y ressent la simplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec sa première femme *Cadishé* est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadishé est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées & de ses chevaux. On peut remarquer sur-tout dans son peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat au nom de la divinité, la même soif du butin, la même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toujours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites ? Ne ferait-ce point parce que les musulmans eurent les plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion ? les Hébreux au contraire n'associèrent guère les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations ;

les Hébreux s'en tinrent toujours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être asservi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaëlites ressemblaient aux Juifs par l'enthousiasme & par la soif du pillage, ils étaient prodigieusement supérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité: leur histoire ou vraie ou fabuleuse avant *Mahomet*, est remplie d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreste*, de *Théſée* & de *Piritoüs*. L'histoire des Barmécides n'est qu'une suite de générosités inouïes qui élèvent l'ame. Ces traits caractérisent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreuse. Ils ne connaissent ni l'hospitalité, ni la liberalité, ni la clémence. Leur souverain bonheur est d'exercer l'usure avec les étrangers; & cet esprit d'usure, principe de toute lâcheté, est tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'est l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'espèce d'éloquence qui leur est propre. Leur gloire est de mettre à feu & à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réservent que les filles nubiles; ils assassinent leurs maîtres quand ils sont esclaves; ils ne savent jamais pardonner quand ils sont vainqueurs; ils sont les ennemis du genre humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le second siècle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les sciences & dans les arts, malgré leur loi qui semble l'ennemie des arts.

La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exé-

cutée.

cutée. Il avait nommé *Aly* fon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de fon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte fur le fanatifme même, engagea les chefs de fon armée à déclarer calife, c'eft-à-dire, vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* fon beau-père, dans l'efpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la fucceffion. *Aly* refta dans l'Arabie, attendant le tems de fe fignaler.

Cette divifion fut la première femence du grand fchifme qui fépare aujourd'hui les fectateurs d'*Omar* & ceux d'*Aly*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perfans modernes.

Abubéker raffembla d'abord en un corps les feuilles éparfes de l'alcoran. On lut, en préfence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns fur des feuilles de palmier, les autres fur du parchemin, & on établit ainfi fon authenticité invariable. Le refpect fuperftitieux pour ce livre alla jufqu'à fe perfuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queftion fut de favoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou feulement au tems de *Mahomet*. Les plus dévots fe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena fes mufulmans en Paleftine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante fous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts infpirent.

Abubéker paffe chez les *Ofmanlis* pour un grand homme & pour un mufulman fidèle. C'eft un des faints de l'alcoran. Les Arabes rapportent fon teftament conçu en ces termes: *Au nom de Dieu très-miféricordieux, voici le teftament d'*Abubéker *fait dans le tems qu'il allait paffer de ce monde à l'autre, dans le tems où*

les impies cessent de douter, & où les menteurs disent la vérité. Ce début semble être d'un homme persuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophête, ou qu'il ait été le complice d'une imposture illustre qu'il regardait comme nécessaire. Sa place lui ordonnait d'en imposer aux hommes pendant sa vie & à sa mort.

Omar, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de son territoire, par ses ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ses étoffes de soie qui portent encor son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appellait Romains. Il reçoit à composition, après un long siége, la ville de Jérusalem, presque toujours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres depuis que *David* l'eut enlevée à ses anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux Juifs & aux chrétiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Dans le même tems les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perse. Le dernier des rois Persans, que nous appellons *Hormisdas IV.* livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'*Omar* plus facilement quils n'avaient subi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de *Darius* avait respectée : car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Les mages, adorateurs d'un seul Dieu, ennemis de tout simulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de

l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siècles pour une secte ennemie qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrémités de la Perse, & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujoud'hui sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis*, d'*ignicoles*, ne se mariant qu'entr'eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si long-tems dispersés sans s'allier aux autres nations, plus encor aux banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde, & en Perse. Il resta un grand nombre de familles Guèbres où ignicoles à Ispahan, jusqu'au tems de *sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les Juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les ignicoles maudissent depuis long-tems dans leurs prières *Alexandre*, & *Mahomet*. Il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Libye. C'est dans cette conquête qu'est brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrazins ne voulaient de science que l'alcoran; mais ils faisaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & retabli ensuite par Trajan, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs!

Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir combien les mœurs, les uſages du tems de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées ſpectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe bravent, ils invoquent Dieu avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Il eſt évident que les combats des Amazones dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie-Heureuſe étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreſte & paſtorale, il n'eſt pas étonnant que des femmes auſſi durement élevées que des hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit ſur-tout au ſiége de Damas une de ces femmes de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de ſon mari tué à ſes côtés, percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne juſtifie plus l'*Arioſte* & *le Taſſe*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces uſages toujours très-rares paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſur-tout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité de chaque combattant, & où les armées ſont devenues des eſpèces de machines régulières, qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les discours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'enthousiasme & de sublime.

Vers l'an 11 de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrazins, le général mahométan nommé *Dérar* est pris; les Arabes en sont épouvantés. *Rasi* un de leurs capitaines court à eux. *Qu'importe*, leur dit-il, *que* Dérar *soit pris ou non? Dieu est vivant & vous regarde, combattez*; il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, *Voilà le ciel, combattez pour Dieu, & il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled*, prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie sans rançon. On lui demande pourquoi il en use ainsi. C'est, dit-il, que j'espère reprendre bientôt la fille avec le père dans Constantinople.

Quand le calife *Mohavia* prêt d'expirer l'an 60 de l'égire, fit assurer à son fils *Yesud* le trône des califes, qui jusqu'alors était électif, il dit: *Grand Dieu! si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encor plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs: car *Omar* est assassiné par un esclave Perse en 653. *Otman* son successeur l'est en 655 dans une émeute. *Aly* ce fameux gendre de *Mahomet* n'est élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt au bout de cinq ans assassiné comme ses prédécesseurs; & cependant les armes musulmanes sont toujours heureuses. Ce calife *Aly*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux

d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans la ville de Couffa, sur les bords de l'Euphrate : à peine en reste-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Caldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Il est évident que le génie du peuple Arabe mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même tems l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre en 711 passe d'Egypte en Espagne, soumise tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vendales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & *Abdérame* gouverneur de l'Espagne conquise ne reconnaît plus le sultan d'Egypte ; cependant tout plie encor sous les armes musulmanes.

Abdérame, petit-fils du calife *Heshame* prend les royaumes de Castille, de Navarre, du Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Güienne, & du Poitou ; & sans *Charles Martel* qui lui ôte la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maison des *Ommiades*, commence la dynastie des califes Abassides vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar Almanzor*, second calife Abasside, fixa le siége de ce grand empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jeta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, &

qui a été le ſujet de tant de guerres entre la Perſe & la Turquie.

La domination des califes dura ſix cent cinquante-cinq ans : deſpotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainſi que le grand lama, mais ils avaient une autorité plus réelle, & dans les tems même de leur décadence ; ils furent reſpectés des princes qui les perſécutaient. Tous ces ſultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'inveſtiture des califes, avec bien moins de conteſtation, que pluſieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baiſait point les pieds du calife, mais on ſe proſternait ſur le ſeuil de ſon palais.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle de ces califes ; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils aſſiégèrent Conſtantinople, qui devait un jour devenir mahométane ; les diviſions, preſque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils reſſemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient ſubjugué l'Aſie-Mineure.

A meſure que les mahométans devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces califes toujours reconnus pour ſouverains de la religion, & en apparence de l'empire par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de ſi loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron al Rachild* contemporain de *Charlemagne*, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, & qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & aux Indes, ranima les ſciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, compoſa des vers, & fit ſuccéder dans ces vaſtes états la politeſſe à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connûmes

en Allemagne & en France le cours des aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encor un témoignage.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit de grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honain*. Le calife *Almamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre: opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après, ſous *Louis XIV*. Ce même aſtronome *Ben-Honain* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut que ce *Ptolomée* avoit fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-ſix mille ans qu'on avait aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup racourcie.

La chymie & la médecine étaient cultivée par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus ſalutaires, que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encor aſſez, ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe *Geber* qui enſeignait cet art dans notre huitième ſiècle. Enfin, dans le ſecond ſiècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionnée de la poéſie. Je ne parle point de cette poéſie enflée & giganteſque, de ce ramas de lieux communs inſipides ſur le ſoleil, la lune, les étoiles, les montagnes & les mers: mais de cette poéſie ſage & hardie, telle qu'elle fleurit du tems d'*Auguſte*, telle qu'on l'a vue renaître ſous *Louis XIV*. Cette poéſie d'image & de ſentiment fut

connue du tems d'*Aaron al Rachild.* En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, que je rapporte ici, parce qu'il eſt court. Il s'agit de la célèbre diſgrace de *Giafar le Barmécide.*

Mortel, faible mortel, à qui le ſort proſpère
Fait goûter de ſes dons les charmes dangereux,
Connais quelle eſt des rois la faveur paſſagère
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers ſur-tout eſt traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux.* La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-tems; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'eſt point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas ſeulement laiſſé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'exiſtons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre: & c'eſt peut-être parce que nous ſommes venus les derniers.



CHAPITRE SEPTIEME.

De l'alcoran & de la loi muſulmane. Examen ſi la religion muſulmane était nouvelle, & ſi elle a été perſécutante.

LE précédent chapitre a pu nous donner quelque connaiſſance des mœurs de *Mahomet* & de ſes Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution ſi grande & ſi prompte. Il faut tracer à préſent une peinture fidelle de leur religion.

C'eſt un préjugé répandu parmi nous, que le mahométiſme n'a fait de ſi grands progrès que parce qu'il favoriſe les inclinations voluptueuſes. On ne fait pas

réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* réduifit à quatre le nombre illimité jufqu'alors. Il eft dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* trois cents avec fept cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueufe, & celle de *Mahomet* était févère.

C'eft un grand problême parmi les politiques, fi la polygamie eft utile à la fociété & à la propagation. L'Orient a décidé cette queftion dans tous les fiècles, & la nature eft d'accord avec les peuples Orientaux, dans prefque toute efpèce animale, chez qui plufieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le tems perdu par les groffeffes, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, femble exiger que ce tems foit réparé. Les femmes dans les climats chauds ceffent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met fa gloire & fa profpérité dans un grand nombre d'enfans, a befoin d'une femme qui remplace une époufe inutile. Les loix de l'Occident femblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'état; il n'eft point d'objet de légiflation qui ne puiffe être un fujet de difpute. Ce n'eft pas ici la place d'une differtation; notre objet eft de peindre les hommes plutôt que de les juger.

On déclame tous les jours contre le paradis fenfuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* époufa *Hébé* dans le ciel, pour récompenfe des peines qu'il avait éprouvées fur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puifque l'homme était fuppofé reffufciter avec fes fens, il était naturel de fuppofer auffi qu'il goûterait, foit dans un jardin, foit dans quelqu'autre globe, les plaifirs propres aux fens qui doivent jouir, puifqu'ils fubfiftent. Cette croyance même fut celle des pères de l'églife du fecond & du troifième fiècle. C'eft ce qu'attefte précifément

St. Juſtin dans la ſeconde partie de ſes dialogues : *Jéruſalem, dit-il, ſera agrandie & embellie, pour recevoir les ſaints, qui jouiront pendant mille ans de tous les plaiſirs des ſens.*

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine *neſtorien* qui avait composé l'alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boeïra*. Mais il eſt évident que les chapitres de l'alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encor ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

Le *koran*, que je nomme ici *alcoran*, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire, *le livre* ou *la lecture*. Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de loix comme le lévitique ou le déutéronome, ni un recueil de pſaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'apocalypſe. C'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits hiſtoriques, quelques viſions, des révélations, des loix religieuſes & civiles.

Le *koran* eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte, pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il auroit dû bien plutôt recommander de ne point

disputer avec les savans : mais dans cette partie du monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi : *Dieu dit, terre engloutis tes eaux : ciel puise les ondes que tu as versées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait ; *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuse réponse consacrée dans tout l'Orient, se trouve presque mot-à-mot dans l'antépénultième chapitre du *koran.*

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit sur-tout une ignorance profonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre-de-touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la divinité; car Dieu n'est ni absurde, ni ignorant ; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore; & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *koran* distinguent toujours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte; un des plus autorisés commentateurs dit, *que le* koran *porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour signifier l'esprit & la lettre.

Une chose qui peut surprendre bien des lecteurs, c'est qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, sinon que *Mahomet* était prophète de Dieu.

En premier lieu, l'unité d'un Etre ſuprême créateur & conſervateur était très-ancienne. Les peines & les récompenſes dans un autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admiſes chez les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enſuite chez les Juifs, & ſur-tout chez les chrétiens, dont la religion conſacra cette doctrine.

L'alcoran reconnaît des anges & des génies; & cette croyance vient des anciens Perſes. Celle d'une réſurrection & d'un jugement dernier, était viſiblement puiſée dans le talmud & dans le criſtianiſme. Les mille ans que Dieu emploiera, ſelon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, ſont des acceſſoires qui n'empêchent pas que cette idée ne ſoit entiérement empruntée. Le pont aigu ſur lequel les reſſuſcités paſſeront, & du haut duquel les reprouvés tomberont en enfer, eſt tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eſt chez ces mêmes mages, c'eſt dans leur *jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs ſens perfectionnés, goûteront par ces ſens même toutes les voluptés, qui leur ſont propres, ſans quoi ces ſens leur ſeraient inutiles. C'eſt-là qu'il a puiſé l'idée de ſes *houris*, de ces femmes céleſtes qui ſeront le partage des élus, & que les mages appellaient *hourani*, comme on le voit dans le *ſadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme,

était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'iliade que dans l'alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer pour le fonds aux uſages reçus. La circonciſion était pratiquée de tems immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières: la loi que *Mahomet* porta de prier cinq fois par jour, était gênante; & cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *kaaba*, & ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiècles. Le *kaaba* paſſait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmael*. Loin d'abolir ce pélérinage, *Mahomet* pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, particuliérement chez les Juifs & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devient par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſur-tout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait

recommandé l'aumône. La mahométanne eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'alcorant ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

Dans toutes ſes ordonnances poſitives, vous ne trouvez rien qui ne ſoit conſacré par les uſages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'eſt-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abſtenir, vous ne trouverez que la défenſe générale à toute une nation de boire du vin, qui ſoit nouvelle & particulière au mahométiſme. Cette abſtinence dont les muſulmans ſe plaignent & ſe diſpenſent ſouvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aiſément la ſanté & la raiſon. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que les hommes voués au ſervice de la divinité, ſe fuſſent abſtenus de cette liqueur. Pluſieurs collèges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient impoſé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour preſque inſupportable à ſes muſulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Boſnie & la Servie. Il ne ſavait pas que les Arabes viendraient un jour juſqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les baſtions de Vienne.

Il en eſt de même de la défenſe de manger du porc, du ſang & de bêtes mortes de maladies; ce ſont des préceptes de ſanté ; le porc ſur-tout eſt une nourriture très-dangéreuſe dans ces climats, auſſi-bien que dans la Paleſtine, qui en eſt voiſine. Quand le mahométiſme s'eſt étendu dans les pays plus froids, l'abſtinence a ceſſé d'être raiſonnable, & n'a pas ceſſé de ſubſiſter.

La prohibition de tous les jeux de haſard eſt peut-être la ſeule loi dont on ne puiſſe trouver d'exemple dans

(*a*) Voyez dans les *queſtions ſur l'Encyclopédie* les articles *Arot* & *Marot*.

aucune religion. Elle reſſemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il ſemble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, ſont ſi auſtères, & ſa doctrine qui eſt ſi ſimple, attirèrent bientôt à ſa religion le reſpect & la confiance. Le dogme ſur-tout de l'unité d'un Dieu, préſenté ſans myſtère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea ſous ſa loi une foule de nations; & juſqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des inſulaires dans l'Océan Indien.

Cette religion s'appella l'*iſlamim*, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de Dieu; & ce ſeul mot devait faire beaucoup de proſélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*iſlamim* s'établit dans plus de la moitié de notre hémiſphère, ce fut par l'enthouſiaſme, par la perſuaſion, & ſur-tout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force ſur les vaincus. *Mahomet* dans ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, faiſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſi-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand ils furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des proſélytes de leurs vainqueurs même, & ces hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulmam. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous diſent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité hiſtorique; le légiſlateur des muſulmans, homme puiſſant & terrible, établit ſes dogmes par ſon courage & par ſes armes; cependant, ſa religion devint indulgente & tolérante. L'inſtituteur divin du chriſtianiſme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & ſa ſainte & douce religion eſt devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Les mahométans ont eu comme nous des ſectes & des diſputes ſcholaſtiques; il n'eſt pas vrai qu'il y ait ſoixante-treize ſectes chez eux; c'eſt une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient ſoixante-dix, les Juifs ſoixante-onze, les chrétiens ſoixante-douze, & que les muſulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir ſoixante-treize. Etrange perfection, & bien digne des ſcholaſtiques de tous les pays!

Les diverſes explications de l'alcoran formèrent chez eux les ſectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle ſert de ſupplément à l'alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, & une quatrième en Tartarie & aux Indes; elles ſont regardées comme également utiles pour le ſalut.

Les hérétiques ſont ceux qui nient la prédeſtination abſolue, ou qui diffèrent des ſonnites ſur quelques points de l'école. Le mahométiſme a eu ſes pélagiens, ſes ſcotiſtes, ſes thomiſtes, ſes moliniſtes, ſes janſéniſtes. Toutes ces ſectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une ſecte faſſe

naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu & des hommes, qu'elle ait un étendard que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Aly*, rivale de la secte d'*Omar*; mais ce n'est que vers le seizième siècle que ce grand schisme s'est établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.



CHAPITRE HUITIEME.

De l'Italie & de l'église, avant CHARLEMAGNE. *Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.*

RIEN n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont Dieu voulut que l'église s'établît, en faisant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux qui en sont les dépositaires, & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de *Jean* s'établissent d'abord dans l'Arabie voisine de Jérusalem; mais les disciples du CHRIST s'étendent par-tout. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expressions de leur philosophie, comme celle de *logos*, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du tems de *Néron*: on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaïque. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encor si obscurs, que ni l'historien *Joseph*, ni *Philon*

n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-Juifs, demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionistes, marcionistes, carpocratiens valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Ces Juifs également rigides & frippons étaient encor dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du tems d'*Auguste*; mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette isle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies Juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire de sandales, faisaient des fables. Ils savaient les noms des anges, de la seconde femme d'*Adam*, & de son précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui, ni les Juifs, ni les chrétiens, n'avaient aucun intérêt à brûler Rome : mais il fallait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques

infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme protégé par les loix autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont authentiques, le christianisme n'y est pas désigné : & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juifs jaloux établis en Espagne, qui abhorraient le christianisme, comme un ennemi né dans leur sein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre l'église naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatisme, l'esclavage des écrivains copistes d'un premier imposteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres dans le premier siècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs assemblées secretes se gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils observaient à la lettre les préceptes de leur maître, *les princes des nations dominent, il n'en sera pas ainsi entre vous : quiconque voudra être le premier sera le dernier*. La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, & ce ne fut que sous *Trajan* qu'il y eut des surveillans *episcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque*, des *presbiteroi*, des *pistoi*, des énergumènes, des cathécumènes. Il n'est question du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers siècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-Juifs, qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il eſt reconnu par tous les vrais ſavans que *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hegeſipe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Eusèbe*. Ils content que *Simon Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellèrent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuciterait un mort, & à qui s'éleverait le plus haut dans l'air; que *Simon Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais depuis *Conſtantin* elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres & du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'eſt celle de *St. Jean de Latran*; c'eſt la première égliſe latine, l'aurait-on dédiée à *Jean* ſi *Pierre* avait été pape.

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé *le pontificat de Damaſe*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon Barjone* à Rome. Le terme de ſiége pontifical, de papauté, attribué à *Pierre* eſt d'un ridicule ſenſible. Quelle ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace Juive,

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encor aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le menſonge ſubjugue l'ignorance.

C'eſt ainſi qu'autrefois les analyſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond* & ſon père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe, depuis le délúge. Il faut avouer que l'hiſtoire, ainſi que la phyſique, n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiècle. La raiſon ne fait que de naître.

Ce qui eſt encor certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine, mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat Romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Don Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappellés. Comment croire *Tertullien*, qui ſur la foi d'*Hegeſipe* rapporte ſérieuſement, que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St. Jude* de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres

& misérables, il cessa la persécution ? S'il eût été possible qu'un empereur Romain craignît des prétendus descendans de *David* quand Jérusalem était détruite, sa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes sur les droits de deux petits-fils de *St. Jude* au royaume de la Palestine, & les ait interrogés ? Voilà malheureusement comme l'histoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Vespasien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point persécuteurs. *Trajan* qui avait renouvellé les défenses portées par la loi des douze tables contre les associations particulières, écrit à Pline : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots essentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent se cacher, se maintenir avec prudence, quoique souvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haïssait, & sur-tout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus superstitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magistrats contr'eux, il criait qu'on les exposât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-seulement défendit à *Fondanus*, proconsul de l'Asie-Mineure, de les persécuter ; mais son ordonnance porte ; *si on calomnie les chrétiens, châtiez sévérement le calomniateur.*

C'est cette justice d'*Adrien* qui a fait si faussement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne poursuivît point les chrétiens pour cause de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le tems d'étendre & de fortifier leur église naissante. Ils tinrent cinq conciles

dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſième. Les autels étaient magnifiques dès le tems de ce troiſième ſiècle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes, étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St. Cyprien* l'avouent; & il faut bien que le repos de l'égliſe ait été long, puiſque ces deux grands hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité & de l'abondance. *St. Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques imitant mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, & raviſſaient des terres par la fraude.* Ce ſont ſes propres paroles: elles ſont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiſſoit ſous les loix romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perſécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raiſons d'état: *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maiſon de *Philippe* ſoupçonné, quoiqu'à tort, d'être chrétien lui-même; *Maximin*, parce qu'ils ſoutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous *Dioclétien*. Non-ſeulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout tems à tous les peuples, ſans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Pluſieurs chrétiens étaient gouverneurs des provinces. *Euſèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait ſa faveur. Enfin il avait épouſé une

chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eſt donc qu'une calomnie fondée ſur l'ignorance. Loin de les perſécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les abattre.

En 303 *Céſar Galérius* qui les haïſſait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'égliſe cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiſcret déchire publiquement l'édit ; on le punit. Le feu conſume quelques jours après une partie du palais de *Galérius* ; on en accuſe les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contr'eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs perſonnes de tous les honneurs.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu juſques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après ſa victoire ſur les Perſes donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perſe, & ſecrets ennemis de l'empire Romain. La ſeule raiſon d'état fut la cauſe de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont ſi rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas ; ils eurent par conſéquent vingt années entières ſous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités ſous lui que pendant deux années ; encor *Lactance*, *Euſèbe*, & l'empereur *Conſtantin* lui-même imputent ces violences au ſeul *Galérius*, & non à *Dioclétien*. Il n'eſt pas en effet vraiſemblable qu'un homme aſſez philoſophe pour renoncer à l'empire, l'ait été aſſez peu pour être un perſécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un ſoldat de fortune ; mais c'eſt cela même qui prouve ſon extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ſes exploits & par ſes loix. Ses actions guerrières furent grandes & ſes loix juſtes. C'eſt à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans leſquels il y a léſion d'outre

moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est.*

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs pussent abuser de cette protection, en trompant leurs debiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait usé de fraude serait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, & son règne comme une *St. Barthelemi* continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avènement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

C'est une fable bien méprisable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire ; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du tems de *Dioclétien* en 287, *Maximien-Hercule César* envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appellée *Thébaine*, composée de six mille six cents hommes tous chrétiens, qui se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte sur des ouï-dire. Quand-même il y aurait eu une légion *Thébaine* ou *Thébéenne*, comment *Maximien-Hercule* aurait-il, comme on le dit,

appellé d'Orient cette légion pour aller appaiſer dans les Gaules une ſédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi ſe ferait-il défait de ſix mille ſix cents bons ſoldats dont il avait beſoin pour aller réprimer cette ſédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens ſans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait maſſacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion réſiſterait aiſément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie dans un tems où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'égliſe, tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouiſſons*, dit Euſèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cents ſoldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, *Euſèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence ? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'évangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien* les deux dernières années de ſon empire, & *Galérius* quelques années encor après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie-Mineure & des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Clore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante, & *Euſèbe* dit que *Maxence* élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Clore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui

le rendit odieux au ſénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence*, ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent *Maxence*, *tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qn'il était véritable empereur, puiſque le ſénat & le peuple Romain l'avaient proclamé.



CHAPITRE NEUVIEME.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables dès le commencement du chriſtianiſme; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes* précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiècles, citent preſque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, juſqu'à Juſtin ne citent que ces apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le huitième chap. épit. 2. s'exprime ainſi : *Le Seigneur dit,* dans ſon évangile; *ſi vous ne gardez pas le petit*, *qui vous confiera le grand*? Or ces paroles ne ſont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Il eſt bien évident que dans les dix ou douze ſectes qui partageaient les chrétiens dès le premier ſiècle un parti ne ſe prévalait pas des évangiles de ſes adverſaires, à moins que ce ne fût pour les combattre; chacun n'apportait en preuves que les livres de ſon parti. Comment donc les pères de notre véritable égliſe, ont-ils pu citer les évangiles qui ne ſont point canoniques? il faut bien que ces écrits fuſſent regardés alors comme authentiques & comme ſacrés.

Ce qui paraîtrait encor plus ſingulier ſi on ne ſavait pas de quels excès la nature humaine eſt capable, c'eſt que dans toutes les ſectes chrétiennes reprouvées par notre égliſe dominante, il ſe ſoit trouvé des hommes, qui aient ſouffert la perſécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouve que trop que le faux zèle eſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zèle eſt martyr de la vérité.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes, que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : « Le Dieu des Juifs leur ayant pro-» mis de leur envoyer ſont Saint du haut du ciel, » qui ſerait leur roi à bien juſte titre, & ayant pro-» mis, qu'il naîtrait d'une vierge, le Dieu de Juifs l'a » envoyé en effet, moi étant préſident en Judée. »

On ſuppoſa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux; on ſuppoſa des lettres de *Sénèque* à *Paul* & de *Paul* à *Sénèque*. On ſuppoſa le teſtament des douze patriarches, qui paſſa très-longtems pour authentique, & qui fut même traduit en grec par *St. Jean Chryſoſtome*. On ſuppoſa le teſtament de *Moyſe*, celui d'*Enoch*, celui de *Joſeph* : on ſuppoſa le célèbre livre d'*Enoch* que l'on regarde comme le fondement de tout le chriſtianiſme : puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on rapporte l'hiſtoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le tems des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de *St. Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoch ſeptième homme après Adam*.

On ſuppoſa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edeſſe, dans le tems qu'Edeſſe n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains.

On ſuppoſa les voyages de *St. Pierre*, l'apocalypſe de *St. Pierre*, les actes de *St. Pierre*, les actes de *St. Paul*, les actes de *Pilate*; on falſifia l'hiſtoire de *Flavien Joſeph*, & on fut aſſez mal-aviſé pour faire dire à ce Juif ſi zélé pour ſa religion juive que JESUS était le CHRIST, le Meſſie.

On écrivit le roman de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien ; d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils ſe chargèrent de reſſuſciter ; de leur combat dans les airs ; du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St. Pierre*. & qui rapportait les réponſes.

On ſuppoſa des vers des ſybilles, qui eurent un cours ſi prodigieux qu'il en eſt encor fait mention dans nos hymnes :

Teſte David cum ſibyllâ.

Enfin on ſuppoſa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit avec les véritables.

Nous avons encor les actes du martyre de *St. André* l'apôtre, qui ſont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus ſavans critiques, de même que les actes du martyre de *St. Clément*.

Euſèbe de Céſarée au quatrième ſiècle recueillit une grande partie de ces légendes. C'eſt-là qu'on voit d'abord le martyre de *St. Jacques* frère ainé de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juifs de Jéruſalem appellaient *Jacques le juſte*. Il paſſait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de ſon frère. Ils le preſsèrent de déclarer que ſon frère était un impoſteur, mais *Jacques* leur répondit : ſachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſouveraine puiſſance de Dieu, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.

Enſuite vient un *Siméon*, couſin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*,

ſœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem. On ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David ;* qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem auſſi-bien que *St. Jude*; que *Trajan*, qui craignait extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon* de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il fallait que ce couſin-germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la 107eme année de notre ère vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* & *St. Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal ? Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle point eſprit impur*. Je m'appelle *porte-Dieu*. Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Vient enſuite une *Ste. Simphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur *Adrien*, dans le tems, qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſécutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en bas, & fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Ste. Félicité & ſes ſept enfans, car il en faut toujours ſept, eſt interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où on ne jugeait jamais perſonne. Le préfet jugeait dans le prétoire ; mais on n'y regarde pas de ſi près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, ſois ferme*, & auſſi-tôt les flammes du bûcher ſe diviſent & forment un beau dais ſur ſa tête ſans le toucher.

Un cabaretier chrétien nommé *St. Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville

d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père Bollandus, *était d'un verd naissant*, *relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré*, s'écria le St. cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vouz avez raison*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques. Allez*, *allez*, reprit Théodote, *je vous en fournirai.* Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les loix romaines; car ces légendes supposent toujours qu'on faisait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulut être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune ivrogne, qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante-onzième année. *Técuse* se jeta à ses pieds, lui montra la *peau flasque de ses cuisses décharnées*, *& toutes ses rides pleines de crasse*, *&c.* cela désarma le jeune homme; le gouverneur indigné que les sept vieilles eussent conservé leur pucellage, les fit sur le champ prêtresses de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de servir toutes nues ces deux déesses, dont pourtant le femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainsi toute nues, & ne pouvant souffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ; aussi-tôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuse *Técuse* apparut la nuit à *St. Théodote*. « Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, sans pen-
» ser à nous. Ne souffrez pas, mon cher *Théodote*,
» que

» que nos corps ſoient mangés par les truites. » *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante il alla au lac avec quelques-uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards *dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme la neige, lui apparurent alors, & lui dirent: Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleſte, armé de toutes pièces qui vous conduira.*

Auſſi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Soziandre* lui-même, à qui Dieu avait ordonné de deſcendre du ciel ſur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il pourſuivit les ſentinelles du lac la lance dans les reins. Les ſentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à ſec, ce qui était l'effet de la pluie; on emporta les ſept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms: c'étaient *Ste. Técuſe, Ste. Alexandra, Ste. Phaine,* hérétiquês, & *Ste. Claudia, Ste. Euphraſie, Ste. Matrone* & *Ste. Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces ſept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes & en combuſtion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait Théodote, *les biens, dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs, il me donne le courage de ſouffrir la queſtion, & bientôt je ſerai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton* pour mettre dans ſa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre; & chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier.

Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de *St. Théodote*. Ils gardaient ſon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra ſi bien qu'il eut le tems d'enlever le corps. Il l'enſevelit & bâtit ſa chapelle. *Eh bien*, lui dit St. Théodote, *t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques*.

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* & *Papebroc*, ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints. Voilà ce qu'un moine nommé *Dom Ruinart* a l'inſolente imbécillité d'inférer dans ſes actes ſincères.

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtiſes dégoûtantes, dont nous ſommes inondés depuis dix-ſept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle eſt ſans doute divine, puiſque dix-ſept ſiècles de friponeries & d'imbécillités n'ont pu la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous mépriſons le menſonge.



CHAPITRE DIXIEME.

Suite de l'établiſſement du chriſtianiſme. Comment CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.*

LE règne de *Conſtantin* eſt une époque glorieuſe pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas beſoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *labarum* dans les nuées, ſans qu'on diſe ſeulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du *labarum* ne pouvaient jamais être bleſſés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*oriflamme* apporté à *Saint-Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne ſervent qu'à donner à la vérité l'air de la

fable. De ſavans antiquaires ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs que la philoſophie déſavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous ſeulement à voir comment Rome ceſſa d'être Rome.

Pour développer l'hiſtoire de l'eſprit humain chez les peuples chrétiens, il fallut remonter juſqu'à *Conſtantin*, & même au-delà. C'eſt une nuit dans laquelle il faut allumer ſoi-même le flambeau dont on a beſoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Céſarée, confident de *Conſtantin*, ennemi d'*Athanaſe*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'hiſtoire de l'égliſe.

Mais qu'on eſt étonné quand on veut s'inſtruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'hiſtoire eccléſiaſtique !

On y trouve, à propos de l'empereur *Conſtantin*, que « Dieu a mis les nombres dans ſon unité, qu'il a » embelli le monde par le nombre de deux, & que » par le nombre de trois il le compoſa de matière & de » forme ; qu'enſuite ayant doublé le nombre de deux, » il inventa les quatre élémens : que c'eſt une choſe » merveilleuſe qu'en faiſant l'addition d'un, de deux, » de trois & de quatre on trouve le nombre de dix, » qui eſt la fin, le terme & la perfection de l'unité ; » & que ce nombre dix ſi parfait multiplié par le nom» bre plus parfait de trois qui eſt l'image ſenſible de » la divinité, il en réſulte le nombre des trente jours » du mois (1).

C'eſt ce même *Eusèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que ſitôt que l'empe-

(1) *Eusèbe*, panégyrique de *Conſtantin*, chap. 4. & 5.

reur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère*, qui chaſſait les Juifs de Rome ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encor que comme un homme de Judée, que le ſénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte d'après *Juſtin* la prétendue ſtatue élevée à *Simon le magicien ;* il prend les Juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'eſt lui qui ſur la foi d'*Hégeſippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par ſon frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des perſonnages très-dangereux, qui avoient un droit tout naturel au trône de *David ;* que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons payſans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le ſeul bien qu'ils poſſédaſſent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était Aſiatique. Il oſe dire que de ſon tems le ſénat de Rome ſacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Eſt-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajan*, aux divins *Antonins* des abominations dont aucun peuple ne ſe ſouillait alors dans le monde connu ?

C'eſt ainſi qu'on écrivait l'hiſtoire dans ces tems où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire Romain. *Grégoire de Tours* ne s'eſt point écarté de cette méthode, & on peut dire que juſqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une hiſtoire bien faite. Mais la groſſiéreté même de tous ces monumens nous fait voir l'eſprit du tems dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas juſqu'aux légendes qui ne puiſſent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conſtantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il eſt évident que le meur-

tre de *Licinius* ſon beau-frère aſſaſſiné malgré la foi des ſermens, *Licinien* ſon neveu maſſacré à l'âge de douze ans, *Maximien* ſon beau-père égorgé par ſon ordre à Marſeille, ſon propre fils *Criſpus* mis à mort après lui avoir gagné des batailles, ſon épouſe *Fauſta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'eſt probablement la raiſon qui fit transférer le ſiège de l'empire à Bizance. On trouve dans le code théodoſien un édit de *Conſtantin*, où il déclare *qu'il a fondé Conſtantinople par ordre de Dieu.* Il feignait ainſi une révélation pour impoſer ſilence aux murmures. Ce trait ſeul pourrait faire connaître ſon caractère. Notre avide curioſité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Conſtantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; ſéjour du trône, mœurs de la cour, uſages, langage, habillemens, adminiſtration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si on penſe qu'il fit tout ſervir à ce qu'il crut ſon intérêt, on ne ſe trompera pas.

De ſavoir s'il fut cauſe de la ruine de l'empire, c'eſt une recherche digne de votre eſprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en tranſportant le trône ſur le Boſphore de Thrace, il poſait dans l'Orient des barrières contre les invaſions des barbares qui inondèrent l'empire ſous ſes ſucceſſeurs, & qui trouvèrent l'Italie ſans défenſe. Il ſemble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Conſtantinople s'éleva. Ce ſerait une étude curieuſe & inſtructive que l'hiſtoire politique de ces tems-là. Nous n'avons guère que des ſatyres & des panégyriques. C'eſt quelquefois par les panégyriques mêmes qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Conſtantin* pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces dans les jeux du cirque tous les chefs des Francs avec tous les

prisonniers qu'il avait faits dans une expédition sur le Rhin. C'est ainsi que furent traités les prédécesseurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été assez lâches pour louer des actions cruelles, constatent au moins ces actions, & les lecteurs sages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé sur l'histoire de cette révolution, est ce qui regarde l'établissement de l'église & ses troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne fut sur le trône, que la sainteté en fut profanée par les chrétiens qui se livrèrent à la soif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contr'eux; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximien*, ils firent périr dans les tourmens ses fils & ses parens. Les querelles au sujet de la *consubstantiabilité du verbe* troublèrent le monde & l'ensanglantèrent. Enfin, *Ammian Marcellin* dit que *les chrétiens de son tems se déchiraient entr'eux comme des bêtes féroces*. Il y avait de grandes vertus qu'*Ammian* ne remarque pas: elles sont presque toujours cachées, sur-tout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'église de Rome fut préservée de crimes & de ces malheurs; elle ne fut d'abord ni puissante, ni souillée; elle resta long-tems tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple qui la méprisait. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cents temples grands ou petits dédiés aux dieux *majorum & minorum gentium*. Ils subsistèrent jusqu'à *Théodose*; & les peuples de la campagne persistèrent long-tems après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui fit donner aux sectateurs de l'ancienne religon le nom de *païens*, *pagani*, du nom de bourgades appellées *pagi*, dans lesquelles on laissa subsister l'idolâtrie, jusqu'au huitième siècle; de sorte que le nom de païen ne signifie que paysan vilageois.

On sait assez sur quelle imposture est fondée la do-

nation de *Conſtantin* ; (*a*) mais on ne ſait point aſſez combien cette impoſture a été long-tems accréditée. Ceux qui la niaient, furent ſouvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eut des hommes brûlés à Strasbourg pour avoir combattu cette erreur.

Conſtantin donna en effet, non au ſeul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'égliſe de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille ſous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur enſuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient beſoin. Les miſſions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe payenne, les évêques chaſſés de leurs ſiéges, auxquels ils donnèrent un aſyle, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la néceſſité d'être très-riches. Le crédit de la place ſupérieur aux richeſſes, fit bientôt du paſteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus conſidérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce myſtère ; l'ambition le brigua. On ſe diſputa la chaire ; il y eut deux antipapes dès le milieu du quatrième ſiècle, & le conſul *Prétextat* idolâtre diſait en 466, *Faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit ou l'intrigue dans des circonſtances favorables. Jamais aucun paſteur de l'égliſe n'eut la juriſdiction contentieuſe, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *abdico.* Les empereurs reſtèrent les juges ſuprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Conſtantin* à Nicée reçut & jugea les accuſations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *Souverain Pontife* reſta même attaché à l'empire.

(*a*) Voyez le contenu de cette donation prétendue dans l'hiſtoire du chriſtianiſme par *Malle.* Elle commence par ces mots : *Nous avec nos ſatrapes.* C'eſt un moment curieux.

CHAPITRE ONZIÈME.

Cause de la chûte de l'empire Romain.

SI quelqu'un avait pu affermir l'empire, ou du moins retarder sa chûte, c'était l'empereur *Julien*. Il n'était point un soldat de fortune comme les *Dioclétiens*, & les *Théodoses*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne fut plus équitable, & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer, que l'empire eut moins chancélé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès* nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns venus du nord de la Chine aient passé les Palus-Méotides à gué, à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux comme des troupeaux de moutons, des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le sont encore aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général de *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils sur les bords du Danube dès qu'ils virent paraître les

Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignaſſent les recevoir? Et comment, dès qu'ils furent paſſés, ravagèrent-ils tout juſqu'aux portes de Conſtantinople à main armée?

Tout cela reſſemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il eſt bien plus vraiſemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations, les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme *Marius* avait extérminé le Cimbres? C'eſt qu'il ne ſe trouvait point de *Marius*, c'eſt que les mœurs étaient changées, c'eſt que l'empire était partagé entre les ariens & les athanaſiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courſes du cirque & les trois hypoſtaſes. L'empire Romain avait alors plus de moines que de ſoldats, & ces moines couraient en troupes de, ville en ville, pour ſoutenir ou pour détruire la conſubſtantiabilité du verbe. Il y en avait ſoixante-dix mille en Egypte.

Le chriſtianiſme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire: car non-ſeulement les ſectes nées dans ſon ſein ſe combattaient avec le délire des querelles théologiques; mais toutes combattaient encor l'ancienne religion de l'empire; religion fauſſe, religion ridicule ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiècles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortentius* & des *Cicérons* aux *Cyrilles*, aux *Grégoires*, aux *Ambroiſes*, tout fut perdu; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire Romain ait ſubſiſté encor un peu de tems.

Théodose, qu'on appelle *le grand Théodose* paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome en contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce Goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon anti-chambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius* qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces tems. La première ; qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant ; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complette.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout, de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand, & les empereurs *Théodoſe*, & *Valentinien III.* ſi petits, que la princeſſe *Honoria*, ſœur de *Valentinien III.* lui propoſa de l'épouſer. Elle lui envoya ſon anneau pour gage de ſa foi ; mais avant qu'elle eût réponſe d'*Attila*, elle était déjà groſſe de la façon d'un de ſes domeſtiques.

Lors qu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon* évêque de Rome vint mettre à ſes pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III.* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce Hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de *St. Pierre* & de *St. Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes qui étaient viſiblement les

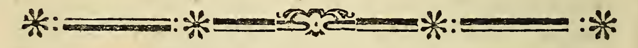
deux glaives de l'évêque de Rome. Cette manière d'écrire l'hiftoire a duré chez les chrétiens jufqu'au feizième fiècle fans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que faifaient cependant les empereurs? Ils affemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partifans d'*Athanafe*, tantôt pour les donatiftes; & ces difputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genferic* la fubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neftorius* & de *Cyrille*, pour les fubtilités d'*Eutichès*, & la plupart des articles de foi fe décidaient quelquefois à grands coups de bâtons, comme il arriva fous *Théodofe fecond* dans un concile convoqué par lui à Ephèfe, concile qu'on appelle encor aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'efprit de ces malheureux tems, fouvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodofe fecond* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce Céfar fut obligé de fe faire relever de l'excommunication par le patriarche de Conftantinople.

Pendant ces troubles-là même les Francs envahiffaient la Gaule; les Vifigoths s'emparaient de l'Efpagne; les Oftrogoths fous *Théodofe* dominaient en Italie, bientôt après chaffés par les Lombards. L'empire Romain du tems de *Clovis* n'exiftait plus que dans la Grèce, l'Afie-Mineure & dans l'Egypte, tout le refte était la proie des barbares; Scythes, Vandales & Francs fe firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes affujetties par eux: car il ne faut pas croire que ces barbares fuffent fans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes font à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais il n'en furent que plus inhumains. Le jéfuite *Daniel*, hiftorien français, qui déguife tant de chofes, n'ofe diffimuler que *Clovis* fut beaucoup plus fan-

guinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptême, que tandis qu'il était payen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouissent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son père, après quoi il fit massacrer le fils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.



CHAPITRE DOUZIEME.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules, quand le célèbre *Théodoric* non moins puissant que fut depuis *Charlemagne*, eut établi le siége de son empire à Ravenne au commencement de notre sixième siècle, sans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger; il exerça sur les Romains précisément la même autorité que les *Césars*, conservant le sénat, laissant subsister la liberté de religion, soumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, présidant par ses commissaires aux élections des évêques, défendant la simonie, appaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire épiscopale; il nomma le pape *Simmaque*, & ce pape *Simmaque* étant accusé, il le fit juger par ses *Missi Dominici*.

Atalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui fut observé; édit rédigé par *Cassiodore* son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la

règle de *St. Benoît*; édit auquel le pape *Jean II.* se soumit sans difficulté.

Quand *Bélizaire* vint en Italie, & qu'il la remit sous le pouvoir impérial, on sait qu'il exila le pape *Silverius*, & qu'en cela il ne passa point les bornes de son autorité, s'il passa celles de la justice. *Bélizaire*, & ensuite *Narsès* ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des sauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Albouin* fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage grossier, & leurs mœurs encor plus agrestes. La nation Lombarde était d'abord composée de payens & d'ariens. Leur roi *Rotharis* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions; de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encor dans les villages.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénevent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'église romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfet de Rome, & aux sénateurs qu'on appellait encor *pères conscripts*. L'apparence du gouvernement municipal sub-

ſiſtait toujours dans cette ancienne capitale ſi déchue, & les ſentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils ſe ſoutenaient par l'exemple de Veniſe, république fondée d'abord par la crainte & par la miſère, & bientôt élevée par le commerce, & par le courage. Veniſe était déjà ſi puiſſante, qu'elle rétablit au huitième ſiècle l'exarque *Scholaſticus* qui avait été chaſſé de Ravenne.

Quelle était donc aux ſeptième & huitième ſiècles la ſituation de Rome ? Celle d'une ville malheureuſe, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaiſſant toujours les empereurs pour ſes maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la déſolation de la ville. Ils en étaient ſouvent les conſolateurs & les pères, mais toujours ſujets ; ils ne pouvaient être conſacrés qu'avec la permiſſion expreſſe de l'exarque. Les formules par leſquelles cette permiſſion était demandée & accordée, ſubſiſtent encor. Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *ſa béatitude* auprès du gouverneur, enſuite le pape envoyait à ce métropolitain ſa profeſſion de foi.

Le roi Lombard *Aſtolphe* s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, *Aſtolphe* prétendit avoir Rome par le droit de ſa conquête. Le pape *Etienne II.* ſeul défenſeur des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme.* Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs Grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce tems aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin premier*; mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des tems d'anarchie que les papes aient obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit, & tout tombe avec le tems.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire Romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on reſſemble à un voyageur, qui au ſortir d'une ville ſuperbe ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ſes ſages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère, on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéatres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont Taurus, ſont couverts d'eaux croupiſſantes. La même révolution ſe fait dans les eſprits, & *Grégoire de Tours*, le moine de St. Gal *Frédegaire*, ſont nos *Polybe* & nos *Tite-Live*. L'entendement humain s'abrutit dans les ſuperſtitions les plus lâches & les plus inſenſées. Ces ſuperſtitions ſont portées au point que des moines deviennent ſeigneurs & princes. Ils ont des eſclaves & ces eſclaves n'oſent pas même ſe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliſſement juſqu'au ſeizième ſiècle, & n'en ſort que par des convulſions terribles.

CHAPITRE TREIZIEME.

Origine de la puiſſance des papes. Digreſſion ſur le ſacre des rois. Lettre de St. Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétendues donations au St. Siége.

IL n'y a que trois manières de ſubjuguer les hommes, celle de les policer en leur propoſant des loix, celle d'employer la religion pour appuyer ces loix, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre; je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonſtances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encor ſont-ils ſuſpects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Albouin*, *Alaric*, ſe ſervirent de la troiſième; les papes employèrent la ſeconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit ſur Rome, que *St. Auguſtin* n'en aurait eu, par exemple, à la ſouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St. Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit, ſur ce qu'une de ſes épîtres eſt datée de Babylone, quand même il eût été évêque de Rome, dans un tems où il n'y avait certainement aucun ſiége particulier, ce ſéjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Céſars*; & nous avons vu que les évêques de Rome ne ſe regardèrent pendant ſept cents ans que comme des ſujets.

Rome tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos: elle l'aurait goûté ſi elle avait pu dès-lors être gouvernée par ſon évêque, comme le furent depuis tant de

villes

villes d'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encor reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III.* recourut le premier à la protection des Francs contre les Lombards, & contre les empereurs. *Zacharie* son successeur, animé du même esprit, reconnut *Pepin* ou *Pipin*, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape, quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite; & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III.* appella *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appellait *Sacre.* C'était une imitation d'un appareil judaïque. *Samuel* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül.* Les rois Lombards se faisaient aussi sacrer; les ducs de Bénevent même avaient adopté cet usage. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi Goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont pas renouvellée.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'Anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant

long-tems voyagé en Lombardie, le ſacra ſuivant l'uſage de ce pays.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Mayence par *Carloman*, frère de l'uſurpateur *Pepin*, ſans aucun concours du pape, ſans que la cour Romaine influât alors ſur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs. Rien ne vous convaincra plus que toutes les loix civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le tems les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême, & ne l'avaient pas. Les papes ſous le joug des rois Lombards auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France au premier Franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui; il y paraît bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveller ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de *St. Denis* : ce fait paraît ſingulier; on ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de *St. Denis*, chez qui ſe faiſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue ſur la tête d'un Franc, par un évêque Romain, qu'à l'huile répandue par un miſſionnaire de Mayence, & que le ſucceſſeur de *St. Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome: car *Innocent III.* couronna depuis, & ſacra *Louis le Jeune* à Rheims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-tems qu'il

régnait quand il fut baptifé. S'il avait reçu l'onction royale, fes fucceffeurs auraient adopté une cérémonie fi folemnelle, devenue bientôt néceffaire. Aucun ne fut facré jufqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de *St. Denis*.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis* que l'archevêque de Reims *Hincmar* écrivit qu'au facre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une phiole qu'on appelle la *fainte ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de facrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le tems, comme tous les autres ufages : & ces prélats long-tems après facrèrent tous les rois, depuis *Philippe I.* jufqu'à *Henri IV.* qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *St. Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St. Remi*.

Il eft vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles femblent ajouter à la vénération des peuples.

Il n'eft pas douteux que cette cérémonie du facre, auffi-bien que l'ufage d'élever les rois Francs, Goths & Lombards fur un bouclier, ne vinffent de Conftantinople. L'empereur *Cantacusène* nous apprend lui-même que c'était un ufage immémorial d'élever les empereurs fur un bouclier foutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche ; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'églife, & le patriarche faifait le figne de la croix fur fa tête, avec un plumaffau trempé dans de l'huile bénite ; les diacres apportaient la couronne. Le principal officier, ou le prince du fang impérial le plus proche, mettait la couronne fur la tête du nouveau Céfar. Le patriarche & le peuple criaient, *Il en eft digne*. Mais au facre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi ?* Et enfuite le roi fait ferment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie ; il défendit aux Français, ſous peine d'excommunication, de ſe donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chaſſé de ſa patrie, & ſuppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des loix, ſa politique prenait une autorité qui aſſurait celle de *Pepin* ; & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laiſſait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'eſt pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les eſprits un ſi grand reſpect pour la cérémonie faite par le pape à St. Denis, qu'*Eginhart* ſecretaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne.*

Tous ces événemens ne ſont qu'un tiſſu d'injuſtice, de rapine, de fourberie. Le premier des domeſtiques d'un roi de France dépouillait ſon maître *Hilderic III.* l'enfermait dans le couvent de St. Bertin, tenait en priſon le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome conſacrer ce brigandage.

On croirait que c'eſt une contradiction que ce pape fût venu en France ſe proſterner aux pieds de *Pepin*, & diſpoſer enſuite de la couronne : mais non ; ces proſternemens n'étaient regardés alors que comme le ſont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien uſage de l'Orient. On ſaluait les évêques à genoux ; les évêques ſaluaient de même les gouverneurs de leurs diocèſes. *Charles* fils de *Pepin* avait embraſſé les pieds du pape *Etienne* à St. Maurice en Valais : *Etienne* embraſſa ceux de *Pepin.* Tout cela était ſans conſéquence. Mais peu-à-peu les papes attribuèrent à eux ſeuls cette marque de reſpect. On prétend que le pape *Adrien I.* fut celui qui

exigea qu'on ne parût jamais devant lui sans lui baiser les pieds. Les empereurs & les rois se soumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable aux peuples.

On nous dit que *Pepin* passa les monts en 754, que le Lombard *Astolphe* intimidé par la seule présence du Franc, céda aussi-tôt au pape tout l'exarcat de Ravenne, que *Pepin* repassa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Astolphe* au lieu de donner Ravenne au pape, mit le siége devant Rome. Toutes les démarches de ces tems-là étaient si irrégulières, qu'il se pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarcat de Ravenne qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la faire exécuter. Cependant il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présens. Rien n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anastase*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, mais les meilleurs publicistes d'Allemagne la réfutent aujourd'hui.

Il régnait alors dans les esprits un mélange bizarre de politique & de simplicité, de grossiéreté & d'artifice, qui caractérise bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St. Pierre*, adressée du ciel à *Pepin* & à ses enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici; « *Pierre* » appellé apôtre par JESUS-CHRIST fils du Dieu vi- » vant, &c... Comme par moi toute l'église catholique, » apostolique, romaine, mère de toutes les autres » églises, est fondée sur la pierre, & afin qu'*Etienne* » evêque de cette douce église romaine, & que la » grace & la vertu soient pleinement accordées du » Seigneur notre Dieu pour arracher l'église de Dieu

» des mains des perſécuteurs. A vous excellens *Pepin*, » *Charles* & *Carloman* trois rois, & à tous ſaints » évêques & abbés, prêtres & moines, & même aux » ducs, aux comtes, & aux peuples, moi *Pierre* apô- » tre, &c. je vous conjure, & la vierge *Marie* qui » vous aura obligation, vous avertit, & vous com- » mande, auſſi-bien que les trônes, les dominations... » Si vous ne combattez pour moi, je vous déclare » par la Ste. Trinité & par mon apoſtolat, que vous » n'aurez jamais de part au paradis. »

La lettre eut ſon effet. *Pepin* paſſa les Alpes pour la ſeconde fois. Il aſſiégea Pavie, & fit encor la paix avec *Aſtolphe*. Mais eſt-il probable qu'il ait paſſé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *St. Pierre* dans ſa lettre ne parle-t-il pas d'un fait ſi important? Pourquoi ne ſe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poſſeſſion de l'exarcat? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expreſſément?

Tout ce qui eſt vrai, c'eſt que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours ſubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie ſoit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, ſubſiſtaient; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait priſe ſans doute; & s'il conclut un traité avec *Aſtolphe*, c'eſt qu'il y fut obligé. Uſurpateur de la France, il n'y était pas affermi. Il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gaſcogne, dont les droits ſur ces pays valaient mieux que les ſiens ſur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y ſoutenir ſon uſurpation?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru.

On eſt donc réduit à douter. C'eſt le parti qu'il faut prendre ſouvent en hiſtoire comme en philoſophie. Le ſaint Siége d'ailleurs n'a pas beſoin de ces titres équivoques ; le tems lui a donné des droits auſſi réels ſur ſes états, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés, qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolette, dans les Gaules, en Sicile, & juſques dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette iſle au huitième ſiècle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans les pays de la Romagne, & qu'on l'appella le patrimoine de l'exarcat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſupposèrent dans des tems de ténèbres ; que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape ſur la fin du huitième ſiècle prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnoie qui fut frapppée en ſon nom (ſi cette monnoie fut en effet fabriquée de ſon tems) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encor cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur Grec pour ſon ſouverain. On pouvoit très-bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome ; ils ſont au bout de deux ſiècles à la tête d'un troupeau conſidérable. Ils ſont riches & reſpectés ſous *Conſtantin* ; ils deviennent patriarches de l'Occident ; ils ont d'im-

menſes revenus & des terres ; enfin ils deviennent de grands ſouverains ; mais c'eſt ainſi que tout s'eſt écarté de ſon origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient ſur leurs trônes des Goths, des Tartares & des Turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la tranſlation de l'empire, il eſt néceſſaire de vous faire une idée de l'egliſe de l'Orient. Les diſputes de cette égliſe ne ſervirent pas peu à cette grande révolution.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Etat de l'égliſe en Orient avant CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.*

QUE les uſages de l'égliſe grecque & de la latine aient été différens comme leurs langues ; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix n'aient pas été les mêmes ; que les Grecs priaſſent debout, & les Latins à génoux, ce n'eſt pas ce que j'examine. Ces différentes coutumes ne mirent point aux priſes l'Orient & l'Occident ; elles ſervaient ſeulement à nourrir l'averſion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs ſurtout qui n'ont jamais reçu le baptême que par immerſion, en ſe plongeant dans les cuves des baptiſtères, haïſſaient les Latins, qui en faveur des chrétiens ſeptentrionaux introduiſirent le baptême par aſperſion. Mais ces oppoſitions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel ſujet de diſcorde dans l'Occident, fut inconnue aux égliſes d'Orient. Les évêques ſous les yeux du maître reſtèrent ſujets ; mais d'autres querelles non moins funeſtes y

furent excitées par ces diſputes interminables, nées de l'eſprit ſophiſtique des Grecs & de leurs diſciples.

La ſimplicité des premiers tems diſparut ſous le grand nombre de queſtions que forma la curioſité humaine; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit & les hommes voulant tout ſavoir, chaque myſtère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du ſang.

C'eſt une choſe très-remarquable, que de près de quatre-vingts ſectes qui avaient déchiré l'égliſe depuis ſa naiſſance, aucune n'avait eu un Romain pour auteur, ſi on excepte *Novatian*, qu'à peine encor on peut regarder comme un hérétique. Aucun Romain dans les cinq premiers ſiècles ne fut compté ni parmi les pères de l'égliſe, ni parmi les héréſiarques. Il ſemble qu'Ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome il n'y en eut qu'un ſeul qui favoriſa un de ces ſyſtêmes condamnés par l'égliſe; c'eſt le pape *Honorius I.* On l'accuſe encor tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir ſa mémoire; mais ſi on ſe donne la peine de lire ſa fameuſe lettre paſtorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-ſage. *Nous confeſſons*, dit-il, *une ſeule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autoriſent à penſer autrement: mais de ſavoir ſi à cauſe des œuvres de divinité & d'humanité qui ſont en lui, on doit entendre une opération ou deux, c'eſt ce que je laiſſe aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.*

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les diſputes des Grecs étaient des diſputes de mots, & qu'on aurait dû aſſoupir ces querelles de ſophiſtes dont les ſuites ont été ſi funeſtes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'égliſe eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on ſavoir ſi le fils était

consubstantiel au père, ou seulement de même nature, ou d'une nature inférieure? Le monde chrétien fut partagé; la moitié persécuta l'autre, & en fut persécutée. Voulut-on savoir si la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU, ou de JESUS? Si le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne? Toutes ces disputes, nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans le paganisme; la raison en est, que les payens, dans leurs erreurs grossières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles; encor moins les séculiers, ne s'assemblaient jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitième siècle on agita dans les églises d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moyse* l'avait expressément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais souffert d'images dans leurs assemblées.

Peu-à-peu la coutume s'introduisit par-tout d'avoir chez soi des crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confesseurs. Il n'y avait point encor d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui sur-tout dans ces climats a besoin d'objets sensibles, s'excitait à la piété.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 *St. Epiphane* arracha d'une église de Syrie une image de-

vant laquelle on priait. Il déclara que la réligion chrétienne ne permettait pas ce culte : & sa sévérité ne causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le peuple, toujours grossier, ne distingua point Dieu & les images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux sortiléges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-seulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes & des savans.

En 727 l'empereur *Léon* l'Isaurien voulut, à la persuasion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures. Il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST avec celles des saints; en ôtant ainsi tout-d'un-coup au peuples les objets de leur culte, il les révolta ; on désobéit : il persécuta; il devint tyran, parce qu'il avait été imprudent.

Il est honteux pour notre siècle qu'il y ait encor des compilateurs qui répètent cette ancienne fable, que deux Juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolit le culte des images; comme s'il eût importé à des Juifs que les chrétiens eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croient qu'on peut ainsi prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui est passé.

Son fils, *Constantin Copronyme*, fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cent trente-huit évêques; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises, & sur-tout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appellait que les abominables; mais il ne put y réussir : ces moines, déjà

fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs ſaints.

Les papes *Grégoire II.* & *III.* & leurs ſucceſſeurs, ennemis ſecrets des empereurs, & oppoſés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces ſortes d'excommunications, depuis ſi fréquemment & ſi légérement employées. Mais ſoit que ce vieux reſpect pour les ſucceſſeurs des *Céſars* contînt encor les métropolitains de Rome, ſoit plutôt qu'ils viſſent combien ces excommunications, ces interdits, ces diſpenſes du ſerment de fidélité ſeraient mépriſées dans Conſtantinople, où l'égliſe patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728, & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images ſerait excommunié, ſans rien de plus, & ſans parler de l'empereur. Ils ſongèrent dès-lors plus à négocier qu'à diſputer. *Grégoire II.* ſe rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple ſoulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III.* ſe conduiſit ſuivant les mêmes principes. Quelques auteurs Grecs poſtérieurs voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Gregoire II.* excommunia & dépoſa l'empereur, & que tout le peuple Romain reconnut *Gregoire II.* pour ſon ſouverain. Ces Grecs ne ſongeaient pas que les papes qu'ils voulaient faire regarder comme des uſurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puiſſance des ſuffrages du peuple Romain. Ils euſſent été ſouverains de Rome à plus juſte titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai, que les Romains menacés par *Léon* l'Iſaurien, preſſés par les Lombards, euſſent élu leur évêque pour ſeul maître, quand ils avaient beſoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un ſi beau droit au rang des *Céſars*, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*.

CHAPITRE QUINZIEME.

De CHARLEMAGNE. *Son ambition, ſa politique. Il dépouille ſes neveux de leurs états. Oppreſſion & converſion des Saxons, &c.*

LE royaume de *Pepin* ou *Pipin*, s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karle* ſon fils, que nous reſpectons ſous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette ſucceſſion toute entière ; car un de ſes frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monaſtère de *St. Sylveſtre.* Une eſpèce de piété qui ſe mêlait à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un prince dans le cloître ; ainſi *Rachis*, roi des Lombards, un *Carloman*, frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avait pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait preſque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puiſſans, reſpectés ; c'étaient des aſiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paiſible. Bientôt après ces aſiles furent les priſons des princes détrônés.

La réputation de *Charlemagne* eſt une des plus grandes preuves que les ſuccès juſtifient l'injuſtice & donnent la gloire. *Pepin* ſon père avait partagé en mourant ſes états entre ſes deux enfans, *Karlman* ou *Carloman*, & *Karl.* Une aſſemblée ſolemnelle de la nation avait ratifié le teſtament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suiſſe & l'Alſace, & quelques pays circonvoiſins. *Karl* ou *Charles* jouiſſait de tout le reſte. Les deux frères furent toujours en méſintelligence. *Carloman* mourut ſubitement, & laiſſa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine. La mère fut obligée de fuir avec ſes enfans chez le roi des Lombards *Deſiderius*, que nous nommons *Didier*, ennemi na-

turel des Francs, était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïssait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les états que posséda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis rendaient hommage, & payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste état, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre, conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie, faible & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains septentrionaux étaient alors appellés Saxons. On connaissait sous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véser, & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient payens, ainsi que tout le Septentrion. Leurs mœurs & leurs loix étaient les mêmes que du tems des Romains. Chaque canton se gouvernait en république; mais ils élisaient un chef pour la guerre. Leurs loix étaient simples comme leurs mœurs, leur religion grossière : ils sacrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la divinité, ainsi que tant d'autres nations; car c'est le caractère des barbares, de croire la divinité malfaisante : les hommes font Dieu à leur image. Les Francs quoique déjà chrétiens, eurent sous *Theodebert* cette superstition horrible : ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainsi que les Juifs, avaient commis ces sacriléges par piété.

D'ailleurs les Saxons avaient conſervé les anciennes mœurs germaniques, leur ſimplicité, leur ſuperſtition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient ſur-tout gardé l'eſprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce ſont eux qui ſous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait enſuite défaits.

Une partie de ces peuples vers le cinquième ſiècle, appellée par les Bretons inſulaires contre les habitans de l'Ecoſſe, ſubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoſſe, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà paſſé au troiſième ſiècle; car au tems de *Conſtantin*, les côtes de cette iſle étaient appellées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, & le plus grand guerrier de ſon ſiècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les aſſujettir pleinement. Leur pays n'avait point encor ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goſlar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes; elles ne le furent que ſous *Henri l'Oiſeleur*. Point de richeſſes accumulées par une longue induſtrie, nulle ville digne de l'ambition d'un uſurpateur. Il ne s'agiſſait que d'avoir pour eſclave des millions d'hommes qui cultivaient la terre ſous un climat triſte, qui nourriſſaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux, & de quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux, & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils ſur eux? Le même droit que ces Saxons avaient eu ſur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la diſcipline, avait rendu les Romains

vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plupart de ces peuples était ce fameux *Vitikind*, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesses. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg ; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans ; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu *Tanfana*, principe universel ; si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au dieu *Irminsul* ; soit que ce dieu fût celui de la guerre, l'*Ares* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au fameux *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus* & vengeur de la liberté germanique.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce

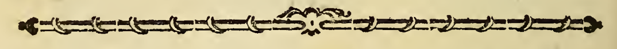
Ce prince accourt : il défait à ſon tour *Vitikind ;* mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général ; & ſur la nouvelle qu'ils l'ont laiſſé retourner en Dannemarck, il fait maſſacrer quatre mille cinq cents priſonniers au bord de la petite rivière d'Alre. Si ces priſonniers avaient été des ſujets rebelles, un tel châtiment aurait été une ſévérité horrible ; mais traiter ainſi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs loix, c'eſt l'action d'un brigand, que d'illuſtres ſuccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encor trois victoires avant d'accabler ces peuples ſous le joug. Enfin, le ſang cimenta le chriſtianiſme & la ſervitude. *Vitikind* lui-même, laſſé de ſes malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, & de vivre déſormais tributaire de ſon vainqueur.

Charles pour mieux s'aſſurer du pays, tranſporta environ dix mille familles Saxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe qui tranſporte ainſi des peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun ſouverain qui établiſſe ainſi des colonies ſuivant l'ancienne méthode romaine ; c'eſt la preuve de la politique & de l'excès du deſpotiſme, de contraindre ainſi des hommes à quitter le lieu de leur naiſſance, *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des eſpions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne ſont cruels que dans la guerre ; la paix amène des mœurs & des loix plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des loix qui tenaient de l'inhumanité de ſes conquêtes.

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, obſervons comment il ſe conduiſit avec les Arabes d'Eſpagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on

vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragosse, nommé *Ibnal Arabi*, c'est-à-dire, *Ibnal* l'Arabe, en 778 vient jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince Français prit le parti de ce musulman; mais il se donna bien de garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens même de ces montagnes, mêlés aux musulmans. C'est-là que périt *Roland* son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onzième siècle, sous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'ensuite l'imagination de l'*Arioste* a embellies. On ne sait point en quel tems *Charles* essuya cette disgrace; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut tenir, & règle son ambition sur les conjectures qui la favorisent.



CHAPITRE SEIZIEME.

CHARLEMAGNE, *empereur d'Occident.*

C'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle; l'église de Rome, & toutes les églises sur lesquelles elle influait; les moines; déjà puissans, les peuples, déjà gouvernés par eux, tout appellait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né Romain, homme d'un génie adroit & ferme,

applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi Lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-sœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Les mœurs & les loix de ce tems-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épousé cette fille du roi Lombard dans le tems qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. *Grégoire de Tours* rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plus d'une épouse. *Charles* répudie la fille de *Didier* sans aucune raison, sans aucune formalité.

Le roi Lombard qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambassadeurs pour gagner du tems. Il redemande au roi de Lombardie sa belle-sœur & ses deux neveux. Non-seulement *Didier* refuse ce sacrifice, mais il veut faire sacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève, tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays souscrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le Mont-Cenis, il entre dans la Lombardie. *Didier* après quelques défaites s'enferme dans Pavie sa capitale; *Charlemagne* l'y assiége au milieu de l'hiver. La ville, réduite à l'extrémité, se rend après un siége de six mois. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puissance Romaine, & qui avaient substitué leurs loix à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire Romain, détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne*

enferma ; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

La belle-sœur de *Charles* & ses deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les historiens ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monastère, ou mis à mort.

Charlemagne n'osait pas encor se faire souverain de Rome ; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde encor dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toujours à Rome, au nom de l'empereur Grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection. C'était l'usage que le sénat écrivît à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un : *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la tiare ; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne prit, ainsi que *Pepin*, le titre de *Patrice*, que *Théodoric*, & *Attila* avaient aussi daigné prendre ; ainsi ce nom d'empereur, qui dans son origine ne désignait qu'un général d'armée, signifiait encor le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était, on le respectait, on craignait de l'usurper ; on n'affectait que celui de *Patrice*, qui autrefois voulait dire sénateur Romain.

Les papes déjà très-puissans dans l'église, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat, dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contr'eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat, remplissaient Rome de confusion.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III.* son successeur, élu pape selon l'usage par le peuple & le clergé Romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui: on traîne en prison; on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade; il vient se jeter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III.* le proclame empereur d'Occident pendant la messe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné, mais il n'en fait pas moins valoir l'autorité de son nouvel empire. Ces droits étaient légitimes, puisqu'enfin les suffrages de tout un peuple sont le premier des droits.

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines Francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin*. D'un côté un Franc, de l'autre une famille thrace partagent l'empire Romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encor que *Charles* avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarcat de Ravenne; qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue, les duchés de Spolette & de Bénevent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *St. Pierre* & de *St. Paul.*

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin*. On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au tems

d'*Innocent III.* S'ils avaient eu l'exarcat, ils auraient été ſouverains de Ravenne & de Rome; mais dans le teſtament de *Charlemagne* qu'*Eginhart* nous a conſervé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des préſens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corſe, ni la Sardaigne qu'il ne poſſédait pas, ni le duché de Bénevent, dont il avait à peine la ſouveraineté, encor moins Veniſe qui ne le reconnaiſſait pas pour empereur. Le duc de Veniſe reconnaiſſait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*hippatos*. Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolette & de Bénevent; mais ces patrimoines ne ſe peuvent entendre que des domaines que le papes poſſédaient dans ces deux duchés *Grégoire VII.* lui même avoue dans ſes lettres que *Charlemagne* donnait douze cents livres de penſion au St. Siége. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'il eût donné un tel ſecours à celui qui aurait poſſédé tant de belles provinces. Le St. Siége n'eut Bénevent que long-tems après, par la conceſſion qu'on croit que l'empereur *Henri le Noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette conceſſion ſe réduiſit à la ville, & ne s'étendit point juſqu'au duché. Il ne fut point queſtion de confirmer le don de *Charlemagne*.

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'eſt que du tems de *Charlemagne*, les papes obtinrent en propriété une partie de la marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici ſur quoi je pourrais me fonder. Lorſque l'empire d'Occident ſe renouvella dans la famille des *Othons* au dixième ſiècle, *Othon III.* aſſigna particulièrement au St. Siége la marche d'Ancone, en confirmant toutes les conceſſions faites à cette égliſe: on prétend que l'acte eſt faux. Il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette mar-

che, & que les troubles ſurvenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'il perdirent enſuite le domaine utile de ce petit pays ſous l'empire de la maiſon de Souabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés preſque de tout, comme pluſieurs autres ſouverains. Qu'il nous ſuffiſe de ſavoir qu'ils poſsèdent aujourd'hui la ſouveraine é reconnue d'un pays de cent quatre-vingt grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia juſqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours, & ſouvent combattre pour s'aſſurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameuſe par ſon courage & par ſes crimes, qui avait fait mourir ſon fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne*; mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'épouſer, & réunir les deux empires. Tandis qu'on ménageait ce mariage, une révolution chaſſe *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que l'empire d'Occident. Il ne poſſéda preſque rien dans les Eſpagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien ſur les côtes d'Afrique. Tout le reſte était ſous ſa domination.

S'il eût fait de Rome ſa capitale, ſi ſes ſucceſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſur-tout ſi l'uſage de partager ſes états à ſes enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaſte corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ſes deſcendans.

Il n'avait point de capitale : ſeulement Aix-la-Chapelle était le ſéjour qui lui plaiſait le plus. Ce fut-là qu'il donna des audiences, avec le faſte le plus impoſant, aux ambaſſadeurs des califes, & à ceux de Conſtantinople. D'ailleurs, il était toujours en guerre ou en voyage, ainſi que vécut *Charles Quint* longtems après lui. Il partagea ſes états, & même de ſon vivant, comme tous les rois de ce tems-là.

Mais enfin, quand de ſes fils qu'il avait déſignés pour régner, il ne reſta plus que ce *Louis*, ſi connu ſous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'aſſocia à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même ſur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût preſſenti qu'un jour les miniſtres de l'autel voudraient diſpoſer de ce diadème.

Il avait raiſon de déclarer ſon fils empereur de ſon vivant ; car cette dignité, acquiſe par la fortune de *Charlemagne*, n'était point aſſurée au fils par le droit d'héritage ; mais en laiſſant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de ſon fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conſerver à ſa poſtérité ? N'était-ce pas armer néceſſairement ſes ſucceſſeurs les uns contre les autres ? Etait-il à préſumer que le neveu roi d'Italie obéirait à ſon oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie.

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur auſſi heureux qu'*Auguſte*, auſſi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajans*, & les *Antonins*, auxquels nul ſouverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puiſſance ; c'était le célèbre calife *Aaron*

al Rachild, qui le ſurpaſſa beaucoup en juſtice, en ſcience, en humanité.

J'oſe preſque ajouter à ces deux hommes illuſtres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune preſque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ſes ſucceſſeurs ont dû leur agrandiſſement.

La curioſité des hommes, qui pénètre dans la vie privée des princes, a voulu ſavoir juſqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au ſecret de ſes plaiſirs. On a écrit qu'il avait pouſſé l'amour des femmes juſqu'à jouir de ſes propres filles. On en a dit autant d'*Auguſte*; mais qu'importe au genre humain le détail de ces faibleſſes; qui n'ont influé en rien ſur les affaires publiques ? L'égliſe a mis au nombre des ſaints cet homme qui répandit tant de ſang, qui dépouilla ſes neveux, & qui fut ſoupçonné d'inceſte.

J'enviſage ſon règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui compoſent aujoud'hui la France & l'Allemagne juſqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis ſon avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-ſiècle, qui par-là eſt unique. Un bonheur ſi long ne ſuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politeſſe & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges ſuivans l'épaiſſirent encor.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Mœurs, gouvernement & usages vers le tems de CHARLEMAGNE.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour considérer les usages, les loix, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encor après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraissait ne se point regarder comme un Franc. La race de *Clovis* & de ses compagnons Francs fut toujour distincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin*, & *Karl* son fils, furent distincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Karl* ou *Charlemagne*, concernant ses métairies, article 4. *Si les Francs commettent quelque délit dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leur loi.* Il semble par cet ordre que les Francs n'étaient pas alors regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome la race *Carlovingienne* passa toujours pour Allemande. Le pape *Adrien IV.* dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne, & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables, *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemans, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme* ZACHARIE *donna l'empire Grec aux Allemans, nous pouvons donner celui des Allemans aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut souvent appellée *Franca* dans Rome même & à Constantinople. La cour Grecque désignait même du tems des *Othons* les empereurs d'Occident par le nom d'usurpateurs Francs, barbares Francs, elle affectait pour ces Francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des déprédations. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs loix municipales, ſubordonnées aux ſages loix romaines. Un grand commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconſul à *Théodoſe*, qu'il y avait dans Autun vingt-cinq mille chefs de famille; mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéatres conſtruits par les Romains juſqu'au bord du Rhin, ſont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuſe reine *Brunehaut* conſerve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eſt encor étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers ſur les modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & eſpagnols comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne ſe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reſte de l'Europe ne faiſait-il venir aucune des denrées de l'Aſie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnues, ſinon parce que les ſauvages qui paſsèrent le Rhin, rendirent les autres peuples ſauvages? Qu'on en juge par ces loix ſaliques, ripuaires, bourguignonnes que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceſte, l'empoiſonnement. Quiconque avait quatre cents ſous, c'eſt-à-dire, quatre cents écus du tems à

donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents sous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoisonné avec des herbes. Une sorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents sous: & cela prouve qu'alors les sorcières ne se trouvaient pas seulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers siècles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la possession d'un héritage, de la validité d'un testament. La jurisprudence était celle de la férocité & de la superstition.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chretienne qui devait humaniser les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire assassiner les petits *Régas* ses voisins & ses parens. Le deux enfans de *Clodomir* sont massacrés dans Paris en 533 par un *Childebert*, & un *Clotaire* ses oncles, qu'on appelle rois de France; & *Clodoald* le frère de ces innocens égorgés, est invoqué sous le nom de *St. Cloud*; parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé *Chram*; fait la guerre à *Clotaire* son père, *Réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler son fils avec tout ses amis prisonniers en 559.

Sous un *Chilperic*, roi de Soissons en 562, les sujets esclaves désertent ce prétendu royaume, lassés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* sont assassinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, est accusée de mille meurtres; & un *Clotaire II.* non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queue d'un cheval dans son camp, & la fait mourir par ce nouveau genre de supplice en 616. Si cette aventure n'est pas

vraie, il eſt du moins prouvé qu'elle a été crue comme une choſe ordinaire, & cette opinion même atteſte la barbarie du tems. Il ne reſte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaſtères, & un confus ſouvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déſerts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide; c'eſt le portrait de l'Europe pendant tant de ſiècles.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuſſent pour rois ces chefs ſauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiſſons, à Paris, à Metz, à Orléans. Jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Baſileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II.* qui réuniſſait ſous ſon pouvoir toute la France occidentale juſqu'auprès du Véſer. Les hiſtoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfêvre *St. Eloy*, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'eſt-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à ſa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit conſtruire. Où ſont-ils? La vieille égliſe de *St. Paul* n'eſt qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connait de *Dagobert*, c'eſt qu'il avait à la fois trois épouſes, qu'il aſſemblait des conciles, & qu'il tyranniſait ſon pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie. Il paſſe juſques chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême, Ces autres ſauvages ſont ſi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur apporter les choſes dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & ſi le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi Slavon en eut quinze.

C'eſt ſous ce *Dagobert* que commence l'autorité des *maires du palais*. Après lui viennent les rois fainéans,

la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du tems de ces maires, au commencement du huitième siècle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne, pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guienne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & sont prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'église & les loix.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jusqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel*, & grand-père de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation Franque. Ils étaient tous ou Gaulois ou Italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi*, qui baptisa *Clovis*, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots: *Gardez-vous bien sur-tout de prendre la préséance sur les évêques; prenez leurs conseils; tant que vous serez en intelligence avec eux, votre administration sera facile.* Ni *Clovis*, ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'état. Le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut le mieux comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques quand ils avaient besoin d'eux.

Mais quand les majordômes ou maires de cette milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appellant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I.* du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plupart des historiens, mais époque très-considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE, *& avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.*

On demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces tems-là ? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait ; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs ; & les Gaulois, soumis par les Romains, étaient agriculteurs, ou bourgeois. Des peuples chasseurs, toujours armés, doivent nécessairement subjuguer des laboureurs & des pasteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encor plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie ; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades ? Un brigand habile, hardi, & sur-tout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis, & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait

aisément dans l'exemple de ce guerrier Franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne*; il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils que nous vous rendons par la crainte de Dieu, vous nous conserviez l'honneur que Dieu nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres se réduisaient à son père, qui avait envahi le royaume; lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement: mais le parlement dissous, malheur à quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la succession, il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le tems plus légale & plus consacrée, se maintient jusqu'à nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorsque *Pepin* usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domestique, le pape *Etienne*, avec lequel cet usurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de *Pepin*; cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition, comme l'entreprise de *Pepin* était un exemple

exemple d'audace. Mais cette ſuperſtition même eſt une preuve du droit d'élire ; elle fait voir encor que la nation conquérante éliſait parmi les deſcendans d'un chef celui qui lui plaiſait davantage. Le pape ne dit pas, vous élirez les premiers-nés de la maiſon de *Pepin*, mais, vous ne choiſirez point ailleurs que dans ſa maiſon.

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans il naît un fils tel que la nation le veuille pour ſuccéder à ſon père, nous voulons que ſes oncles y conſentent.* Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres peuples de l'Aſie, chez les Romains ; les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus ; les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit ; & ce n'eſt qu'avec le tems qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les loix.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suite des uſages du tems de CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, ſciences.*

CHARLES MARTEL, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans Arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appellé que *ſous-roitelet, ſubregulus*, par le pape *Grégoire II.* qui implore ſa protection contre les rois Lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'égliſe romaine ; mais il pille en attendant les égliſes

des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines, il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin*, fils de *Charles Martel* de *ſubregulus* ſe fait roi, & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries ſous le drapeau; & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du tems de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes, chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre de ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un caſque & d'une cuiraſſe; les autres ſoldats n'en portaient point: mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches, étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice, lui diſtribuait du bled & des proviſions néceſſaires pour ſix mois: le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On faiſait la revue au premier de Mars ou au premier de Mai. C'eſt d'ordinaire dans ces tems qu'on tenait les parlemens.

Dans les ſiéges, on employait le bélier, la baliſte, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *barons*, *leudes*, *richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire; avant lui on ne les connaiſſait pas chez les barbares; après lui on les ignora long-tems. Par ce moyen & par ſa police guerrière, il arrêta ces inon-

dations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais ſous ſes faibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers ; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie.

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encor à elles les richeſſes des nations ; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damaſquinait le fer à l'exemple de l'Aſie : on fabriquait le verre ; mais les étoffes de ſoie n'étaient tiſſues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Conſtantinople ; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne* que les princes Normans établirent à Palerme une manufacture de ſoie. Le linge était peu commun. *St. Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour ſe laver les pieds. Probablement ce manque de linge était la cauſe de toutes ces maladies de la peau, connues ſous le nom de *lèpre*, ſi générales alors ; car les hôpitaux nommés *léproſeries* étaient déjà très-nombreux.

La monnoie avait à-peu-près la même valeur que celle de l'empire Romain depuis *Conſtantin*. Le ſou d'or était le *ſolidum Romanum*. Ce ſou d'or équivalait à quarante deniers d'argent. Ces deniers, tantôt

plus forts, tantôt plus faibles, pesaient, l'un portant l'autre, trente grains.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui en 1740 environ quinze francs; le denier d'argent trente sous de compte.

Il faut toujours, en lisant les histoires, se ressouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnoie de compte; monnoie fictice, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesterces, sans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire du tems de *Charlemagne* était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement, comme aujourd'hui, en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus, dont chacun pesait la vingtième, vingt-deuxième ou vingt-quatrième partie d'une livre de douze onces: & ce sou se divisait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent serait précisément la vingtième partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt sous comme une livre.

Pendant deux siècles les monnoies restèrent sur le pied où *Charlemagne* les avait mises; mais petit-à-petit les rois, dans leurs besoins, tantôt chargèrent les sous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids; de-sorte que, par un changement qui est peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce sou, qui était autrefois ce qu'est à-peu-près un écu d'argent, n'est plus qu'une légère pièce de cuivre avec un onzième d'argent tout au plus; & la livre, qui était le signe représentatif de douze onces d'argent, n'est plus en

France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent vingt-quatrième partie d'une livre d'argent, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre cent vingts-ſous ou ſolides de rente, elle s'acquitterait aujourd'hui de ſa dette en payant ce que nous appellons un écu de ſix francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre ſterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaiſe vaut environ douze francs de France; ainſi les Hollandais ſe ſont moins écartés que les Français de la loi primitive, & les Anglais encor moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnoie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valait la livre au tems & dans les pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en liſant l'hiſtoire Grecque & Romaine. C'eſt, par exemple, un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui ſe trouvent dans l'hiſtoire ancienne d'un célèbre profeſſeur de l'univerſité de Paris, dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnoie de France les talens, les mines, les ſeſterces, ils ſe ſervent toujours de l'évaluation que quelques ſavans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-ſix francs & dix ſous dans les premiers tems du miniſtère de *Colbert*, vaut depuis long-tems quarante-neuf livres dix ſols : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut ſonger à ces variations; ſans quoi on aurait une idée

très-fausse des forces des anciens états, de leur commerce, de la paye de leurs soldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées, du tems de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un sou d'or, qui valait environ quinze à seize livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Ainsi la livre de pain revenait à un liard & quelque chose, ce qui est en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays septentrionaux l'argent était beaucoup plus rare: le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendues de proche en proche.

Les sciences & les beaux-arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vastes pays tout sauvages encor. *Eginhart*, secretaire de *Charlemagne* nous apprend que ce conquérant ne savait pas signer son nom. Cependant il conçut par la force de son génie combien les belles-lettres étaient nécessaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fournissent tout à l'Occident qui n'est pas encor formé. *Alcuin*, cet Anglais alors fameux, & *Pierre de Pise* qui enseigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les églises de France; & ce qui est à remarquer, c'est qu'ils s'appellaient *chantres Gaulois*. La race des conquérans Francs

n'avait cultivé aucun art. Ces Gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, disputer du chant avec les Romains. La musique grégorienne, qu'on attribue à *St. Grégoire* surnommé *le Grand*, n'était pas sans mérite, & avait quelque dignité dans sa simplicité. Les chantres Gaulois, qui n'avaient point l'usage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un de ses voyages en Italie les obligea de se conformer à la musique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés; & deux musiciens Italiens furent établis pour enseigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soissons. Il fallut encor envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge sonnante dans les villes de son empire, & il n'y en eut que vers le treizième siècle. De là vient l'ancienne coutume qui se conserve encor en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Le présent que le calife *Aaron al Rachild* fit à *Charlemagne* d'une horloge sonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des sciences de l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues? Elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encor par nuits, & de là vient qu'en Angleterre on dit encor *sept nuits*, pour signifier une semaine, & *quatorze nuits* pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol, & de l'italien. Il dura jusqu'au tems de *Fréderic II.* & on le parle encor dans quelques villages des Grisons, & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire Romain, étaient courts,

excepté aux jours de cérémonie, où la ſaie était couverte d'un manteau ſouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & ſur-tout de la Ruſſie. La chauſſure des Romains s'était conſervée. On remarque que *Charlemagne* ſe couvrait les jambes de bandes entrelaſſées en forme de brodequins, comme en uſent encor les montagnards d'Ecoſſe, ſeul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'eſt conſervé.



CHAPITRE VINGTIEME.

De la religion du tems de CHARLEMAGNE.

SI nous tournons à préſent les yeux ſur les biens que fit la religion, ſur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils en firent un inſtrument de leurs paſſions, ſur les uſages conſacrés, ſur les abus de ces uſages; la querelle des *Iconoclaſtes* & des *Iconolatres* eſt d'abord ce qui préſente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de ſon malheureux fils *Conſtantin Porphirogénète*, pour ſe frayer le chemin à l'empire, flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proſcrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Iſaurien*, plaiſait encor. Elle y était elle-même attachée, parce que ſon mari les avait eues en horreur. On avait perſuadé à *Irène* que pour gouverner ſon époux il fallait mettre ſous le chevet de ſon lit les images de certaines ſaintes. La crédulité entre même dans les eſprits politiques. L'empereur ſon mari avait puni les auteurs de cette ſuperſtition. *Irène*, après la mort de ſon mari, donne un libre cours à ſon goût & à ſon ambition. Voilà ce qui aſſemble en 786 le ſecond concile de Nicée, ſeptième concile écuménique, commencé d'abord à Conſtantinople. Elle fait élire pour

patriarche un laïque, secretaire d'état, nommé *Taraise.* Il y avait eu autrefois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce secretaire d'état qui se fait patriarche; il proteste seulement avec modestie dans ses lettres à *Irène* contre le titre de patriarche universel; mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainsi que ses prédécesseurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il assure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne.* Cependant le concile écuménique de Nicée, auxquels président les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'est une chose avouée de tous les sages critiques, que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cent cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fausses; beaucoup de miracles, dont le récit scandaliserait dans nos jours; beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fausses ne firent point de tort aux vraies, sur lesquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemague* & par les églises de France, quel fut l'embarras du pape? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *carolins*, dans lesquels ce culte est anathématisé. Ces livres sont écrits dans un latin assez pur; ils font voir que *Charlemagne* avait réussi à faire revivre les lettres; mais ils font voir aussi qu'il n'y a jamais eu de dispute théologique sans invectives. Le titre même est une injure. *Au nom de notre seigneur & sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illustrissime & excellentissime* Charles, &c. *contre le synode impertinent & arrogant tenu en Grèce pour*

adorer des images. Le livre doit être attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met ſous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il eſt certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Ce prince en 794 aſſembla un concile à Francfort, auquel il préſida ſelon l'uſage des empereurs & des rois : concile compoſé de trois cents évêques ou abbés tant d'Italie que de France, qui rejettèrent d'un conſentement unanime le ſervice (*ſervitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la ſource de tous ces différends ; car ſi les hommes définiſſaient les mots dont ils ſe ſervent, il y aurait moins de diſputes ; & plus d'un royaume a été bouleverſé pour un mal-entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du concile de Nicée, il reçoit les livres *carolins*, oppoſés à ce concile ; & on le preſſe au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Conſtantinople & ſa mère. On voit aſſez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait ſe faire un nouveau droit de l'héréſie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome ſous couleur de juſtice.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit, ce me ſemble, un tempérament politique, qui devrait ſervir d'exemple dans toutes ces malheureuſes diſputes qui ont toujours diviſé les chrétiens. Il explique les livres *carolins* d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi ſans lui déplaire ; il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très-raiſonnable chez les Germains, à peine ſortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encor groſſiers, qui n'avaient ni ſculpteurs ni peintres. Il exhorte en même tems à ne point briſer ces mêmes images. Ainſi il ſatisfait tout le monde, & laiſſe au tems à confirmer

ou à abolir un culte encor douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire ſervir la religion à ſes intérêts, il écrit à *Charlemagne* : « Je ne peux déclarer *Irène* » & ſon fils hérétiques, après le concile de Nicée; » mais je les déclarerai tels s'ils ne me rendent les » biens de Sicile. »

On voit la même politique intéreſſée de ce pape dans une diſpute encor plus délicate, & qui ſeule eût ſuffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avait voulu ſavoir ſi le *St. Eſprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* ſeulement.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*; enſuite en Eſpagne, & puis en France, & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils* : c'était la croyance de preſque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du ſymbole, *qui ex patre filioque procedit*, étaient ſacrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On preſſe, de la part de *Charlemagne*, le pape de ſe déclarer. Cette matière éclaircie avec le tems par les lumières de l'égliſe, ſemblait alors très-obſcure. On citait des paſſages des pères, & ſur-tout celui de *St. Grégoire* de Nice, où il eſt dit, *qu'une perſonne eſt* cauſe, *& l'autre vient de* cauſe, *l'une ſort immédiatement de la première, l'autre en ſort par le moyen du fils; par lequel moyen le fils ſe réſerve la propriété d'unique, ſans exclure l'eſprit ſaint de la rélation du père.*

Ces autorités ne parurent pas alors aſſez claires. *Adrien I.* ne décida rien : il ſavait qu'on pouvait être chrétiens ſans pénétrer dans la profondeur de tous les myſtères. Il répond qu'il ne condamne point le ſentiment du roi, mais ne change rien au ſymbole de Rome. Il appaiſe la diſpute en ne la jugeant pas, & en laiſſant à chacun ſes uſages. Il traite, en un mot, les

affaires ſpirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Dès-lors la politique profonde des papes établiſſait peu-à-peu leur puiſſance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui ſous le nom de *fauſſes décrétales*. C'eſt, dit-on, un Eſpagnol nommé *Iſidore Mercator*, ou *Piſcator*, ou *Peccator*, qui les digère. Ce ſont les évêques Allemans, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves inconteſtables qu'elles furent compoſées par un *Algeram* abbé de Senones, évêque de Metz; elles ſont en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fauſſes décrétales on ſuppoſe d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un ſeul concile provincial ſans la permiſſion du pape, & que toutes les cauſes eccléſiaſtiques reſſortiront à lui. On y fait parler les ſucceſſeurs immédiats des apôtres; on leur ſuppoſe des écrits. Il eſt vrai que tout étant de ce mauvais ſtyle du huitième ſiècle, tout étant plein de fautes contre l'hiſtoire & la géographie, l'artifice était groſſier; mais c'était des hommes groſſiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiſſance du chriſtianiſme; comme on l'a déjà dit, de faux évangiles, les vers *ſibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conſtitutions apoſtoliques*; & mille autres écrits que la ſaine critique a réprouvés.

Ces fauſſes décrétales ont abuſé les hommes pendant huit ſiècles; & enfin, quand l'erreur a été reconnue, les uſages établis par elle ont ſubſiſté dans une partie de l'égliſe: l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces tems les évêques d'Occident étaient des ſeigneurs temporels, & poſſédaient pluſieurs terres en fief; mais aucun n'était ſouverain indépendant. Les rois de France nommaient ſouvent aux évêchés; plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs,

& les rois de Lombardie, qui se contentaient d'interposer leur autorité dans les élections.

Les premières églises chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées, avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appellaient les gouverneurs de leurs colonies. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres, qui signifie en grec *vieillard.*

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous *Théodose*, une loi portait que si de deux séculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeller. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est la dernière du code Théodosien; elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire; mais comme en ce tems-là tout ce qui n'était pas clergé, était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encor plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculse* était déjà bien souvent mise en usage: *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut dès le premier siècle de l'église que le monde allait finir; on se fondait sur un passage de *St. Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST.

« Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune » & dans les étoiles ; les nations ſeront conſternées ; » la mer & les fleuves feront un grand bruit ; les hom- » mes ſécheront de frayeur dans l'attente de la révo- » lution de l'univers, les puiſſances des cieux ſeront » ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme ve- » nant dans une nuée avec une grande puiſſance & une » grande majeſté. Lorſque vous verrez arriver ces cho- » ſes, ſachez que le royaume de Dieu eſt proche. Je » vous dis en vérité, en vérité, que cette génération » ne finira point ſans que ces choſes ſoient accomplies.

Pluſieurs perſonnages pieux ayant toujours pris à la lettre cette prédiction, qui ſelon les commentateurs regarde Jéruſalem, penſaient que l'univers allait être détruit, & attendaient le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On ſe fondait auſſi ſur l'épître de *St. Paul* à ceux de Theſſalonique, qui dit : *Nous qui ſommes vivans, nous ſerons emportés dans l'air, au devant de* JESUS. De là toutes ces ſuppoſitions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion ſe fortifiant dans les ſiècles ſuivans, on donnait ſes terres aux moines, comme ſi elles euſſent dû être préſervées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventante mundi veſpero.*

Des abbés bénédictins, long-tems avant *Charlemagne,* étaient aſſez puiſſans pour ſe révolter. Un abbé de Fontenelle avait oſé ſe mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & aſſembler des troupes. Le héros fit trancher la tête aux religieux ; exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la domination de *Charles Martel.*

Avant ce tems, on voit un abbé de St. Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, ſuſciter une guerre

civile contre *Childebert* au sixième siècle: crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable : *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier, ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait. Ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses, leur vœu de pauvreté ; car ils ne font point expressément ce vœu ; ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna même souvent des terres incultes, qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent ; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant ; & enfin dans ces tems barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne* dans une lettre à *Frastade* une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son tems quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de

prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux miniſtres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de ſe dire clerc ſans l'être, de porter la tonſure ſans appartenir à un évêque. De tels clercs s'appellaient *Acéphales*. On les puniſſait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui ſi commun, qui n'eſt ni ſéculier ni eccléſiaſtique. Le titre d'abbé, qui ſignifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monaſtères.

Les abbés avaient dès-lors le bâton paſtoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la marque de la dignité pontificale dans Rome payenne. Telle était la puiſſance de ces abbés ſur les moines, qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare uſage des empereurs Grecs, de faire brûler les yeux; & il fallut qu'un concile leur défendit cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.



CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suite des rites religieux du tems de CHARLEMAGNE.

LA meſſe était différente de ce qu'elle eſt aujourdhui, & plus encor de ce qu'elle était dans les premiers tems. Elle fut d'abord une cène, un feſtin nocturne; enſuite la majeſté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette aſſemblée de nuit ſe changea en une aſſemblée du matin: la meſſe devint à-peu-près ce qu'eſt la grand'meſſe aujourd'hui. Il n'y eut juſqu'au cinquième ſiècle qu'une meſſe commune dans chaque égliſe. Le nom de *ſynaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui ſignifie *aſſemblée*, les formules qui ſubſiſtent & qui s'adreſſent à cette aſſemblée, tout fait voir que les meſſes privées dûrent être long-tems inconnues. Ce ſacrifice, cette aſſemblée,

aſſemblée, cette commune prière avait le nom de *miſſa* chez les Latins, parce que ſelon quelques-uns on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & ſelon d'autres, parce que la communion était envoyée, *miſſa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'égliſe.

Il ſemble qu'on devrait ſavoir la date préciſe des établiſſemens de nos rites, mais aucune n'eſt connue. On ne ſait en quel tems commença la meſſe telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine préciſe du baptême par aſperſion, de la confeſſion auriculaire, de la communion avec du pain azime, & ſans vin; on ne ſait qui donna le premier le nom de ſacrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiſtre aux malades.

Quand le nombre de prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meſſes particulières. Les hommes puiſſans eurent des aumôniers; *Agobard* évêque de Lyon s'en plaint au neuvième ſiècle. *Denis le Petit* dans ſon recueil des canons, & beaucoup d'autres, confirment que tous les fidèles communiaient à la meſſe publique. Ils apportaient de ſon tems le pain & le vin que le prêtre conſacrait; chacun recevait le pain dans ſes mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'égliſes où le pain ſans levain fût en uſage; on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion ſous le deux eſpèces était un uſage univerſel ſous *Charlemagne*; il ſe conſerva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins juſqu'au douzième ſiècle. On voit même que dans le treizième il était encor pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* ſur *Mainfroi* en 1264, rapporte que ſes chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'uſage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne*: celui de ſucer le vin avec un cha-

lumeau ou un ſciphon de métal, ne s'introduiſit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent ſelon la conjonſture des tems, & ſelon la prudence des paſteurs.

L'égliſe latine était la ſeule qui priât dans une langue étrangère inconnue au peuple. Les inondations des barbares qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cauſe. Les Latins étaient encor les ſeuls qui conféraſſent le baptême par la ſeule aſperſion; indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du Septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes. Cette différence était indiquée par la nature.

La confeſſion auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le ſixième ſiècle. Les évêques exigèrent d'abord que les chanoines ſe confeſſaſſent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763; & c'eſt la première fois qu'elle fut expreſſément commandée. Les abbés ſoumirent leurs moines à ce joug, & les ſéculiers peu-à-peu le portèrent. La confeſſion publique ne fut jamais en uſage dans l'Occident: car lorſque les barbares embraſsèrent le chriſtianiſme, les abus & les ſcandales qu'elle entraînait après elle, l'avaient abolie en Orient, ſous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatrième ſiècle; mais ſouvent les pécheurs publics faiſaient des pénitences publiques dans les égliſes d'Occident, ſur-tout en Eſpagne, où l'invaſion des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace juſqu'au douzième ſiècle de la formule de la confeſſion, ni des confeſſionaux établis dans les égliſes, ni de la néceſſité préalable de ſe confeſſer immédiatement avant la communion.

Vous obſerverez que la confeſſion auriculaire n'était point reçue aux huitième & neuvième ſiècles dans les

pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toujours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive église, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'église plus étendue jugea convenable d'adopter.

Aux huitième & neuvième siècles il y avait trois carêmes, comme dans l'église grecque, & on se confessait d'ordinaire à ces trois tems de l'année. Les commandemens de l'église, qui ne sont bien connus qu'après le quatrième concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui semblait auparavant plus arbitraire.

Au tems de *Charlemagne* il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appellait *Valdon*, & était abbé d'Augi près de Constance.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une femme en cas de nécessité. Cette permission dura très-long-tems. C'est pourquoi *Joinville* dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit St. Thomas; *mais c'est comme sacrement.*

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens; & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle* en s'associant aux mystères de *Cérès Eleusine*, se confessa à l'*hiérophante*.

Cet usage si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines

ſe ſervirent de cet empire ſecret & ſacré pour entrer dans les affaires d'état. Lorſqu'un religieux domina ſur la conſcience d'un ſouverain, tous ſes confrères s'en prévalurent, & pluſieurs employèrent le crédit du confeſſeur pour ſe venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les diviſions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'abſolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'eſt ce qu'on a vu en France du tems du roi *Henri IV*. Preſque tous les confeſſeurs refuſaient d'abſoudre les ſujets qui reconnaiſſaient leur roi. La facilité de ſéduire les jeunes perſonnes, & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence, fut encor un écueil très-dangereux. Telle eſt la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poiſon.

La religion chrétienne ne s'était point encor étendue au Nord plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Dannemarck, qu'on appellait le *pays des Normans*, avaient un culte que nous appellons ridiculement *idolâtrie*. La religion des idolâtres ſerait celle qui attribuerait la puiſſance divine à des figures, à des images ; ce n'était pas celle des Scandinaves ; ils n'avaient ni peintres, ni ſculpteurs. Ils adoraient *Odin*, & ils ſe figuraient qu'après leur mort le bonheur de l'homme conſiſtait à boire dans la ſalle d'*Odin* de la bierre dans le crâne de ſes ennemis. On a encor de leurs anciennes chanſons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-tems que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enſeigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie perſuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bierre après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare, ni moins groſſière. Les Moſcovites, auſſi ſauvages que le reſte de la grande Tartarie, en ſavaient à peine aſſez pour

être payens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance: heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait si cher la connaissance du christianisme!

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée un peu auparavant par *Constance Clore*, protecteur secret de cette religion alors persécutée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut encor long-tems le dessus. Quelques missionnaires des Gaules cultivèrent grossiérement un petit nombre de ces insulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande, qu'on appellait *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie* ou du *pays des Pictes*, avait reçu aussi quelques semences du christianisme, étouffées toujours par l'ancien culte, qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du sixième siècle; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'eptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbery, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de *Childebert* roi de Paris. Cette princesse chrétienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait soumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le Grand* envoya *Augustin*, que les Anglais nomment

Auſtin, avec d'autres moines Romains en 598. Ils firent peu de converſions ; car il faut au moins entendre la langue du pays, pour en changer la religion; mais, favoriſés par la reine, ils bâtirent un monaſtère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorberi. Ses ſujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, ſuivirent aiſément l'exemple de leurs ſouverains. Cet *Auguſtin* n'eut pas de peine à ſe faire déclarer primat par *Grégoire le Grand.* Il eût voulu même l'être des Gaules ; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de juriſdiction que ſur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorberi, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ſes moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rocheſter. On ne peut mieux comparer ces évêques, qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium.* Mais avec le tems, la hiérarchie d'Angleterre ſe forma. Les monaſtères ſur-tout étaient très-riches au huitième & au neuvième ſiècle. Ils mettaient au catalogue des ſaints tous les grands ſeigneurs qui leur avaient donné des terres ; d'où vient que l'on trouve parmi leurs ſaints de ce temslà, ſept rois, ſept reines, huit princes, ſeize princeſſes. Leurs chroniques diſent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il eſt croyable que ces dix rois & onze reines ſe firent ſeulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens : mais non pas qu'en effet ils aient en ſanté renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. *De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves.*

DES comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des loix, qui n'étaient, ni si difficiles, ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple : chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encor retenu beaucoup de loix & de formalités de l'empire Romain. Les loix lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *viguier*, sept assesseurs, *scabini*, & un greffier, *notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, *missi dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice; car si on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des loix de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois s'en réservaient le jugement. La loi salique, celle des Lombards, celle des ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainsi que nous l'avons vu.

Leur jurisprudence, qui paraît humaine, était peut-être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissait la

liberté de mal-faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes ; mais on ne connaiſſait pas encor la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable.

Les loix ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne*. Parmi ces *loix ſaliques*, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le Franc qui avait tué un citoyen Romain, ne payait que mille cinquante deniers ; & le Romain payait pour le ſang d'un Franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il fallait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat, tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(1) Ces combats étaient appellés, *le jugement de Dieu*; c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Les accuſés étaient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raſſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meſſe ; on y communiait l'accuſé. On béniſſait l'eau froide, on l'exorciſait. Enſuite l'accuſé était jeté, garotté, dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent. S'il ſurnageait, il était jugé coupable. M. *de Fleuri* dans ſon *hiſtoire eccléſiaſtique* dit que c'était une manière ſure de ne trouver perſonne criminel. J'oſe croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine aſſez large & les pou-

(1) Voyez le chapitre des duels.

mons aſſez légers pour ne point enfoncer, lorſqu'une groſſe corde qui les lie par pluſieurs tours, fait avec leur corps un volume moins peſant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuſe coutume, proſcrite depuis dans les grandes villes, s'eſt conſervée juſqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-ſouvent aſſujetti, même par ſentence du juge, ceux qu'on faiſait paſſer pour ſorciers; car rien ne dure ſi long-tems que la ſuperſtition : & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutait en faiſant plonger le bras nud de l'accuſé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en préſence des prêtres & du peuple, enfermait dans un ſac le bras du patient, ſcellait le ſac de ſon cachet; & ſi trois jours après il ne paraiſſait ſur le bras aucune marque de brûlure, l'innocenee était reconnue.

Tous les hiſtoriens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire*, petit-fils de *Charlemagne*, accuſée d'avoir commis un inceſte avec ſon frère, moine & ſous-diacre. Elle nomma un champion qui ſe ſoumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en préſence d'une cour nombreuſe. Il prit l'anneau béni ſans ſe brûler. Il eſt certain qu'on a des ſecrets pour ſoutenir l'action du feu ſans péril pendant quelques ſecondes. J'en ai vu des exemples. Ces ſecrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus néceſſaires. Mais il n'en eſt point pour nous rendre abſolument impaſſibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faiſait ſubir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuſe ſelon qu'on voulait condamner ou abſoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était deſtinée parti-

culiérement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense.

Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jetait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'orient dans le Malabar & dans le Japon des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers tems, & sur la superstition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le pentateuque, que lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère. Les coupables ne manquaient pas, sans doute, d'en crever, mais les femmes fidelles à leurs maris buvaient impunément. Il est dit dans l'évangile de St. Jacques que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Joseph*, les deux époux se reconcilièrent.

A l'égard des loix civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice; & après le divorce il leur était permis de passer à d'autres noces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces loix.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au livre deuxième de ces formules de *Marculfe*, on trouve que rien n'était plus permis, ni plus commun que de déroger à cette fameuse *loi salique*, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le

commiſſaire, & on diſait : « Ma chere fille, un uſage
» ancien & impie ôte parmi nous toute portion pa-
» ternelle aux filles ; mais ayant conſidéré cette im-
» piété, j'ai vu que, comme vous m'avez été donnés
» tous de Dieu également, je dois vous aimer de même ;
» ainſi, ma chère fille, je veux que vous héritiez
» par portion égale avec vos frères dans toutes mes
» terres, &c. »

On ne connaiſſait point chez les Francs, qui vivaient ſuivant la *loi ſalique* & *ripuaire*, cette diſtinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les ſerfs, à-peu-près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires au livre cinquième, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes d'Italie & de France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain, conſiſtaient en *foderum*, *paratum*, *manſionaticum*, fourrages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent longtems leurs cours avec leurs domaines, & ces droits payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce temslà nous font voir des loix, des mœurs & des uſages dont à peine il reſte des traces.



CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

LOUIS *le Faible ou le Débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.*

L'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes. Il n'est point de siècle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* est-il au tombeau, qu'une guerre civile désole sa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte est que *Bernard*, roi d'Italie, est le chef de la maison Carlovingienne, le fils de l'ainé de *Charlemagne.* On voit assez la véritable raison dans cette fureur de remuer, & dans cette frénésie d'ambition, qui s'autorise toujours des loix même faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues, l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlon-sur-Saone; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promesses la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire, on veut tromper. Le roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le Débonnaire*, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faiblesse, fait crever les yeux à son neveu, qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan; & on grava sur son tombeau: *Ci gist Bernard de sainte mémoire.* Il semble que le nom de *saint* en ce tems-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monastère trois de ses frères, dans la crainte qu'un jour le sang de *Charlemagne*, trop respecté en eux, ne suscitât des

guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partiſans de *Bernard*, que ce roi avait nommés ſous l'eſpoir de ſa grace. Ils éprouvent le même ſupplice que le roi. Les eccléſiaſtiques ſont exceptés de la ſentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La dépoſition ou l'exil ſont leur ſeul châtiment. *Louis* ménageait l'égliſe; & l'égliſe lui fit bientôt ſentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

Dès l'an 817 *Louis* avait ſuivi le mauvais exemple de ſon père, en donnant des royaumes à ſes enfans; & n'ayant ni le courage d'eſprit de ſon père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'expoſait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant aſſocié à l'empire ſon fils aîné *Lothaire*, donné l'Aquitaine au ſecond nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis* ſon troiſième fils, il lui reſtait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'eſt ce *Charles le Chauve*, qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laiſſer ſans états cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des ſources du malheur de *Louis le Faible*, & de tant de déſaſtres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiſſance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Vala, abbé de Corbie, ſon parent par bâtardiſe, commença cette ſcène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par eſprit de faction, ou par tous les deux enſemble, & l'un de ces chefs de parti qu'on a vu ſi ſouvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'eſprit de la règle.

Dans un parlement, tenu en 829 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient ſeigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les déſordres de l'état :

« c'eſt vous, lui dit-il, qui en êtes coupable. » Il parle enſuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de ſédition. Il oſe accuſer l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale, & par conſéquent l'état, ſous prétexte du bien de l'état même.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans ſon monaſtère, dont il n'eût jamais dû ſortir. Il ſe réſout, pour ſatisfaire ſa femme, à donner à ſon fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suiſſes & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les loix avaient été fondées ſur la puiſſance paternelle, ſi les eſprits euſſent été pénétrés de la néceſſité du reſpect filial comme du premier de tous les devoirs, ainſi que je l'ai remarqué de la Chine; les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne ſe feraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du ſecond lit.

D'abord ils ſe plaignirent : auſſi-tôt l'abbé de Corbie ſe joint à l'abbé de Saint-Denis, plus factieux encor, & qui ayant les abbayes de St. Médard de Soiſſons & de St. Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva enſuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, pouſſent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à Dieu, & à l'égliſe, ceux qui ne feront pas de leur parti. En vain *le Débonnaire*, au lieu d'aſſembler des armées, convoque quatre conciles, dans leſquels on fait de bonnes & d'inutiles loix. Ses trois fils prennent les armes. C'eſt, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans ſoulevés enſemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes eſt le pape *Grégoire IV*. dont le nom donne un grand poids à leur parti.

C'était déjà l'intérêt des papes d'abaiſſer les empereurs. Déjà un *Etienne*, prédéceſſeur de *Grégoire*, s'était inſtallé dans la chaire pontificale ſans l'agrément de *Louis le Débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, ſemblait le moyen de s'agrandir ſur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encor l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'oſait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ſes biens par la ſeule excommunication. Mais on croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

Les évêques du parti de l'empereur ſe ſervent de leur droit, & font dire courageuſement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même tems de frère. *Grégoire*, plus fier encor, leur mande : « Le » terme de frère ſent trop l'égalité, tenez-vous-en à » celui de pape ; reconnaiſſez ma ſupériorité : ſachez » que l'autorité de ma chaire eſt au deſſus de celle » du trône de *Louis.* » Enfin il élude dans cette lettre le ſerment qu'il a fait à l'empereur.

La guerre tourne en négociation. Le pontife ſe rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans ſon camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois ſur *Bernard.* Il ſéduit ſes troupes, ou il ſouffre qu'elles ſoient ſéduites. Il trompe *Louis*, ou il eſt trompé lui-même par les rebelles au nom deſquels il porte la parole. A peine le pape eſt-il ſorti du camp, que la nuit même la moitié des troupes impériales paſſe du côté de *Lothaire* ſon fils. Cette déſertion arriva près de Bâle, ſur les confins de l'Alſace ; & la plaine où le pape avait négocié, s'appelle encor le *champ du menſonge.* Nom qui pour-

raît être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme *Judith*; objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles*, âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des tems plus barbares, comme sous *Clovis* & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne serais point surpris qu'on eût fait périr *Judith* & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble, qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrete, quand on voit que ses fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutenus. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & *Vala* se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était associé à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'église, qui défendait de porter les armes, d'exercer les fonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis est intimidé : il a la lâcheté de condescendre à cette proposition, qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les loix, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entourré de

trente

trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent, y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès-verbal de toute cette action : monument encor subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès-verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appellé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi Visigoth nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur *Hervique* avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité ; comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encor la pénitence de l'empereur *Théodose* ; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi, pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St. Ambroise* fit une très-belle action en lui refusant

l'entrée de l'églife, & *Théodofe* en fit une très-fage d'appaifer un peu la haine de l'empire, en s'abftenant d'entrer dans l'églife pendant huit mois ; faible & miférable fatisfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un fouverain fe foit fouillé.

Louis fut enfermé un an dans une cellule du couvent de *St. Médard* de Soiffons, vêtu du fac de pénitent, fans domeftiques, fans confolation, mort pour le refte du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours ; mais fes trois enfans difputant fes dépouilles, leur défunion rendit au père fa liberté & fa couronne.

Transféré à *St. Denis*, deux de fes fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre fes bras fa femme & fon fils *Charles*. L'affemblée de Soiffons eft anathématifée par une autre à Thionville ; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de fon fiége ; encor fut-il jugé & dépofé dans la facriftie : l'empereur l'avait été en public aux pieds de l'autel. Quelques évêques furent auffi dépofés. L'empereur ne put ou n'ofa les punir davantage.

Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, fe révolte encor. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en difant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il fache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, folemnellement par fon teftament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'églife de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent fur cette confirmation, que fur les dons qu'elle ratifie. Il eft difficile de croire que *Charlemagne* & fon fils aient donné aux papes Venife, la Sicile, la Sardaigne, & la Corfe, pays fur lefquels ils n'avaient tout au plus que la prétention difputée du domaine fuprême. Et dans quel tems *Louis*

eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs Grecs, & qui était infeſtée par les deſcentes continuelles des Arabes ?

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Etat de l'Europe après la mort de LOUIS *le Débonnaire ou le Faible. L'Allemagne pour toujours ſéparée de l'empire Franc ou Français.*

APRÈS la mort du fils de *Charlemagne*, ſon empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la deſtinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres inteſtines le diviſèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe ſoient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. *Lothaire* empereur, voulait tout. *Charles le Chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'uniſſent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de ſon père, ſe joint à *Lothaire*. Ils déſolent l'Empire ; ils l'épuiſent de ſoldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois ſont frères, & dont l'autre eſt leur neveu, ſe livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur eſt digne des guerres civiles. Pluſieurs auteurs aſſurent qu'il y périt cent mille hommes. Il eſt vrai que ces auteurs ne ſont pas contemporains, & que du moins il eſt permis de douter que tant de ſang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut obſerver ſeulement que les évêques qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes &

M 2

prier Dieu pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire* donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne.*

Le vainqueur des Saxons les avait assujettis au christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment *Lothaire*, pour se les attacher, leur donne une liberté entière de conscience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à son Roi. Cette conduite & celle de *Charlemagne* son grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts font toujours la destinée de la terre. Un Franc, un Salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire ou majordôme *Pepin*, avait fondé l'empire Franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le Chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II.* surnommé *le Chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; *Louis de Bavière* ou *le Germanique* eut l'Allemagne.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire, commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne à ses loix particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même tems l'origine de la haine entre les Français & les Allemans. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage, par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le Chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le Germanique*

premier roi de la ſeule Allemagne, aſſemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre *Lothaire*; & ce *Lothaire* eſt le premier empereur Franc privé de l'Allemagne & de la France.

Les prélats d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de ſon droit à la couronne, & ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité : *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* diſent-ils aux deux frères *Charles* & *Louis* : *Nous le promettons*, répondirent les deux rois : *Et nous*, dit l'évêque qui préſidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à ſa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune ſuite.

En voyant les évêques donner ainſi les couronnes, on ſe tromperait ſi on croyait qu'ils fuſſent alors tels que des électeurs de l'Empire. Ils étaient puiſſans à la vérité, mais aucun n'était ſouverain. L'autorité de leur caractère & le reſpect des peuples étaient des inſtrumens dont les rois ſe ſervaient à leur gré. Il y avait dans ces eccléſiaſtiques bien plus de faibleſſe que de grandeur, à décider ainſi du droit des rois ſuivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être ſurpris, que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait oſé, dans des conjectures pareilles, dépoſer *Charles le Chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, auſſi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant ſe faire périr l'un l'autre, ſe faiſaient anathématiſer tour-à-tour. Mais ce qui ſurprend, c'eſt l'aveu que fait *Charles le Chauve* dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins cet archevêque ne devait pas me dépoſer avant que j'euſſe comparu devant les évêques qui m'avaient ſacré roi; il fallait qu'auparavant j'euſſe ſubi leur jugement; ayant toujours été prêt à me ſoumettre à leurs corrections paternelles & à leur châti-*

ment. La race de *Charlemagne*, réduite à parler ainsi, marchait visiblement à sa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même *Lothaire* déposé par ses évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape *ne sera plus élu par le peuple*, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du Saint Siége.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-Chapelle quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour-à-tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques qui périssaient les armes à la main. *Hugues* un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de St. Quentin, fut tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferrière*: deux évêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de divisions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleversé l'Europe sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans

le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran.

A la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de pays, nommé depuis par contradiction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la Mer. Le Brabant fut appellé *la Basse-Lorraine*; le reste fut connu sous le nom de *la Haute*. Aujourd'hui de cette *Haute-Lorraine* il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnois, de la Provence & du Languedoc. Cet état composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors, petite, pauvre, ainsi que toutes les villes endeçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encor payenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire Romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II.* en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénevent, qui possédaient alors un état considérable.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'ainé de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Ger-*

manie aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le Chauve*. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Sous lui l'empire Romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un Juif nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle raison ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, & faire réflexion seulement que l'Europe chrétienne était si ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juifs & des Arabes.

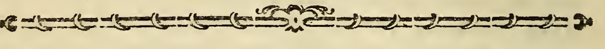
On voulait toujours saisir cette ombre d'empire Romain; & *Louis le Bègue*, roi de France, fils de *Charles le Chauve*, le disputait aux autres descendans de *Charlemagne*; c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolette, un marquis de Toscane, investis de ces états par *Charles le Chauve*, se saisirent du pape *Jean VIII*. & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, disaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-seulement le pape *Jean VIII*. était ainsi persécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres pesant d'argent aux mahométans, possesseurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent

dont *Charles le Chauve* avait acheté l'empire. Il passa bientôt des mains du pape en celles des Sarrazins; & le pape même s'obligea par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce pontife, tributaire des musulmans & prisonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, passe en France. Il vient sacrer empereur *Louis le Bègue* dans la ville de Troyes, à l'exemple de *Léon III.* d'*Adrien* & d'*Etienne III.* persécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous Charles le Gros, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, plus il dégénérait. *Charles le Gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs Français & Allemans, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques, qui en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux seigneurs, qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le Gros* était affaibli. Il le fut toujours sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le Bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des

évêques la domination ſur des ſerfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choſes néceſſaires pour ſe ſouſtraire à tant d'horreurs, la raiſon & le courage.



CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Des Normans vers le neuvième ſiècle.

TOUT étant diviſé, tout était malheureux & faible. Cette confuſion ouvrit un paſſage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces ſauvages, trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquans de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à ſe répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient néceſſaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appellait *Normans*, *hommes du Nord*, ſans diſtinction, comme nous diſons encor en général les *corſaires de Barbarie*. Dès le quatrième ſiècle ils ſe mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la déſolation juſqu'à Rome & en Afrique. On a vu que reſſerrés ſous *Charlemagne*, ils craignirent l'eſclavage. Dès le tems de *Louis le Débonnaire* ils commencèrent leurs courſes. Les forêts dont ces pays étaient hériſſés, leur fourniſſaient aſſez de bois pour conſtruire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs proviſions de bierre, de biſcuit de mer, de fromage, & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres; deſcendaient où ils ne trouvaient point de réſiſtance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient enſuite ſelon les loix du brigandage, ainſi qu'il ſe pratique en Barbarie. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par

la Loire, & dévaſta tout juſqu'en Tourraine. Ils emmenaient en eſclavage les hommes; ils partageaient entr'eux les femmes & les filles, prenant juſqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les beſtiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois ſur une côte ce qu'ils avaient pillé ſur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes Germaniques & Gauloiſes ſe joignirent à eux, ainſi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont ſervi ſur les vaiſſeaux d'Alger.

En 844 il couvrirent la mer de vaiſſeaux. On les vit deſcendre preſqu'à la fois en Angleterre, en France & en Eſpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans, qui régnaient en Eſpagne; car il n'y eut nulle meſure priſe par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Eſpagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repouſsèrent enfin les pirates.

En 845 les Normans pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corſaires ſans ordre : c'était une flotte de ſix cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Dannemarck nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de ſe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corſaires, à qui les hiſtoires donnent le nom de *Regnier*. Il remonte la Seine avec cent-vingts voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent-vingts voiles portaſſent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une ſeconde fois, & vient juſqu'à Paris. Dans de pareilles invaſions, quand la faibleſſe du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Pariſiens qui ſe

défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville ; & les Normans n'y trouvèrent que des maisons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, *Charles le Chauve*, retranché à Saint Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appellé long-tems des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de *St. Germain-des-Prés*. Ni les peuples, ni leurs saints ne se défendirent ; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Charles le Chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normans se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux ; & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normans, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent long-tems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées ; tant l'art de fortifier les places, de préparer des ressources à été perfectionné ; mais alors des barbares, combattant d'autres barbares désunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Dannemarck, à qui *Charles le Gros* céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre ; ses Normans passent de

la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent, & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normans, preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normans ſe ſervirent du bélier pour battre le murs. Cette invention eſt preſque auſſi ancienne que celle des murailles ; car les hommes ſont auſſi induſtrieux pour détruire, que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon ſujet pour obſerver que le cheval de Troye n'était préciſément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'eſt ce que *Pauſanias* nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-ſeulement le comte *Eudes*, mais encor leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brèche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture, & ayant planté la croix ſur le rempart, combattait à ſa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte *Eudes*, puiſque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chère ; car s'il arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ſes concitoyens, dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, première loi naturelle, qui eſt tou-

jours au dessus des loix de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Les Normans tinrent la ville assiégée une année & demie : les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine, & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce tems, l'empereur *Charles le Gros*, roi de France, parut enfin à leur secours sur le mont de *Mars*, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normans : il ne vint que pour acheter encor une trève honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normans continuèrent leurs dévastations; mais quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquième siècle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accomodèrent aisément de la leur : ainsi les Turcs en pillant l'empire des califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Dannemarck ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis ; mais après des victoires inutiles, il

tourna du côté de la France, que d'autres Normans savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique, comme avec fureur. La France était expirante sous le règne de *Charles le Simple*, roi de nom; & dont la monarchie était encor plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ses sujets, que par les Normans. *Charles le Gros* n'avait donné que de l'or aux barbares: *Charles le Simple* offrit à *Rolon* sa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne; on disputa; mais il fallut la céder encor avec des clauses que le plus fort explique toujours à son avantage. Ainsi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devint un fief de la Neustrie; & la Neustrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ses usurpateurs, fut un état séparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

L'archevêque de Rouen sut persuader à *Rolon* de se faire chrétien. Ce prince embrassa volontiers une religion qui affermissait sa puissance.

Les véritables conquérans sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable; les autres sont des torrens qui passent. *Rolon* paisible, fut le seul législateur de son tems dans le continent chrétien. On sait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez ses Danois, qui n'avaient jusques-là vécu que de rapine. Long-tems après lui, son nom prononcé, était un ordre aux officiers de justice d'accourir pour réprimer la violence; & de là est venu cet usage de la clameur de *haro*, si connue en Normandie. Le

ſang des Danois & des Francs mêlé enſemble, produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

De l'Angleterre vers le neuvième ſiècle. ALFRED *LE GRAND.*

LES Anglais, ce peuple devenu puiſſant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ſes propres loix, & de la vraie liberté qui conſiſte à n'obéir qu'aux loix, n'étaient rien alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber ſous celui de ces Saxons, qui ayant conquis l'Angleterre vers le ſixième ſiècle, furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces uſurpateurs partagèrent l'Angleterre en ſept petits cantons malheureux, qu'on appella royaumes. Ces ſept provinces s'étaient enfin réunies ſous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorſque les Normans vinrent ravager l'Angleterre, auſſi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamiſe avec trois cents voiles. Les Anglais ne ſe défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs Un roi, nommé *Ethelbert*, ſuivit le malheureux exemple de *Charles le Chauve*. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les pirates ſe ſervirent de cet argent pour mieux ſubjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur ſituation, euſſent dans leur gouvernement des vices bien eſſentiels, puiſqu'ils furent toujours aſſujettis par des peuples qui ne

ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévaſtations qui déſolèrent cette iſle, ſurpaſſe encor ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la terre entière n'eſt qu'un théatre de carnage, & ces tems ſont trop fréquens.

Le lecteur reſpire enfin un peu, lorſque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire ſa patrie de la ſervitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne ſais s'il y a jamais eu ſur la terre un homme plus digne des reſpects de la poſtérité qu'*Alfred le Grand*, qui rendit ces ſervices à ſa patrie, ſuppoſé que tout ce qu'on raconte de lui ſoit véritable.

Il ſuccédait à ſon frère *Ethelred I.* qui ne lui laiſſa qu'un droit conteſté ſur l'Angleterre, partagée plus que jamais en ſouverainetés, dont pluſieurs étaient poſſédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encor, preſque chaque année, diſputer aux premiers uſurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient reſter.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'oueſt, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne ſe retira point à Rome dans le collége Anglais, comme *Butred* ſon oncle, devenu roi d'une petite province, & chaſſé par les Danois; mais ſeul & ſans ſecours, il voulut périr ou venger ſa patrie. Il ſe cacha ſix mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le ſeul comte de *Dévon*, qui défendait encor un faible château, ſavait ſon ſecret. Enfin, ce comte ayant raſſemblé des troupes, & gagné quelqu'avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, oſa ſe rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe: voyant ainſi par ſes yeux la ſituation du camp & ſes défauts, inſtruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée: il les ſurprend, & remporte une victoire com-

plette. La discorde divisait alors les Danois. *Alfred* sut négocier comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses loix furent douces, mais sévérement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices; il établit divers conseils, mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des tems d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon, & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV. Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers tems. On voit par-là combien ce prince était au dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare, n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre Anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce tems-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'état, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On

voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans-doute que dans un état désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas au nombre des saints ; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

De l'Espagne & des musulmans Maures, aux huitième & neuvième siècles.

VOUS avez vu des états bien malheureux & bien mal gouvernés; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut long-tems plongée dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne comme les autres pays; pourquoi l'Espagne qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout-d'un-coup aux barbares ? c'est qu'elle était composée de patriotes lorsque les Romains l'attaquèrent; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis; elle fut donc tout-d'un-coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales; aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine, & dans la Catalogne; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire Romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens; non pas de la communion romaine, non pas de la com-

munion des empereurs d'Orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-tems reçue de l'église grecque, & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à Dieu. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait encor l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens, & en évêques athanasiens, comme en Italie; partage qui augmentait encor les malheurs publics. Les rois Visigoths voulurent faire en Espagne, ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi Lombard, *Lotharis*, en Italie, & ce qu'avait fait *Constantin* à son avénement à l'empire; c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Le roi Visigoth, *Leuvigilde*, prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantiabilité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui; il y avait encor alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit long-tems la guerre à son père; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'église romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sarévolte.

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduire.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du tems des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de ses frères légitimes; & ce *Liuva* ayant été assassiné par un capitaine Goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* sans difficulté.

Un de leurs meilleurs rois nommé *Vamba*, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un ſac de pénitent, & ſe ſoumit à la pénitence publique, qui devait, dit-on, le guérir ; & il guérit en effet ; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis ſept jours dans un monaſtère. Cet exemple fut cité en France, à la dépoſition de *Louis le Faible.*

Ce n'était pas ainſi que ſe laiſſaient traiter les premiers conquérans Goths, qui ſubjuguèrent les Eſpagnes ; ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique ; mais cet empire ſi mal gouverné, périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Eſpagne, qu'enfin le roi *Vitiza* déſarma une partie des ſujets, & fit abattre les murailles de pluſieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéiſſance, mais il ſe privait lui-même de ſecours & de retraites. Pour mettre le clergé dans ſon parti, il rendit dans une aſſemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de ſe marier.

Rodrigue, dont il avait aſſaſſiné le père l'aſſaſſina à ſon tour, & fut encor plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de la ſupériorité des muſulmans en Eſpagne. Je ne ſais s'il eſt bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureuſement célèbre du comte *Julien* : & ſi ce fut pour venger ſon honneur que ce comte appella les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* eſt copiée en partie ſur celle de *Lucrèce* ; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée ſur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeller les Africains, on n'avait pas beſoin du prétexte d'un viol, qui eſt d'ordinaire auſſi difficile à prouver qu'à faire. Déjà ſous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Seville, qui fut le principal inſtrument de la

grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Quoi qu'il en soit, les mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encor, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna en 714 cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent par leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza*, dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais à son exemple le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Es-

pagnols si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre, pour qu'on leur donnât alors le nom de *Mosarabes*, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque, les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le Goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens Espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils *Favilla* & son gendre *Alphonse* pour successeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce tems-là même les mahométans, qui sous *Abdérame*, vers l'an 734 subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies ? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel* & par leurs divisions ; mais eux-mêmes, plus divisés entr'eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui il a plu aux historiens de donner le titre de roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribu. Il se soumit sur-tout à fournir cent belles

filles tous les ans pour le ſerrail d'*Abdérame*. Ce fut longtems la coutume des Arabes, d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les préſens qu'ils font aux Arabes du déſert, offrent toujours des filles nubiles.

On donne pour ſucceſſeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémon*, chef de ces montagnards réfugiés, faiſant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir ſouvent. Eſt-ce là un royaume, & ſont-ce-là des rois.

Après la mort de cet *Abdérame*, les émirs des provinces d'Eſpagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeller ce conquérant à ſon ſecours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Eſpagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par ſes armes, plutôt que de ſe joindre à des mahométans? Il prit cet émir ſous ſa protection, & ſe fit rendre hommage des terres qui ſont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les muſulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le Débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine ſous ſon père avec le titre de roi.

Quelques tems après, les diviſions augmentèrent chez les Maures d'Eſpagne. Le conſeil de *Louis le Débonnaire* en profita; ſes troupes aſſiégèrent deux ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus ſoutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient ſecoué le joug. Les ſucceſſeurs d'*Abdérame*, ayant établi le ſiége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alphonſe, de la race de *Pélage*, commença, dans ces conjonctures heureuſes, à rendre conſidérables les chrétiens Eſpagnols retirés dans les Aſturies. Il refuſa le tribut ordinaire à des maîtres contre leſquels il pouvait

combattre ; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du neuvième siècle.

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet *Alphonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le Chaste*, parce qu'il fut le premier qui réfusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alphonse*, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendard sous un comte : ainsi sur la fin de *Louis le Débonnaire*, ni les Maures, ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles ; mais le reste de l'Espagne obéissait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normans ravagèrent les côtes de l'Espagne ; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait succédé à la servitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une si profonde ignorance, qu'un *Alphonse*; roi de Léon & des Asturies, surnommé *le Grand*, fut obligé de livrer l'éducation de son fils à des précepteurs mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les historiens prodiguent aux rois. Cet *Alphonse* qu'ils appellent *le Grand*, fit crever les yeux à ses quatre frères ; sa vie n'est qu'un tissu de cruauté & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ses sujets, & fut obligé de céder son petit royaume à son fils *Don Garcie* l'an 910.

Ce titre de *Don* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguste*, parce

qu'il ſignifiait *maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, & aux ſeigneurs Eſpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les ſeigneurs de fief commencèrent alors à prendre le titre de *rich homes*, *ricos hombres*; riche ſignifiait poſſeſſeurs de terres; car dans ces tems-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Eſpagne d'autres richeſſes. La grandeſſe n'était point encor connue. Le titre de grand ne fut en uſage que trois ſiècles après, ſous *Alphonſe le Sage*, dixième du nom, roi de Caſtille dans le tems que l'Eſpagne commençait à devenir floriſſante.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Puiſſance des muſulmans en Aſie & en Europe aux huitième & neuvième ſiècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape LEON IV.

LEs mahométans qui perdaient cette partie de l'Eſpagne qui confine à la France, s'étendaient par-tout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embraſſée par toutes les Indes, & par les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron al Rachild*, ou *le Sage*, impoſe un tribut de ſoixante-dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant enſuite refuſé de payer le tribut, *Aaron* prend l'iſle de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon* ſon petit-fils, prince d'ailleurs ſi recommandable par ſon amour pour les ſciences & par ſon ſavoir, s'empare par ſes lieutenans de l'iſle de Crète en 826. Les muſulmans bâtirent Candie, qu'ils ont repriſe de nos jours.

En 828 les mêmes Africains qui avaient ſubjugué l'Eſpagne & fait des incurſions en Sicile reviennent encor déſoler cette iſle fertile, encouragés par un Sicilien

nommé *Euphémius*, qui ayant, à l'exemple de ſon empereur *Michel*, épouſé une religieuſe, pourſuivi par les loix que l'empereur s'était rendues favorables, fit à-peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Eſpagne.

Ni les empereurs Grecs, ni ceux d'Occident, ne purent alors chaſſer de Sicile les muſulmans : tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient ſe rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes ſauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la ſauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuſe. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays preſque déſert, ils vont aſſiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche égliſe de *St. Pierre* hors des murs, ils levèrent le ſiége pour aller combattre une armée de Français qui venait ſecourir Rome ſous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée Françaiſe fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par leur méſintelligence, qu'une incurſion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui ſemblait devoir détruire l'Italie & faire une bourgade mahométane de la capitale du chriſtianiſme. Le pape *Léon IV*. prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* ſemblaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'égliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux des ôtages, ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes, & reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de

guerrier, ainſi qu'en avait uſé *Goſlin* évêque de Paris dans une occaſion encor plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ſes ſoins furent ſecondés. On reçut courageuſement les Sarrazins à leur deſcente; & la tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut miſe à la chaîne. Le pape rendit ſa victoire utile, en faiſant travailler aux fortifications de Rome & à ſes embelliſſemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans reſtèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gayette, mais plutôt comme une colonie de corſaires indépendans, que comme des conquérans diſciplinés.

Je vois donc au neuvième ſiècle les muſulmans redoutables à la fois à Rome & à Conſtantinople, maîtres de la Perſe, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique juſqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Eſpagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui étendus preſqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un ſeul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la réſidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, ſous le titre de miramolin, était maître abſolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Libie obéiſſaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynaſties révéraient dans le calife le ſuc-

ceſſeur de leur prophète. Ainſi que les chrétiens allaient en foule en pélérinage à Rome, les Mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife ; & c'était principalement par ce pélérinage que le calife, maître de la Mecque, était vénerable à tous les princes de ſa croyance. Mais ces princes, diſtinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.



CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De l'empire de Conſtantinople, aux huitième & neuvième ſiècle.

TANDIS que l'empire de *Charlemagne* ſe démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normans déſolaient l'Occident, l'empire de Conſtantinople ſubſiſtait comme un grand arbre, vigoureux encor, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & aſſailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique ; la Syrie & une partie de l'Aſie-Mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les muſulmans ſes frontières vers l'orient de la mer Noire ; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins ſe fortifier contr'eux par cet uſage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommé les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient ſon nom, déſolaient tout ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient conſtruit de ſi belles villes, & ces grands chemins deſquels il ne ſubſiſte plus que quelques chauſſées.

Les Arabes ſur-tout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, ſe jetaient tantôt ſur l'empire d'Orient, tan-

tôt ſur celui de *Charlemagne*. Ainſi des frontières de la Perſe à celles de la France, la terre était en proie à des incurſions preſque continuelles.

Si le frontières de l'empire Grec étaient toujours reſſerrées & toujours déſolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel ſpectacle nous préſente Conſtantinople ? *Maurice* & ſes cinq enfans maſſacrés : *Phocas* aſſaſſiné pour prix de ſes meurtres & de ſes inceſtes : *Conſtantin* empoiſonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez a *Héracléonas* ſon fils : *Conſtans* qui fait égorger ſon frère : *Conſtans* aſſommé dans un bain par ſes domeſtiques : *Conſtantin Pogonate* qui fait crever les yeux à ſes deux frères : *Juſtinien II.* ſon fils prêt à faire à Conſtantinople ce que *Théodoſe* fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juſtinien II.* ce *Juſtinien* rétabli, faiſant couler ſous ſes yeux dans la place publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau : *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux : *Léon l'Iſaurien* & *Conſtantin Copronyme* morts à la vérité dans leur lit, mais après un règne ſanguinaire, auſſi malheureux pour le prince que pour les ſujets : l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta ſur le trône des *Céſars*, & la première qui fit périr ſon fils pour régner : *Nicéphore* ſon ſucceſſeur, déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décollé, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire

eſt gouverné pendant trois cents ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante ?

Cependant il faut pourſuivre : il faut voir au neuvième ſiècle *Léon l'Arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le tems qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier, nommé *Michel le Bègue*, condamné à la mort par le ſénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la pourpre impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une religieuſe, ſe fit prier par le ſénat de l'épouſer, ſans qu'aucun évêque osât être d'un ſentiment contraire. Ce fait eſt d'autant plus digne d'attention, que preſqu'en même tems on voit *Euphémius* en Sicile, pourſuivi criminellement pour un ſemblable mariage ; & quelque tems après on condamne à Conſtantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le Philoſophe*. Où eſt donc le pays où l'on trouve alors des loix & des mœurs ? Ce n'eſt pas dans notre Occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, ſelon qu'elle voyait pencher l'eſprit du plus grand nombre. *Michel le Bègue*, commença par les conſacrer, & finit par les abattre.

Son ſucceſſeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 juſqu'à 842, ſe déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la réſurrection, qu'il niait l'exiſtence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il ſe peut faire qu'un empereur pensât ainſi ; mais faut-il croire, je ne dis pas ſur les princes ſeulement, mais ſur les particuliers, des ennemis qui ſans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas penſé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le Bègue*, fut preſque le ſeul empereur qui eût paiſiblement ſuccédé à ſon père

depuis deux ſiècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus perſécutés que jamais. On connaît aiſément par ces longues perſécutions, que tous les citoyens étaient diviſés.

Il eſt remarquable, que deux femmes aient rétabli les images. L'une eſt l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV.* & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile.*

Théodora, maîtreſſe de l'empire d'Orient ſous le jeune *Michel* ſon fils, perſécuta à ſon tour les ennemis des images. Elle porta ſon zèle ou ſa politique plus loin. Il y avait encor dans l'Aſie-Mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paiſibles, parce que la fureur d'enthouſiaſme, qui n'eſt guère que dans les ſectes naiſſantes, était paſſée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contr'eux des édits ſévères, qui furent exécutés avec cruauté. La perſécution leur rendit leur premier fanatiſme. On en fit périr des milliers dans les ſupplices. Le reſte déſeſpéré ſe révolta. Il en paſſa plus de quarante mille chez les muſulmans; & ces manichéens, auparavant ſi tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Aſie-Mineure juſqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peſte horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La peſte proprement dite, eſt une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'eſt de ces pays qu'elle vient toujours par des vaiſſeaux marchands. Elle inonderait l'Europe ſans les ſages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laiſſa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention expoſa à un autre fléau. Les Ruſſes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph ſur la mer Noire, & vinrent ravager

tous

tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poufsèrent encor leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Afie-Mineure. Enfin *Michel le Jeune*, après un règne cruel & infortuné, fut affaffiné par *Bafile*, qu'il avait tiré de la plus baffe condition pour l'affocier à l'empire.

L'adminiftration de *Bafile* ne fut guère plus heureufe. C'eft fous fon règne qu'eft l'époque du grand fchifme qui divifa l'églife grecque de la latine. C'eft cet affaffin qu'on regarda comme jufte, quand il fit dépofer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés fous *Léon*, qu'on appella *le Philofophe*; non qu'il fût un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron al Rachild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était favant. Il paffe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui fi long-tems après ont pris Conftantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui mêlés à eux, furent leur foutien & les deftructeurs de l'empire Grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voifines du Danube? On n'a guère d'hiftoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainfi vécu long-tems. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chaffée à fon tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas defcendus en Italie? N'avaient-ils pas couru jufques dans l'Afie-Mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suiffes n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller fe tranfporter en Languedoc, quand *Céfar* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis* finon des barbares tranfplantés, qui ne trouvèrent point de *Céfar*?

Malgré tant de défaftres, Conftantinople fut encor

long-tems la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa ſituation ſeule, par laquelle elle domine ſur deux mers, la rendait néceſſairement commerçante. La peſte de 842, toute deſtructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paſſager. Les villes de commerce, & où la cour réſide, ſe repeuplent toujours par l'affluence des voiſins. Les arts mécaniques & les beaux-arts même ne périſſent point dans une vaſte capitale qui eſt le ſéjour des riches.

Toutes ces révolutions ſubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, ſont des orages qui ne tombent guère ſur des hommes cachés, qui cultivent en paix des profeſſions qu'on n'envie point.

Les richeſſes n'étaient point épuiſées : on dit qu'en 857 *Théodora* mère de *Michel*, en ſe démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par ſon fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII.* fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréſor cent neuf mille livres peſant d'or, & trois cent mille livres d'argent.

Un gouvernement ſage pouvait donc encor maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré ; changeant d'empereurs, mais toujours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre ; enfin plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encor.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent ; cependant il faut convenir que depuis *Conſtantin* ſurnommé *le Grand*, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné ; & ſi vous en exceptez *Julien*, & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes ?



CHAPITRE TRENTIEME.

De l'Italie, des papes, du divorce de LOTHAIRE *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église aux huitième & neuvième siècles.*

POUR ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, fouvenons-nous avec quelle prudence les papes fe conduifirent fous *Pepin* & fous *Charlemagne*, comme ils affoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit fourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puifque *Grégoire IV.* rebâtit le port d'Oftie, & que *Léon IV.* fortifia Rome à fes dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de fiége caufait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le fénat Romain, le peuple & l'empereur. La nobleffe Romaine avait grande part au gouvernement; elle élifait alors deux confuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une efpèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze fénateurs; & c'étaient ces fénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puiffance légiflative.

S'ils n'étaient pas fouverains de Rome, ils ne perdaient aucune occafion d'agir en fouverains de l'églife d'Occident. Les évêques fe conftituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflicts d'autorité, ce mélange de religion, de fuperftition, de faibleffe, de méchanceté dans toutes les cours, l'infuf-

ſiſance des loix, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire* roi de Lorraine, neveu de *Charles le Chauve.*

Charlemagne avait répudié une de ſes femmes; & en avait épouſé une autre, non-ſeulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais ſur ſes preſſantes ſollicitations. Les rois Francs, *Contran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu pluſieurs femmes à la fois ſans qu'on eût murmuré; & ſi c'était un ſcandale, il était ſans trouble. Le tems change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne transjurane, prétend la répudier pour un inceſte avec ſon frère, dont elle eſt accuſée, & épouſer ſa maîtreſſe *Valrade.* Toute la ſuite de cette aventure eſt d'une ſingularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* ſe juſtifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vaſe, au fond duquel il ramaſſe impunément un anneau béni. Le roi ſe plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il eſt bien sûr que ſi elle fut faite, l'avocat de la reine était inſtruit du ſecret de préparer la peau à ſoutenir l'action de l'eau bouillante, ſecret qui conſiſte, dit-on, à ſe frotter longtems d'eſprit de vitriol & d'alun avec du jus d'oignon. Aucune académie des ſciences n'a de nos jours tenté de connaître ſur ces épreuves ce que ſavent les charlatans.

Le ſuccès de cette épreuve paſſait pour un miracle, pour le jugement de Dieu même; & cependant *Teutberge*, que le ciel juſtifie, avoue à pluſieurs évêques, en préſence de ſon confeſſeur, qu'elle eſt coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait ſe ſéparer de ſa femme ſur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuſer d'un inceſte avec ſon frère, ſi le fait n'avait pas été public. On ne va pas ſuppoſer un crime ſi recherché, ſi rare, ſi difficile à prouver: il faut d'ailleurs que dans ces tems-là ce qu'on appelle aujourd'hui honneur, ne fût point du tout connu. Le roi & la reine ſe couvrent

tous deux de honte, l'un par ſon accuſation, l'autre par ſon aveu. Deux conciles nationaux ſont aſſemblés, qui permettent le divorce.

Le pape *Nicolas I.* caſſe les deux conciles. Il dépoſe *Gontier* archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit auſſi-tôt à toutes les égliſes : « Quoique le ſeigneur *Nicolas*, qu'on » nomme pape, & qui ſe compte pape & empereur, » nous ait excommunié, nous avons réſiſté à ſa folie. » Enſuite dans ſon écrit, s'adreſſant au pape même : » » Nous ne recevons point, dit-il, votre maudite ſen- » tence : nous la mépriſons ; nous vous rejetons vous- » même de notre communion, nous contentant de celle » des évêques nos frères que vous mépriſez, &c.

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteſtation à Rome, & la mit l'épée à la main ſur le tombeau où les Romains prétendent que répoſent les cendres de *St. Pierre.* Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auſſi. Il vint au mont Caſſin ſe jeter aux genoux du pape *Adrien II.* ſucceſſeur de *Nicolas.* « Je déclare, » dit-il, devant Dieu & devant ſes ſaints, à vous, » monſeigneur *Adrien*, ſouverain pontife, aux évêques » qui vous ſont ſoumis, & à toute l'aſſemblée, que je » ſupporte humblement la ſentence de dépoſition donnée » canoniquement contre moi par le pape *Nicolas*, &c. » On ſent combien un exemple de cette eſpèce affermiſſait la ſupériorité de l'égliſe romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Ce même *Nicolas I.* excommunie la ſeconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II.* frère de *Charles le Chauve*, & oncle de *Lothaire*, ſe déclare d'abord violemment pour ſon neveu contre le pape. Cet empereur qui réſidait alors en Italie, menace *Nicolas* I. il y a du ſang répandu,

& l'Italie eſt en alarmes. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome; *Valrade* ſa rivale entreprend le voyage, & n'oſe l'achever. *Lothaire* excommunié s'y tranſporte, & va demander pardon à *Adrien* ſucceſſeur de *Nicolas*, dans la crainte où il eſt que ſon oncle *le Chauve* armé contre lui au nom de l'égliſe, ne s'empare de ſon royaume de Lorraine. *Adrien II.* en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point uſé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abſtenir. *Lothaire* fait ſerment, communie, & meurt quelque tems après. Tous les hiſtoriens ne manquent pas de dire qu'il eſt mort en punition de ſon parjure, & que les domeſtiques qui ont juré avec lui, ſont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent en cette occaſion *Nicolas I.* & *Adrien II.* était fondé ſur les fauſſes décrétales déjà regardées comme un code univerſel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un ſacrement, était ſoumis au jugement de l'égliſe.

Cette aventure eſt le premier ſcandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I. Philippe Auguſte* excommuniés par les papes pour des cauſes à-peu-près ſemblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-tems devoir être les juges de ces cauſes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici ſi cette nouvelle juriſprudence eſt utile ou dangereuſe; on n'écrit ni comme juriſconſulte, ni comme controverſiſte : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces ſcandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de familles, le ſecret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curioſité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au ſujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différend. *Louis le Débonnaire* avoit été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces tems-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de loix, & que l'église voulait leur en donner.



CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

De Photius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.

LA plus grande affaire que l'église eût alors & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III.* mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand-écuyer & ministre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie. Le second jour il fut lecteur, le troisieme sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait sur-tout d'avoir passé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais

Photius répondait avec raiſon que *St. Ambroiſe*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encor. *Photius* excommunia donc le pape à ſon tour, & le déclara dépoſé. Il prit le titre de patriarche écuménique, & accuſa hautement d'héréſie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faiſait, roulait ſur la proceſſion du père & du Fils. *Des hommes*, dit-il, dans une de ſes lettres, *ſortis des ténèbres de l'Occident*, *ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété eſt d'ajouter de nouvelles paroles au ſacré ſymbole autoriſé par tous les conciles*, *en diſant que le St. Eſprit ne procède pas du père ſeulement*, *mais encor du fils*, *ce qui eſt renoncer au chriſtianiſme.*

On voit par ce paſſage & par beaucoup d'autres, quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'égliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Baptême*, *euchariſtie*, *liturgie*, *diocèſe*, *paroiſſe*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *égliſe*, tout eſt grec. Ils regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révolté contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathêmes étaient, que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non-levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe faiſaient point raſer la barbe. Etrange raiſon pour brouiller l'Occident avec l'Orient !

Mais quiconque eſt juſte avouera que *Photius* était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'égliſe, mais un grand évêque. Il ſe conduiſit comme *St. Ambroiſe*, quand *Baſile* aſſaſſin de l'empereur *Michel* ſe préſenta

dans l'églife de Sophie : *Vous êtes indigne d'approcher des faints myftères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encor fouillées du fang de votre bienfaiteur.* *Photius* ne trouva pas un *Théodofe* dans *Bafile.* Ce tyran fit une chofe jufte par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le fiége patriarchal, & chaffa *Photius.* Rome profita de cette conjoncture pour faire affembler à Conftantinople le hutième concile écuménique, compofé de trois cents évêques. Les légats du pape préfidèrent, mais ils ne favaient pas le grec, & parmi les autres évêques très-peu favaient le latin. *Photius* y fut univerfellement condamné comme intrus, & foumis à la pénitence publique. On figna pour les cinq patriarches avant de figner pour le pape ; ce qui eft fort extraordinaire : car puifque les légats eurent la première place, ils devaient figner les premiers. Mais en tout cela les queftions qui partageaient l'Orient & l'Occident, ne furent point agitées ; on ne voulait que dépofer *Photius.*

Quelque tems après, le vrai patriarche, *Ignace*, étant mort, *Photius* eut l'adreffe de fe faire rétablir par l'empereur *Bafile.* Le pape *Jean VIII.* le reçut à fa communion, le reconnut, lui écrivit ; & malgré ce huitième concile écuménique, qui avait anathématifé ce patriarche, le pape envoya fes légats à un autre concile à Conftantinople, dans lequel *Photius* fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même fiége de Rome, qui l'avaient anathématifé, fervirent eux-mêmes à caffer le huitième concile écuménique.

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux, devient vrai felon les tems ! Les légats de *Jean VIII.* s'écrient en plein concile ; *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que fon partage foit avec Judas.* Le concile s'écrie, *longues années au patriarche Photius, & au patriarche Jean.*

Enfin à la fuite des actes du concile on voit une lettre

du pape à ce ſavant patriarche, dans laquelle il lui dit ; *Nous penſons comme vous ; nous tenons pour tranſgreſſeurs de la parole de Dieu, nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au ſymbole, que le St. Eſprit procède du père & du fils ; mais nous croyons qu'il faut uſer de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blaſphême.*

Il eſt donc clair que l'égliſe romaine & la grecque penſaient alors différemment de ce qu'on penſe aujourd'hui. L'égliſe romaine adopta depuis la proceſſion du père & du fils ; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croiſade, envoya au ſecond concile de Lyon, ſon patriarche & ſon chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin, *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'égliſe grecque retourna encor à ſon opinion, & ſembla la quitter encor dans la réunion paſſagère qui ſe fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de là à ſe tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des diſputes ſur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les priſons, ni allumé les bûchers.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII.* pour le patriarche *Photius* ; on n'a pas aſſez ſongé que ce pontife avait alors beſoin de l'empereur *Baſile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris,* gagné par l'habileté de ſa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi *Egbert.* Il s'agiſſait de ſavoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Conſtantinople & Rome ſe la diſputaient. La déciſion dépendait de l'empereur *Baſile.* Voilà en partie le ſujet des complaiſances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Conſtantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainſi que dans le précédent, il y eut des *cardinaux.* On nommait ainſi des prêtres & des diacres qui ſervaient de conſeils

aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déjà distingués : mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ses lettres & par ses légats le titre de *votre sainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches sont aussi appellés *papes* dans ce concile. C'est un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

Il paraît que *Jean VIII.* se conduisait avec prudence ; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire Grec, & ayant adopté le huitième concile écuménique de 869 & rejeté l'autre qui absolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII.* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'église romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême ; de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. *Photius* & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille ; & le Saint Siége en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'église grecque méprisait l'église romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la langue latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le tems de *Lucrèce* & de *Ciceron* jusqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne

parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambaſſade à Conſtantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appellaient *St. Grégoire le Grand*, que *Grégoire Dialogue*, parce qu'en effet ſes dialogues ſont d'un homme trop ſimple. Le tems a tout changé. Les papes ſont devenus de grands ſouverains, Rome le centre de la politeſſe & des arts, l'égliſe latine ſavante ; & le patriarche de Conſtantinople n'eſt plus qu'un eſclave, évêque d'un peuple eſclave.

Photius, qui eut dans ſa vie plus de revers que de gloire, fut dépoſé par des intrigues de cour, & mourut malheureux ; mais ſes ſucceſſeurs, attachés à ſes prétentions, les ſoutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII*. mourut encor plus malheureuſement. Les annales de *Fulde* diſent qu'il fut aſſaſſiné à coups de marteau. Les tems ſuivans nous feront voir le ſiége pontifical ſouvent enſanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Le dogme ne troubla point encor l'égliſe d'Occident ; à peine a-t-on conſervé la mémoire d'une petite diſpute excitée en 814 par un bénédictin nommé *Jean Godeſcald* ſur la prédeſtination & ſur la grace : l'événement fit voir combien il eſt dangereux de traiter ces matières, & ſur-tout de diſputer contre un adverſaire ſi puiſſant. Ce moine prenant à la lettre pluſieurs expreſſions de *St. Paul* & de *St. Auguſtin*, enſeignait la prédeſtination abſolue & éternelle du petit nombre des élus & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires eccléſiaſtiques comme dans les civiles, lui dit, *qu'il était prédeſtiné à être condamné & à être fouetté.* En effet il le fit anathématiſer dans un petit concile en 850. On l'expoſa tout nud en préſence de l'empereur *Charles le Chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules juſqu'aux jambes par des moines.

Cette dispute impertinente dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'est que trop renouvellée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht, composé des partisans de l'opinion de *Godescald*, faire pis que fouetter les sectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez au contraire en France les jésuites du parti d'*Hincmar* poursuivre, autant qu'ils le pourront, les jansénistes attachés aux dogmes de *Godescald*; & ces querelles qui sont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philosophes que de docteurs.

Je ne ferai aucune mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844 à l'occasion d'un *St. Bénigne*, qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de tems en tems sur la scène du monde; mais aussi le bon sens est le même dans tous les tems : & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne sais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon sur ceux de Dijon. « Voilà un étrange » saint, qui estropie ceux qui ont recours à lui : il » me semble que les miracles devraient être faits pour » guérir les maladies, & non pour en donner. »

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne pensait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encor une autre cause de la paix théologique en Occident, c'est l'ignorance qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuvième siècle.

L'EMPIRE d'Occident ne subsista plus que de nom. *Arnould Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*, se rendit maître de l'Allemagne ; mais l'Italie était partagée entre deux seigneurs, tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes ; l'un était un duc de Spolette, nommé *Gui* ; l'autre *Bérenger* duc de Frioul : tous deux investis de ces duchés par *Charles le Chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit : tandis que la France, détachée de l'empire était partagée entre *Charles le Simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand oncle de *Hugues Capet*, qui l'usurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encor l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui de Spolette*. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur ; & il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que reçut *Arnould*, des Romains, prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment : « Je jure par les saints mystères, que sauf » mon honneur, ma loi & ma fidélité à monseigneur » *Formose* pape, je serai fidèle à l'empereur *Arnould.* »

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat, qui révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main ; mais il y avait entre ces califes

& ces papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à *Charlemagne* par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encor, comme aujourd'hui, cette fierté secrete que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des *Césars*, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même tems de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hilludovic*, que nous appellons *Louis*, avait été désigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Fourkem, par quelques leuds & évêques Germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux *Césars*. C'était en effet un étrange empire Romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du tems de ce *Louis*, dernier prince Allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en

eſt une frappante que de voir une partie de ces Saxons ſauvages, traités par *Charlemagne* comme les ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maiſon de leur vainqueur. *Othon*, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met, dit-on, par ſon crédit la couronne d'Allemagne ſur la tête de *Conrad* duc de Franconie; & après la mott de *Conrad,* le fils du duc *Othon* de Saxe, *Henri l'Oiſeleur* eſt élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faiſaient ces élections, & y appellaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

Des fiefs & de l'empire.

LA force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares uſurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* uſurpa les Gaules ſur les rois Francs. Les gouverneurs ſous la race de *Charlemagne* uſurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois Lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle ſur lequel ſe réglèrent les ducs & les comtes, dès le tems de *Charles le Chauve.* Peu-à-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de pluſieurs grands ſiéges, déjà puiſſans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes: & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puiſſance ſéculière des évêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puiſſance des eccléſiaſtiques

eccléſiaſtiques ne dura pas en France : mais en Allemagne elle eſt affermie pour long-tems. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de St. Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où quatre-vingts ans auparavant ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tons ces ſeigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au ſouverain. On a long-tems cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. On ſait qu'enſuite les empereurs Romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevans en fief de leur royaume. Spolette & Bénevent furent ſous les rois Lombards des duchés héréditaires.

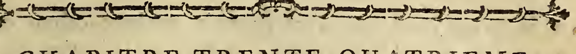
Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage ; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de villes libres en Allemagne, ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être ſi puiſſant, était devenu ſi faible par le nombre & la diviſion de ſes maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, ſi bien contenus par *Charlemagne*, & ſoumis depuis par les empereurs de la maiſon d'*Autriche*. Mais alors ils ſemblaient être ce qu'ils avaient été ſous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils deſcendaient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient enſuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'eſt au règne de *Henri l'Oiſeleur* que ſe débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Eſcaut, de la Moſelle, de la Meuſe ; & vers le ſeptentrion la Poméranie & le Holſtein étaient ſes barrières.

Il faut que *Henri l'Oiſeleur* fût un des rois des plus dignes de régner. Sous lui les ſeigneurs de l'Allemagne ſi diviſés, ſont réunis. Le premier fruit de cette réunion eſt l'affranchiſſement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée ſur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il inſtitua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnent quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne reſpirait, mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire Romain. L'archevêque de Mayence avait ſacré *Henri l'Oiſeleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait aſſiſté. L'Allemagne ſembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous *Othon le Grand*, que le princes Allemans, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri* ſon père. L'héritier reconnu d'un prince puiſſant, qui a fondé ou rétabli un état, eſt toujours plus puiſſant que ſon père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte : il commence où ſon prédéceſſeur a fini. Ainſi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe* ſon père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*, & *Othon le Grand* paſſa de beaucoup *Henri l'Oiſeleur*.



CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

*D'*OTHON LE GRAND, *au dixième siècle.*

OTHON qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le baptême qui leur avait été prêché un siècle auparavant, & qui était presqu'entiérement aboli.

Ces Danois ou Normans qui avaient conquis la Neustrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'*Othon*. Il établit des évêques en Dannemarck, qui furent alors soumis à l'archevêque de Hambourg métropolitain des églises barbares, fondées depuis peu dans le Holstein, dans la Suède, dans le Dannemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohême, & même le Dannemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'Outremer* fils de *Charles le Simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes. « J'ai été reconnu roi, & sacré, par » les suffrages de tous les seigneurs, & de toute la no- » blesse de France. *Hugues* toutefois m'a chassé, m'a » pris frauduleusement, & m'a retenu prisonnier un » an entier, & je n'ai pu obtenir ma liberté qu'en lui » laissant la ville de Laon qui restait seule à la reine » *Gerberge*, pour y tenir sa cour avec mes serviteurs.

» Si on prétend que j'aie commis quelque crime qui » méritât un tel traitement, je suis prêt à m'en pur- » ger au jugement d'un concile, & suivant l'ordre du » roi *Othon*, ou par le combat singulier. »

Ce discours important prouve à la fois bien des choses ; les prétentions des empereurs de juger le rois, la puissance d'*Othon*, la faiblesse de la France, la coutume des combats singuliers, & enfin l'usage qui s'établissait de donner les couronnes, non par le droit du sang, mais par les suffrages des seigneurs, usage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le Grand* quand il fut invité à passer les Alpes par les Italiens même, qui toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre le Sarrazins & les Hongrois, dont les incursions infestaient encor leur pays.

L'Italie qui dans ses ruines était toujours la plus riche & la plus florissante contrée de l'Occident, était déchirée sans cesse par des tyrans. Mais Rome dans ces divisions donnait encor le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on songe à ce qu'était Paris dans le tems de la Fronde, & plus encor sous *Charles l'Insensé*, & à ce qu'était Londres sous l'infortuné *Charles I.* ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancastre*, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixième siècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & sanglante. L'élection des papes se faisait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.





CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

*De la papauté au dixième ſiècle, avant qu'*OTHON LE GRAND *ſe rendît maître de Rome.*

LES ſcandales & les troubles inteſtins qui affligèrent Rome & ſon égliſe au dixième ſiècle, & qui continuèrent long-tems après, n'étaient arrivés ni ſous les empereurs Grecs & Latins, ni ſous les rois Goths, ni ſous les rois Lombards, ni ſous *Charlemagne.* Ils ſont viſiblement la ſuite de l'anarchie, & cette anarchie eut ſa ſource dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeller les Francs en Italie. S'ils avaient en effet poſſédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands ſouverains qu'ils ne le ſont aujourd'hui. L'ordre & la règle euſſent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur diſputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le ſort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république ; que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome ; que les élections des évêques ne furent preſque jamais libres ; & que tout était abandonné aux factions.

Le pape *Formoſe*, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII.* & deux fois excommunié par ce pape ; mais ces excommunications, qui furent bientôt après ſi terribles aux têtes couronnées, le furent ſi peu pour *Formoſe*, qu'il ſe fit élire pape en 890.

Etienne VI. ou *VII.* auſſi fils de prêtre, ſucceſſeur de *Formoſe*, homme qui joignait l'eſprit du fanatiſme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *For-*

mose, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit son procès en forme; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI.* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III.* qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, fut exilé par son rival *Jean IX.* ami de *Formose*; mais reconnu pape après la mort de *Jean IX.* il condamna encor *Formose*. Dans ces troubles, *Théodora* mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avaient à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fut haï des Romains, qui naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Après sa mort, le deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon*; mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Theodora* fit élire pape son amant *Jean X.* évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formose*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes condamnés par la postérité comme

évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X.* que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage ; Il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire ; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le *Garillan.*

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue. Il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert.* Ayant chassé les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemans & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les *Bérengers*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années *Guido*, frère utérin de *Hugo* roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie*, toute-puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si long-tems amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie maîtresse de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI.* son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III.*

Jean XI. n'avait que vingt-quatre ans quand sa mère le fit pape ; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de *Toscanelle.* Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lom-

bardie, & le mit en poſſeſſion de Rome, ſe flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de *Marozie* ſe mit alors à la tête des Romains contre ſa mère, chaſſa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape ſon fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château St. Ange. On prétend que *Jean XI.* y mourut empoiſonné.

Un *Etienne VIII.* Allemand de naiſſance, élu en 939, fut par cette naiſſance ſeule ſi odieux aux Romains, que dans une ſédition le peuple lui balafra le viſage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

Quelque tems après un petit fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de *Jean XII.* en mémoire de *Jean XI.* ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand ſa famille le fit pontife. Cet *Octavien Sporco* était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu *Charlemagne*, il réuniſſait par le ſiége pontifical les droits des deux puiſſances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puiſſant prince.

On s'étonne que ſous tant de papes ſi ſcandaleux & ſi peu puiſſans, l'égliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives, ni ſes prétentions : mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriſer de tels papes, mais il reſpectait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin, dans l'opinion des hommes la place était ſacrée, quand la perſonne était odieuſe.

Pendant que Rome & l'égliſe étaient ainſi déchirées, *Bérenger* qu'on appelle *le Jeune*, diſputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand* contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fauſſe & malheureuſe po-

litique, qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsqu'*Othon le Grand* y fut appellé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII.* réduit à faire venir les Allemans qu'il ne pouvait souffrir.



CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

*Suite de l'empire d'*OTHON, *& de l'état de l'Italie.*

OTHON entra en Italie, & il s'y conduisit comme *Charlemagne*. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau, dans lequel on dit que repose le corps de *St. Pierre*. On dressa un instrument authentique de cet acte. Le clergé & la noblesse Romaine se soumettent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le Débonnaire*, sans spécifier quelles sont ces donations si contestées; « sauf en tout notre puissance, » dit-il, & celle de notre fils & de nos descendans. » Cet instrument, écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plusieurs prélats Italiens, est encor gardé au château St. Ange, à ce que dit *Baronius*. La date est du 13 Février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna? Comment pouvait-il faire présent du duché de Bénevent qu'il ne possédait pas, & qui appartenait encor à ses ducs? Comment aurait-il donné la Corse

& la Sicile que les Sarrazins occupaient ? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eſt faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mézerai* le dit après d'autres, que *Lothaire* roi de France, & *Hugues Capet* depuis roi, aſſiſtèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors ſi faibles, qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur ; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues Capet* ne ſe trouve pas dans les ſignatures vraies ou fauſſes de cet acte.

Quoi qu'il en ſoit, l'imprudence de *Jean XII.* d'avoir appellé les Allemans à Rome, fut la ſource de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligés pendant tant de ſiècles.

Le pape s'étant ainſi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il ſe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de ſe cantonner ſur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome ; tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois, pour les ſolliciter à rentrer en Allémagne ; mais il n'était pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette action hardie, & l'empereur l'était aſſez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant aſſuré de la ville, il tint un concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On aſſembla les ſeigneurs Allemans & Romains, quarante évêques, dix-ſept cardinaux dans l'égliſe de *St. Pierre ;* & là en préſence de tout le peuple, on accuſa le St. Père d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſur-tout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accuſation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir ; enfin de ne pas croire en

JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux chofes qui femblent fe contredire. On mêlait donc, comme il arrive prefque toujours, de fauffes accufations à de véritables; mais on ne parla point du tout de la feule raifon pour laquelle le concile était affemblé. L'empereur craignait fans doute de réveiller cette révolte & cette confpiration dans laquelle les accufateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-fept ans, parut dépofé pour fes inceftes & fes fcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainfi que tous les Romains, détruire la puiffance Allemande dans Rome.

Othon ne put fe rendre maître de fa perfonne; ou s'il le put, il fit une faute en le laiffant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII.* qui, fi l'on en croit le difcours d'*Arnoud* évêque d'Orléans, n'était ni ecléfiaftique, ni même chrétien : à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII.* eut le courage de faire foulever les Romains : & oppofant alors concile à concile, on dépofa *Léon VIII.* On ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à fon fupérieur.*

Le pape, par cette décifion, n'entendait pas feulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient dépofer le pape; mais on défignait auffi l'empereur, que les évêques de Rome regardaient toujours comme un féculier, qui devait à l'églife l'hommage & les fermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accufations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait fervi de greffier au concile de dépofition.

Au refte, dans tous ces conciles, où préfidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du St. Efprit, on

parlait en ſon nom, on faiſait même des réglemens utiles; & qui lirait ces actes ſans connaître l'hiſtoire, croirait lire les actes des ſaints. Si JESUS-CHRIST était alors venu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocriſie, & tant d'abominations dans ſon égliſe?

Tout cela ſe faiſait preſque ſous les yeux de l'empereur; & qui ſait juſqu'où le courage & le reſſentiment du jeune pontiſe, le ſoulevement des Romains en ſa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemans, euſſent pu porter cette révolution? Mais le pape *Jean XII.* fut aſſaſſiné trois mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait ſa honte. Il mourut de ſes bleſſures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiége, & ne ſe rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le ſénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, ſolemnellement aſſemblés dans St. Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de ſe choiſir un ſucceſſeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'inveſtiture aux évêques. Après tant de traités & de ſermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeuraſſent à Rome pour les faire obſerver.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en priſon leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait

pendre une partie du sénat : & le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jeté dans un cachot, où il mourut de faim.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

Des empereurs OTHON II. & III. *& de Rome.*

TEL fut à-peu-près l'état de Rome sous *Othon le Grand*, *Othon II.* & *Othon III.* Les Allemans tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république, vivait toujours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Othon II. marche à Rome comme son père. Quel gouvernement! quel empire! & quel pontificat! Un consul nommé *Crescentius* fils du pape *Jean X.* & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II.* Il fit mourir en prison *Benoît VI.* créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant son arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape sous le nom de *Jean XIV.* ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti Romain immola. Le pape *Boniface VII.* créature du consul *Crescentius*, déja souillé du sang de *Benoît VI.* fit encore périr *Jean XIV.* Les tems de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre

de Rome, mais petit & ruiné; & celles des *Césars* avaient pour théatre le monde connu.

Cependant, *Othon II.* arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils essaient de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appellé les empereurs Saxons, ils veulent les chasser. Ce même *Boniface VII.* était allé à Constantinople presser les empereurs *Basile* & *Constantin* de venir rétablir le trône des *Césars*. Rome ne savait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul *Crescentius* & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république, ni maître. *Othon II.* voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs, & les partisans du consul: & si l'on en croit *Geofroy* de Viterbe, il les fait tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son ennemi des sénateurs républicains. Mais il faut se délivrer de ce tyran. Ce n'est pas assez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le massacre des sénateurs dans ce repas sanglant rapporté par *Geofroy* est véritable, il valait mieux sans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon sanguinaire pour maître. Il est vaincu par les Grecs; il l'est par les musulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe; & profitant de la division de ses ennemis, il rentre encor dans Rome, où il meurt en 983.

Après sa mort le consul *Crescentius* maintint quelque tems l'ombre de la république Romaine. Il chassa du siége pontifical *Grégoire V.* neveu de l'empereur *Othon trois*. Mais enfin Rome fut encor assiégée & prise. *Crescentius*, attiré hors du château Saint-Ange sur l'espérance d'un accommodement & sur la foi des sermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu

par les pieds: & le nouveau pape, élu par les Romains ſous le nom de *Jean XV.* eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvellèrent alors à *Othon III.* les fermens faits à *Othon I.* & à *Charlemagne*; & il aſſigna aux papes les terres de la marche d'Ancone pour ſoutenir leur dignité.

Après le trois *Othons*, ce combat de la domination allemande & de la liberté italique reſta long-tems dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II. de Bavière*, & *Conrad II. le Salique*, dès qu'un empereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II.* y vint, comme les *Othons*, diſſiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs; & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainſi que preſque tous les autres évêchés.

Benoît VIII. Jean XIV. l'achetèrent publiquement l'un après l'autre: ils étaient frères de la maiſon des marquis de *Toſcanelle*, toujours puiſſante à Rome depuis le tems des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maiſon, on acheta encor les ſuffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX.* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encor aujourd'hui tant de familles acheter, mais en ſecret, des bénéfices pour des enfans.

Ce déſordre n'eut point de bornes. On vit ſous le pontificat de ce *Benoît* IX. deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par une conciliation heureuſe, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager le revenus de l'égliſe, & à vivre en paix chacun avec ſa maîtreſſe.

Ce triumvirat pacifique & ſingulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en

eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune *Benoit IX.* avait été élu long-tems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appellait le *denier de St. Pierre*, à quoi un roi Danois d'Angleterre, nommé *Etelvolft, Edelvolf,* ou *Ethelulfe,* s'était soumis en 852.

Ce *Gratien* qui prit le nom de *Grégoire VI.* jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III.* fils de *Conrad II. le Salique,* vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire VI.* & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Après la mort de cet Allemand, qui parmi les papes est appellé *Clément II.* l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois nommé *Popon*: c'est *Damase II.* qui avec le brevet de l'empereur alla se faire reconnaître à Rome. Il fut intronisé malgré ce *Benoit IX.* qui voulait encor rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son intronisation, l'empereur donna la papauté à son cousin *Brunon* de la maison de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité absolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été esclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX.* on l'a mis au rang des saints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes Normans fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Si les empereurs eussent pu demeurer à Rome, on voit par la faiblesse des Romains, par les divisions de l'Italie, & par la puissance de l'Allemagne, qu'ils eussent toujours été les souverains de papes, & qu'en effet il y

aurait eu un empire Romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome loin des princes Allemans trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts d'envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Donois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce contrepoids qui sauva quelque tems l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

Jamais Rome & l'église latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ce tems malheureux. *Luitprand* l'ambassadeur d'*Othon I.* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appellés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *St. Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que *St. Pierre* avait dit dans une de ses épîtres, qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne faisait guère plus de cas à Constantinople des empereurs Saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs Germaniques. Mais il y avait dans l'empire Grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire Latin : tout était déchu dans l'Europe occidentale, depuis les tems brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se faisait pourtant pas plus de miracles que dans d'autres tems ; Il y en a eu dans chaque siècle, & ce n'est guère que depuis l'établissement des académies des sciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées ; & que si l'on en voit, la saine physique les réduit bientôt à leur valeur.



CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

De la France, vers le tems de HUGUES CAPET.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entiérement féodal.

Ce royaume s'étendit des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la mer Britannique & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ses bornes ; car quoique tant d'historiens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Espagnols de ces provinces entre l'Ebre & les Pyrénées fussent soumis au faible gouvernement de France en combattant contre les mahométans.

La France, dans laquelle ni la Provence, ni le Dauphiné n'étaient compris, était un assez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand souverain. *Louis*, le dernier des descendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pu soudoyer son maître. Chaque province avait, ou ses comtes, ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pu se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait un assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le tems & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au se-

cours du roi. Tel ſeigneur devait quarante jours de ſervice, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vaſſaux marchaient aux ordres de leurs ſeigneurs immédiats Mais ſi tous ces ſeigneurs particuliers ſervaient l'état quelques jours, ils ſe faiſaient la guerre entr'eux preſque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnèrent ſouvent des choſes juſtes, avaient réglé qu'on ne ſe battrait point depuis le jeudi juſqu'au point du jour du lundi, & dans le tems de Paques, & dans d'autres ſolemnités; ces réglemens n'étant point appuyés d'une juſtice coërcitive, étaient ſans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monaſtère était en armes: leurs avocats, qu'on appellait avoyers, inſtitués dans les premiers tems pour préſenter leurs requêtes au prince, & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes; les moiſſons étaient ou brûlées, ou coupées avant le tems, ou défendues l'épée à la main; les villes preſque réduites en ſolitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il ſemble que ce royaume, ſans chef, ſans police, ſans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie preſque ſemblable dans tous les royaumes, fit ſa ſureté; & quand ſous les *Othons* l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres inteſtines l'occupèrent

C'eſt de ces tems barbares que nous tenons l'uſage de rendre hommage pour une maiſon & pour un bourg au ſeigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand qui ſe trouve poſſeſſeur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans ſa cenſive. Les loix de fiefs ne ſubſiſtent plus; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommage, de redevances ſubſiſtent encor: dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre ſans ſeigneur*: comme ſi ce n'était pas aſſez d'appartenir à la patrie.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainſi partagées ſous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie ſous *Charlemagne*, ainſi que ſous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gens d'armes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaiſon des hommes de cheval ils n'étaient point armés.

Les moindres poſſeſſeurs de châtellenies ne ſe mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faſte conſiſtait alors à mener avec ſoi des écuyers, qu'on appella *vaſlets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſars, les cuiſſars furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu; mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche, devint preſqu'invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſues, pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chamfreims.

On ne connut guère alors de loix que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtel, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres.

Les ſénats de ces villes, qui ſous *Charlemagne* & ſous les Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis preſque par-tout. Le mot de *ſenior*, *ſeigneur*,

affecté long-tems à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens sous la première & la seconde race des rois de France. Les enfans de *Louis le Débonnaire* s'appellèrent *pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851, & long-tems auparavant *Dagobert* donne le nom de *pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du tems de *Charlemagne*, appelle *pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *Du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeller *pairs*.

Alfred le Grand avait établi en Angleterre les jurés : c'était des pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choisissait douze hommes de sa profession pour être juges. Quelques vassaux en France en usèrent ainsi mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entr'eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues Capet n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-tems le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encor une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & son grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du tems de *Charles le Simple*. *Hugues* son père, surnommé l'abbé, à cause

des abbayes de *St. Denis*, de *St. Martin de Tours*, de *St. Germain-des-Prés*, & de tant d'autres qu'il possédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire que depuis l'année 910 où le roi *Eudes* commença son règne, sa maison a gouverné presque sans interruption : & que si on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une suite de souverains de plus de huit cent cinquante ans : filiation unique parmi les rois.

On sait comment *Hugues Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles* oncle du dernier roi *Louis V*. Si les suffrages eussent été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis* ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, *Hugues Capet* assemblait déjà ses forces ; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiégne pour assurer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert* depuis archevêque de Reims & pape sous le nom de *Sylvestre II*. déterrée par *Duchesne*, en est un témoignage authentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la Basse-Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui ; trahi par l'évêque de Laon, surpris & livré à *Hugues Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette Basse-Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues Capet*, devenu roi de ces pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Etat de la France aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi ROBERT.

LA France démembrée, languit dans des malheurs obscurs depuis *Charles le Gros* jusqu'à *Philippe I.* arrière-petit-fils de *Hugues Capet*, près de deux cent cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de *Philippe I.* à la fin du onzième siècle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, faisait battre monnoie, mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans priviléges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'attention d'un citoyen, est l'excommunication du roi *Robert.* Il avait épousé *Berthe* sa cousine au quatrième degré ; mariage en soi legitime, & de plus nécessaire au bien de l'état. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les scandales où elle était plongée, osa imposer au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace paraît incroyable ; mais l'ignorante superstition de ces tems peut l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée. *Grégoire V.* qui fulmina cette excommunication, était Allemand, & gouverné par

Gerbert, ci-devant archevêque de Reims, ennemi de la maison de France. L'empereur *Othon III.* peu ami de *Robert*, assista lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raison d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatisme.

Les historiens disent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi & ses propres domestiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui resta que deux serviteurs, qui jetaient au feu le reste de ses repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que fût alors la raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutissement de la cour de France, est le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que soixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faiblesse du roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un état que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

La condescendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que son petit-fils *Philippe I.* fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII.* le menaça de le déposer en 1075 s'il ne se justifiait de l'accusation de simonie devant ses nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de sa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouse du comte d'*Anjou*. Il se servit du ministère des loix pour casser son mariage, sous prétexte de parenté: & *Bertrade* sa maîtresse fit casser le sien avec le comte d'*Anjou*, sous le même prétexte.

Le roi & sa maîtresse furent ensuite mariés solemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient

condamnables ; mais ils avaient au moins rendu ce respect aux loix, de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épousé sa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'*Urbain II.* qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un asile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croisade.

Cependant, il ne paraît point que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ses sujets, c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi *Henri* père de *Philippe*, avec une princesse de Russie, fille d'un duc nommé *Jaraslau*. On ne sait si cette Russie était la Russie Noire, la Blanche ou la Rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque ? Changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France ? Comment dans un tems où la communication entre les états de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse du pays des anciens Scythes ? Qui proposa cet étrange mariage ? L'histoire de ces tems obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Il est à croire que le roi des Français *Henri I.* rechercha cette alliance, afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces tems-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septième degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en soit, *Anne* fille d'un *Jaraslau*, duc inconnu d'une Russie ignorée, fut reine de France ; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit

point. Les loix changent ſelon les tems. Ce fut le comte de Flandre, un des vaſſaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve ſe remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela ſerait ſingulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, ſi on compare ces ſiècles au nôtre, ils paraiſſent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'eſt ſur-tout un ſpectacle étrange que l'aviliſſement, le ſcandale de Rome, & ſa puiſſance d'opinion ſubſiſtant dans les eſprits au milieu de ſon abaiſſement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'eſclavage de ces pontifes, leur pouvoir immenſe dès qu'ils ſont maîtres, & l'exceſſif abus de ce pouvoir. *Sylveſtre II. Gerbert*, ce ſavant du dixième ſiècle, qui paſſa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enſeigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III.* chaſſé de ſon archevêché de Reims du tems du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III.* conſerve encor la réputation d'un homme éclairé & d'un pape ſage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar Chabanois*, ſon contemporain & ſon admirateur.

Un ſeigneur de France *Gui*, vicomte de Limoges, diſpute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad* évêque d'Angoulême ; l'évêque l'excommunie ; le vicomte fait mettre l'évêque en priſon. Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le reſpect pour Rome était alors ſi grand dans cette anarchie univerſelle, que l'évêque ſorti de ſa priſon, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cauſe devant le pape *Sylveſtre II.* en plein conſiſtoire. Le croira-t-on ? ce ſeigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la ſentence eût été exécutée, s'il ne ſe fût évadé. L'excès commis par

ce ſeigneur, en faiſant empriſonner un évêque qui n'était pas ſon ſujet, ſes remords, ſa ſoumiſſion pour Rome, la ſentence auſſi barbare qu'abſurde du conſiſtoire, peignent parfaitement le caractère de ces tems agreſtes.

Au reſte, le roi des Français *Henri I.* fils de *Robert*, ni *Philippe I.* fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable; mais de leur tems, leurs vaſſaux & arrière-vaſſaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, ſans biens, ſans terres, & preſque ſans ſoldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un ſi grand ſujet de diſcorde entre les empereurs de la dynaſtie de Souabe & les papes, entre les maiſons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.



CHAPITRE QUARANTIEME.

Conquête de Naples & Sicile par des gentishommes Normans.

QUAND *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ſes armes pouvaient lui aſſurer. Il ſe prétendait dominateur ſuprême du duché de Bénevent, qui compoſait alors une grande partie des états connus aujourd'hui ſous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénevent, plus heureux que les rois Lombards, lui réſiſtèrent ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incurſions des Arabes. Les empereurs Grecs & Latins ſe diſputaient en vain la ſouveraineté de ces pays. Pluſieurs ſeigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne ſavaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I.* exerça

ſon autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II.* moins heureux, fut battu par les Grecs, & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient reſtèrent alors en poſſeſſion de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un catapan. Des ſeigneurs avaient uſurpé Salerne. Ceux qui poſſédaient Bénevent & Capoue, envahiſſaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan, & le catapan les dépouillait à ſon tour. Naples & Gayette étaient de petites républiques comme Sienne & Luques : l'eſprit de l'ancienne Grèce ſemblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des eſclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans cantonnés dans pluſieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les égliſes des provinces du catapan étaient ſoumiſes au métropolitain de Conſtantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs ſe reſſentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'eſprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaiſſait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cïceron*, & qui devait faire naître *le Taſſe*. Voilà dans quelle ſituation était cette fertile contrée aux dixième & onzième ſiècles, de Gayette & du Garillan juſqu'à Otrante.

Le goût des pélerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les tems d'anarchie ſont ceux qui produiſent l'excès de l'héroïſme, ſon eſſor eſt plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou ſoixante Français étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jéruſalem, paſsèrent à leur retour ſur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le tems que cette ville aſſiégée par les mahométans venait de ſe racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à raſſembler le prix de leur rançon, & les vain-

queurs livrés dans leur camp à la ſécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux aſſiégés la lâcheté de leur ſoumiſſion, & dans l'inſtant marchant avec audace au milieu de la nuit, ſuivis de quelques Salertins qui oſent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en déſordre ſur leurs vaiſſeaux, & non-ſeulement ſauvent les tréſors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné, veut les combler de préſens, & eſt encor plus étonné qu'ils les refuſent; ils ſont traités long-tems à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur attaché à un événement ſi ſurprenant, engage bientôt d'autres Normans à paſſer à Salerne & à Bénevent. Les Normans reprennent l'habitude de leurs pères, de traverſer les mers pour combattre. Ils ſervent tantôt l'empereur Grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils ſe ſignalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait aſſervi la république naiſſante. Ce duc de Naples eſt trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normans, qui le ſecourent contre un duc de Bénevent. Ils fondent la ville d'Averſa entre ces deux territoires, vers l'an 1030. C'eſt la première ſouveraineté acquiſe par leur valeur.

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume* ſurnommé *Fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi.* Rien ne reſſemble plus aux tems fabuleux. Ces trois frères avec les Normans d'Averſe, accompagnent le catapan dans la Sicile; *Guillaume Fier-à-bras* tue le général Arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des injuſtices,

& il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normans s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît incroyable ; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres ; les Calabrois qui cherchaient la fortune par le courage devenaient autant de Normans. *Guillaume Fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine Norman eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élu souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encor Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normans faisait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III.* assez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solemnellement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Il possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Béneventin.

Voilà donc cette maison devenue bientôt après maison royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'est-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été sitôt détachée, & soit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le tems que les papes ne possédaient presque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaissait pas même dans la marche d'Ancone qu'*Othon*

le Grand leur avait, dit-on, donnée ? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentilshommes Normans. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénevent qui appartenait aux princes de la race des rois Lombards dépoſſédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénevent en vertu de cette donation (*a*). Les nouveaux princes Normands étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX* après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemands que *Henri III* lui fournit. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes Italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte, & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape : mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiſcard*, ſon frère *Humfroi*, le comte d'Averſe *Richard*, (chacun était à la tête d'une troupe aguerrie,) taillèrent en piéces l'armée Allemande, & firent diſparaître l'Italienne. Le pape s'enfuit à Civitade dans la Capitanate près du champ de bataille ; les Normands le ſuivent, le prennent, l'emmènent priſonnier dans cette même ville de Bénevent qui était le premier ſujet de cette entrepriſe.

On a fait un ſaint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de ſang, & d'avoir mené tant d'eccléſiaſtiques à la guerre. Il eſt sûr qu'il s'en repentit, ſurtout quand il vit avec quel reſpect le traitèrent ſes vainqueurs, & avec quelle infle-

(*a*) Le roi de Naples y eſt rentré en 1768.

xibilité ils le gardèrent prisonnier une année entière. Ils rendirent Bénevent aux princes Lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maison que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aisément que les princes Normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lesquels ils se trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs est plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que *Richard d'Averse* qui subjugua Capoue, se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte qu'on avait employées pour l'usurpateur *Pépin* père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénevent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Robert Guiscard duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard* comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage pour leurs souverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces tems de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'église sous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands quoique puissans l'employèrent comme une sauve-garde contre

des

des empereurs qui pouvaient devenir plus puiſſans. *Robert Guiſcard* & *Ricard de Capoue* excommuniés par la pape *Léon IX.* l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs excommuniés par *Nicolas II.* lui rendirent hommage.

Robert Guiſcard & le comte de Capoue mirent donc ſous la protection de l'égliſe entre les mains de *Nicolas II.* non-ſeulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encor. Il ſe déclara feudataire du Saint Siége pour tous ſes états, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique qui pouvait être regardé commme le denier de *St. Pierre* que payait l'Angleterre au Saint Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal, enfin comme la ſoumiſſion volontaire de tant de royaumes à l'égliſe.

Mais ſelon toutes les loix du droit féodal établies en Europe, ces princes vaſſaux de l'empire ne pouvaient choiſir un autre ſuzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confiſquer leurs états. Les querelles qui ſurvinrent entre le ſacerdoce & l'empire, & encor plus les propres forces des princes Normans, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans en ſe faiſant vaſſaux des papes devinrent les protecteurs & ſouvent les maîtres de leurs nouveaux ſuzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'égliſe, de ſon ennemi qu'il était, paſſe en Sicile avec ſon frère *Roger*: ils font la conquête de cette iſle ſur les Grecs & ſur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs ſe ſoumirent à condition qu'ils conſerveraient leurs religions & leurs uſages.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compoſe aujourd'hui le royaume de Naples. Il reſtait encor des

princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normans dans ces pays. Les Normans enfin les chassèrent ; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de *Grégoire VII.* de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'église, les y poursuit. *Grégoire VII.* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Béneventin que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénevent de la race Lombarde.

Grégoire VII. que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances pour l'excommunié *Robert.* Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénevent, qui depuis ce tems-là est toujours demeurée au Saint Siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur *Henri IV.* & ce même *Grégoire VII. Henri* s'était rendu maître de Rome & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appellé le château St. Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il faisait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemans & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne & l'emmène à Salerne, où ce pape qui déposait tant de rois mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme Normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de grands souverains par leurs exploits & entrans dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois du tems des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin* fils de l'empereur de Constantinople *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel

orage. *Michel Ducas* fut chaſſé du trône par *Nicéphore* ſurnommé *Botoniate*. *Conſtantin* gendre de *Robert* fut fait eunuque ; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à ſe plaindre des croiſés, monta ſur le trône. *Robert* pendant ces révolutions s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur juſqu'à Conſtantinople. *Bohémond* ſon fils d'un premier lit, ſi fameux dans les croiſades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raiſon de craindre les croiſés, puiſque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert* dans l'iſle de Corfou mit fin à ſes entrepriſes. La princeſſe *Anne Comnène* fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette hiſtoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier ſa fille au fils d'un empereur. Elle devait ſonger que l'hiſtoire même de l'empire lui fourniſſait des exemples de fortunes plus conſidérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puiſſance.



CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette isle.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouit avec la vie de *Robert*; mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger* son frère resta maître de la Sicile. Le duc *Roger* son fils demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples. *Bohémond* son autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc *Roger* son frère.

Pourquoi ni le comte *Roger* souverain de Sicile, ni son neveu *Roger* duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de roi? Il faut du tems à tout. *Roger Guiscard* le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II*. *Roger* son frère avait été investi par *Robert Guiscard* en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu: il devint un second pape dans son isle.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel presque toujours mêlé au spirituel leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur

reſſort. C'étaient des proconſuls que l'empereur eccléſiaſtique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'eſt par-là que Rome toujours faible, toujours dans l'anarchie, eſclave quelquefois des Allemans, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtreſſe des nations. C'eſt par-là que l'hiſtoire de chaque peuple eſt toujours l'hiſtoire de Rome.

Urbain II. envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette iſle aux mahométans & aux Grecs, & que l'égliſe latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui ſemblait en effet avoir le plus de beſoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était muſulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le ſeul pays où la légation fut proſcrite pour toujours. Le comte *Roger* bienfaiteur de l'égliſe latine, à laquelle il rendait la Sicile, ne put ſouffrir qu'on envoyât un roi ſous le nom de légat dans le pays de ſa conquête.

Le pape *Urbain* uniquement occupé des croiſades, & voulant ménager une famille de héros ſi néceſſaire à cette grande entrepriſe, accorda la dernière année de ſa vie, en 1098, une bulle au comte *Roger*, par laquelle il revoqua ſon légat, & créa *Roger* & ſes ſucceſſeurs légats nés du St. Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité qui était à la fois ſpitituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége au fond n'eſt que le droit de *Conſtantin* & de tous les empereurs de

préſider à toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme Normand qui ait ſu ſe donner cette prérogative aux portes de Rome.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maiſon Normande ; il ſe fit couronner & ſacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples qui était alors une petite ville, n'était point encor à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république ſous un duc qui relevait des empereurs de Conſtantinople ; & ce duc avait juſqu'alors échappé par des préſens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi *Roger* fit hommage au St. Siége. Il y avait alors deux papes : l'un le fils d'un Juif nommé *Léon*, qui s'appellait *Anaclet*, & que *St. Bernard* appelle *Judaicam ſobolem*, race hébraïque : l'autre s'appellait *Innocent II.* Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II.* reconnaiſſait *Innocent* ; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit ſon vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans Normans que comme des uſurpateurs. Auſſi *St. Bernard* qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger* auſſi-bien que contre ce fils d'un Juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a uſurpé la chaire de St. Pierre, l'autre a uſurpé la Sicile, c'eſt à Céſar à les punir.* Il était donc évident alors que la ſuzeraineté du pape ſur ces deux provinces, n'était qu'une uſurpation.

Le roi *Roger* ſoutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occaſion pour enlever aux Normans leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II.* Il paraît bien que ces Normans avaient eu raiſon de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger* à peine roi fut ſur le point de tout perdre. Il aſſiégait Naples quand l'empereur s'avance contre lui. Il perdait des batailles ; il perdait preſque

toutes ſes provinces dans le continent. *Innocent II.* l'excommunie & le pourſuit. *St. Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. *Roger* vaincu ſe retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change alors. Le roi *Rogér* & ſon fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II.* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi inplacable du roi, marche comme *Léon IX.* à la tête d'une armée. Il eſt vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme ſes prédéceſſeurs : Il donne des abſolutions & des inveſtitures, & il ſe fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maiſon Normande contre laquelle il avait appellé l'empire à ſon ſecours.

Bientôt après le roi ſubjugue Naples & le peu qui reſtait encor pour arrondir ſon royaume de Gayette juſqu'à Brindes : la monarchie ſe forme telle qu'elle eſt aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie pair de France conquit l'Angleterre. C'eſt une choſe bien frappante que toutes ces invaſions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième ſiècle juſqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croiſades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu preſqu'aucune qui n'ait eu ſes uſurpateurs.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Conquête de l'Angleterre par GUILLAUME *duc de Normandie.*

TANDIS que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient ſi loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui eſt devenu plus conſidérable que les deux Siciles. La nation Britannique était, malgré ſa fierté, deſtinée à ſe voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*, arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confuſion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ſes premiers vainqueurs, & les Danois ſes nouveaux uſurpateurs, s'en diſputaient toujours la poſſeſſion ; & de nouveaux pirates Danois venaient encor ſouvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être ſi terribles, & les Anglais ſi faibles, que vers l'année 1000 on ne put ſe racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres ſterlings. On impoſa, pour lever cette ſomme, une taxe qui dura depuis aſſez long-tems en Angleterre, ainſi que la pluparr des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le beſoin. Ce tribut humiliant fut appellé argent danois, *danngelt.*

Canut roi de Dannemarck, qu'on a nommé *le Grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit ſous ſa domination en 1017 le Dannemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglais furent alors traités comme des eſclaves. Les auteurs de ce tems avouent que quand un Anglais rencontrait un Danois, il fallait qu'il s'arrêtât juſqu'à ce que le Dauois eût paſſé.

La race de *Canut* ayant manqué en 1041, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un deſcendant des anciens Anglo-

Saxons, qu'on appelle *le Saint* & *le Confeſſeur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de ſa femme *Edithe*, fille du plus puiſſant ſeigneur du royaume. Il haïſſait ſa femme, ainſi que ſa propre mère, pour des raiſons d'état, & les fit éloigner l'une & l'autre. La ſtérilité de ſon mariage ſervit à ſa canoniſation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chaſteté : vœu téméraire dans un mari, & abſurde dans un roi qui avait beſoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Au reſte les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à ſept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide ſe préſenta devant lui ; il la guérit incontinent en faiſant le ſigne de la croix, & la rendit féconde de ſtérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre ſe ſont attribués depuis le privilége, non pas de rendre les ſtériles fécondes, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guériſſaient pas.

St. Louis en France, comme ſuzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ſes ſucceſſeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III.* la négligea en Angleterre; & un tems viendra que la raiſon qui commence à faire quelque progrès en France, abolira cette coutume.

Vous voyez toujours les uſages & les mœurs de ces tems-là abſolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit ſur ce royaume, n'en avait pas même ſur la Normandie, ſi la naiſſance donnait les droits. Son père le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaiſe, que l'hiſtoire appelle *Harlot*, terme qui ſignifiait & ſignifie encor au-

jourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'usage des concubines permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi. Il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le Bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des loix fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré, par son père & par les états, héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur, contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage, lorsqu'*Edouard le Confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre. Le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective: l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans. La Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*, détrônée en France, faisait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Edouard le Confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold* successeur d'*Edouard* n'était point de sa race, mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le Bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette isle, le roi *Edouard* avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encor qu'autrefois il avait délivré de prison *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée.

Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états;

refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition : parce que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre ; mais plusieurs Normands hasardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur nommé *Fiz-Othbern*, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le secourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de *Guillaume*. C'était se jouer de la religion ; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de St. Valeri avec une flotte nombreuse ; on ne sait combien il avait de vaisseaux, ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex : & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de *Roland*, qui fut si long-tems dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce *Taillefer* après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied ; la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées de fantassins. *Harold* & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une banière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi *Harold* tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi Anglais. C'était un présent considérable pour ce pape *Alexandre II*, qui disputait encore son siége à *Honorius II*, & qui sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur Normand & d'un receleur Lombard: & c'est au fonds à quoi toute usurpation se réduit.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire, partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes les familles normandes, dont les descendans, ou du moins les noms subsistent encore en Angletetre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres sterlings, environ cent vingt millions de France. Il est évident qu'en cela les historiens se sont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paie pour les anciennes dettes du

gouvernement. Ce qui eſt sûr, c'eſt que *Guillaume* abolit toutes les loix du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à *Edouard III.* Il voulut que la langue des vainqueurs fût la ſeule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiôme barbare, qui n'avait aucun avantage ſur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-ſeulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encor des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au ſon de la cloche, éteindre le feu dans chaque maiſon à huit heures du ſoir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'eſt qu'une ancienne police établie preſque dans toutes les villes du Nord; elle s'eſt long-tems conſervée dans les cloîtres. Les maiſons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encor d'avoir détruit tous les villages qui ſe trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaiſir de la chaſſe. Une telle action eſt trop inſenſée pour être vraiſemblable. Les hiſtoriens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chaſſe. On lui fait ſemer cette forêt en 1080. Il avait alors ſoixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raiſonnable ait à cet âge détruit des villages, pour ſemer quinze lieues en bois, dans l'eſpérance d'y chaſſer un jour?

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I.* qui voulut abaiſſer trop tard un vaſſal ſi puiſſant, & qui ſe jeta ſur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repaſſa la mer,

reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus ſingulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII.* prit le tems qu'il faiſait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé ſur cet ancien denier de *St. Pierre*, que l'Angleterre payait à l'égliſe de Rome : il revenait à environ vingt ſous de notre monnoie par chaque maiſon ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le Conquérant* fit dire au pape, qu'il pourrait bien continuer l'aumône ; mais au lieu de faire hommage, il fit défenſe en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La propoſition de *Grégoire VII.* devint par-là ridicule à force d'être audacieuſe. C'eſt ce même pape qui bouleverſait l'Europe pour élever le ſacerdoce au deſſus de l'empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croiſades qui prirent naiſſance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du Tome premier.

ERRATA,

Pour le premier volume de l'Effai fur les Mœurs.

PAGE 73, *ligne* 22, était la nouvelle, *lifez* : était nouvelle.

Page 74, *ligne* 4, trois cents avec fept cents concubines, *lifez* : fept cents avec trois cents concubines.

Page 117, *ligne* 23, meilleurs rubliciftes, *lifez* : meilleurs plubliciftes.

Page 202, *ligne* 21, fage, *lifez* : jufte.

